This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 06740636 7

ŒUVRES
POSTHUMES
DE
FRÉDERIC II.

TOME IX.

ŒUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

CORRESPONDANCE

Avec Mde. la Marquiſe du CHATELET,
Mr. de FONTENELLE, Mr. ROLLIN,
Mr. le Conſeiller SUHM, &c.

Amsterdam, 1789.

CORRESPONDANCE

DE FRÉDERIC II

AVEC

LA MARQUISE DU CHATELET.

LETTRE PREMIÈRE.

De la Marquiſe du Châtelet.

Cirey, ce 16 février 1737.

MONSEIGNEUR,

JE reçois dans le moment la lettre dont V. A. R. m'a honorée. Je ne puis vous exprimer, Monſeigneur, la joie que j'ai de ce que V. A. R. eſt réſolue à donner quelques momens de ſon loiſir à la phyſique. L'étude de la nature eſt une occupation digne de votre génie, & je ſuis perſuadée que cette carrière nouvelle vous fournira de nouveaux plaiſirs. Pour moi je ſuis bien ſûre qu'il m'en reviendra des inſtructions. Si je ne craignois pas de vous importuner, je prierois V. A. R. de m'inſtruire du chemin qu'elle compte ſuivre dans cette étude; je me

flatte bien que la philoſophie newtonienne ſera celle que vous étudierez ; Newton & ſon commentateur méritent cet honneur également.

Il n'y a pas moyen de ſoutenir davantage l'embraſement des forêts par le vent, puiſque V. A. R. perſiſte à le croire impoſſible, & que Mr. de Voltaire eſt contre moi. Je trouve que ce qu'il mande ſur cela à V. A. R. vaut mieux que tout mon ouvrage. Je ſuis plus hardie ſur ce qui concerne le fleuve qui gèle l'été en Suiſſe ; car je n'ai aſſuré ſur cela autre choſe, ſinon que Scheuchzerus rapporte que dans l'évêché de Bâle il y a un fleuve qui gèle l'été & coule l'hiver. Il y a des montagnes couvertes de glaçes dans le Pérou entre les 23 & 24me. degrés de latitude, qui ne fondent jamais, & Mr. de Tournefort, dans ſon voyage du Levant, rapporte qu'à Trébizonde il geloit toutes les nuits au mois de juillet juſqu'au lever du ſoleil ; cependant ces régions ſont plus méridionales que les nôtres, & le ſoleil eſt par conſéquent beaucoup plus long-temps ſur l'horizon ; & Mr. de Tournefort, qui a examiné la terre de ces climats, l'a trouvée très-chargée de ſels & de nitre. Ce que V. A. R. dit ſur les grottes de Beſançon eſt très-vraiſemblable ; mais ces deux cauſes, les parties nitreuſes que la chaleur du ſoleil fond & fait couler dans les grottes, & la terre qui en forme le lit, qui abonde vraiſemblablement auſſi en nitre & en ſels, contri-

buent à ce phénomène. Mais il me ſemble qu'il ne s'enſuit pas que les fleuves duſſent geler en été ; car il eſt rare que dans nos climats la chaleur du ſoleil ſoit aſſez forte pour élever une aſſez grande quantité de particules nitreuſes pour cauſer, la nuit en retombant, la congélation des eaux courantes. C'eſt-là une des raiſons pour leſquelles ce phénomène eſt plus commun dans les pays chauds ; mais il eſt néceſſaire de plus, pour l'opérer, que la terre abonde en nitre & en ſel.

Avant de quitter la phyſique, oſerois-je demander à V. A. R. ſi Thiriot lui envoya, il y a environ trois mois, un petit extrait du livre de Mr. de Voltaire, inſéré dans le journal des ſavans de ſeptembre 1738. Je n'avois pas oſé le préſenter moi-même à V. A. R. ; mais j'avoue que je ſerois bien curieuſe de ſavoir ſi elle en a été contente.

Puiſque V. A. R. eſt informée de l'horrible libelle de l'abbé des Fontaines, elle ne ſera pas fâchée ſans doute d'apprendre la ſuite de cette affaire, à laquelle vos bontés pour Mr. de Voltaire font que V. A. R. s'intéreſſe. Tous les gens-de-lettres maltraités dans ce libelle ont ſigné des requêtes, qui ont été préſentées aux magiſtrats, & il y a lieu d'eſpérer qu'ils feront une juſtice que le lieutenant-criminel auroit faite à leur place ; ainſi la cauſe de Mr. de Voltaire devient la cauſe commune, & c'eſt en effet celle de tous les honnêtes gens.

On m'avoit trompée en me mandant que Thiriot avoit envoyé le libelle à V. A. R., & je voudrois bien que tous ſes torts dans cette affaire ne fuſſent pas plus réels ; mais il s'eſt très-mal conduit, & je ne l'attends au point où les ſentimens de reconnoiſſance qu'il doit à Mr. de Voltaire auroient dû toujours le tenir, que quand V. A. R. le lui aura ordonné. Il a eu l'imprudence de me mander qu'il avoit envoyé à V. A. R. une lettre qu'il m'a écrite & dont j'ai été très-offenſée ; je ne ſais trop ſous quel prétexte il a cru pouvoir m'écrire une lettre oſtenſible, & comment il a oſé envoyer cette lettre à V. A. R., qui devoit lui paroître une énigme, ſi elle ne connoiſſoit point la Voltairomanie. Ce qui eſt bien certain, c'eſt que Thiriot ne devoit jamais ſans ma participation montrer cette lettre à perſonne ; or non-ſeulement il l'a preſque rendue publique ſans ma permiſſion, mais il l'a envoyée à V. A. R. Je ne me ſoucie point du tout que le public ſoit informé que Thiriot m'écrit, & il ne lui convenoit en aucune façon d'oſer me compromettre. C'eſt ainſi qu'il a réparé les torts qu'il avoit avec Mr. de Voltaire. Je ne m'attendois pas à être obligée d'écrire un factum ſur Thiriot à V. A. R. ; mais l'imprudence de ſes démarches m'y a forcée. Il faut encore que vous me permettiez, Monſeigneur, de vous envoyer la copie de la lettre que Madame la Préſidente de Ber-

nières a écrite à Mr. de Voltaire ſur cette malheureuſe affaire ; elle fera voir à V. A. R. à quel point les hommes peuvent porter la méchanceté & l'ingratitude, & combien Thiriot eſt coupable de n'en avoir pas uſé avec Mr. de Voltaire comme a fait Madame de Bernières, qui cependant lui doit bien moins.

Je ſuis déſeſpérée de penſer que je vais ce printemps dans un pays où V. A. R. étoit l'année paſſée ; cependant je me conſole par l'idée que ce voyage me rapproche de V. A. R. & des pays qui ſont ſous la domination du Roi votre père. Les terres que Mr. du Châtelet va retirer, ſont enclavées dans le comté de Loo, & ne ſont pas loin du pays de Clèves ; on dit que c'eſt un pays charmant & digne de faire la réſidence d'un grand roi ; cette idée m'empêchera de vendre ces terres, qui d'ailleurs ſont, à ce qu'on m'aſſure, très-belles. Je vais auſſi ſolliciter des procès à Bruxelles, & je me flatte que V. A. R. voudra bien alors m'accorder quelques recommandations. Tout cela fera un peu de tort à la phyſique ; mais l'envie de me rendre digne du commerce de V. A. R., me fera ſûrement trouver des momens pour l'étude.

Je demande à V. A. R. la permiſſion de mettre une lettre pour Mr. de Kaiſerling dans ſon paquet, ne ſachant où le prendre. J'eſpère, Monſeigneur, que vous voudrez bien auſſi me

permettre d'envoyer ſous votre couvert deux exemplaires de mon ouvrage ſur le feu, dont l'académie vient de faire achever l'impreſſion, l'un pour Mr. Jordan & l'autre pour Mr. de Kaiſerling. Il faut enfin que je demande pour dernière grace à V. A. R. de me pardonner la longueur de cette lettre en faveur des ſentimens de reſpect & d'admiration qui me l'ont dictée, & avec leſquels je ſuis, &c.

P. S. Rouſſeau eſt retourné faire de mauvaiſes odes à Bruxelles. Je prie V. A. R. de m'écrire toujours par Mr. Plets.

LETTRE II.

De la Marquiſe du Châtelet.

Cirey, ce 27 février 1737.

MONSEIGNEUR,

LA lettre dont V. A. R. m'a honorée, a verſé du baume ſur les bleſſures que les ennemis de Mr. de Voltaire & du genre humain ne ceſſent de lui faire. Il a ſuivi le conſeil que V. A. R. daigne lui donner; il n'a point fait paroître ſon mémoire, il s'eſt plaint à Mr. le Chancelier; l'affaire eſt renvoyée à Mr. Héraut, lieutenant-général de police, & j'eſpère que Mr. Héraut, qui a déjà condamné l'abbé

des Fontaines en 1736 pour un libelle contre pluſieurs membres de l'académie françoiſe, vengera Mr. de Voltaire & le public. Tout ce que je déſire, c'eſt que Mr. de Voltaire ne ſoit point obligé à quitter Cirey, & ſes études, pour aller pourſuivre ſa vengeance à Paris, & je me flatte que le miniſtère public s'en chargera. L'intérêt que V. A. R. veut bien y prendre, me perſuade qu'elle ſera bien-aiſe de ſavoir à quoi en eſt une affaire qui eſt venu troubler ſi cruellement le repos d'un homme que V. A. R. honore de tant de bontés.

A l'égard de Thiriot, il eſt inexcuſable d'avoir oſé rendre publique une lettre qu'il lui a plu de m'écrire, que je ne lui demandois pas, & qu'il a montrée non-ſeulement ſans ma permiſſion, mais même contre mes ordres; je ne cache point à V. A. R. combien j'en ai été offenſée, & je ne crois pas qu'il s'aviſe davantage de compromettre ainſi mon nom. Je ne doute point que la lettre que V. A. R. lui a fait écrire, ne le faſſe rentrer dans ſon devoir, & j'oſe aſſurer qu'il en avoit beſoin. Il eſt vrai que c'eſt une ame de boue, mais quand la foibleſſe & l'amour-propre font faire les mêmes fautes que la méchanceté, ils ſont auſſi condamnables. Je crois, Monſeigneur, que vous faites bien de la grace à ſa vertu de la comparer à quelque choſe; mais j'avoue que ſans application votre comparaiſon du thermomètre

m'a paru charmante ; elle eſt très-juſte pour la plupart des hommes ; elle a de plus un petit air de phyſicien qui me plaît infiniment ; mais, Monſeigneur, j'aurois bien quelques reproches à faire à V. A. R. ſur la dernière lettre qu'elle a écrite à Mr. de Voltaire : j'avois cru que la phyſique ſeroit dans mon département ; mais je ſens bien que ce Voltaire eſt ce que les Italiens appellent *cattivo vicino.*

L'expérience de la montre ſous le récipient eſt très-ingénieuſe ; elle a été faite à Londres par Mr. Derham, & V. A. R. peut en voir le détail & le ſuccès dans les tranſactions philoſophiques, N°. 294. La privation de l'air ne cauſa aucune altération au mouvement de cette montre, ce qui eſt une belle preuve contre l'explication que les Cartéſiens donnoient du reſſort ; car ſi la matière ſubtile en étoit la cauſe, l'air, qui eſt une matière très-ſubtile, devroit y contribuer. Il y a d'ailleurs d'autres raiſonnemens qui prouvent, premiérement, que cette matière ſubtile n'exiſte pas, & ſecondement que quand elle exiſteroit, elle ne pourroit cauſer le reſſort. Mais, Monſeigneur, on eſt bien embarraſſé pour ſavoir ce que c'eſt que le reſſort. Mr. Keills l'a expliqué par l'attraction, mais je ne ſais ſi ſon explication eſt ſatisfaiſante ; car l'attraction n'eſt pas toujours bonne à toute ſauce, & on en a un peu abuſé dans ces derniers temps ; j'ai bien peur qu'il ne faille recou-

rir à Dieu pour le reſſort, & que ce ne ſoit un attribut donné par lui à la matière, comme l'attraction, la mobilité, & tant d'autres que nous connoiſſons & que nous ne connoiſſons pas; mais je ſuis encore bien ignorante ſur tout cela. Je vais prendre auprès de moi un élève de Mr. Wolf, pour me conduire dans le labyrinthe immenſe où ſe perd la nature; je vais quitter pour quelque temps la phyſique pour la géométrie. Je me ſuis apperçue que j'avois été un peu trop vîte; il faut revenir ſur mes pas; la géométrie eſt la clef de toutes les portes, & je vais travailler à l'acquérir. Je ſuis au déſeſpoir du contre-temps qui rend les marches de V. A. R. ſi contraires aux miennes; mais je me conſole par le plaiſir d'avoir une terre qui touche preſqu'aux états du Roi votre père, & par l'eſpérance de vous y aſſurer quelque jour des ſentimens reſpectueux avec leſquels je ſuis, &c.

LETTRE III.

De la Marquiſe du Châtelet.

Cirey, ce 26 août 1738.

MONSEIGNEUR,

JE viens de recevoir la galanterie charmante de V. A. R., & je m'en ſers pour lui en marquer ma reconnoiſſance. Si vous aviez pu,

Monſeigneur, m'envoyer votre génie, je pourrois me flatter de répondre aux vers dont vous avez accompagné ce joli préſent, d'une façon digne de V. A. R.; mais je ſuis obligée de ne lui envoyer que de vile proſe pour toutes les bontés dont elle m'honore. J'ai ſu par Thiriot que vous déſiriez un ouvrage très-imparfait, & très-indigne de vous être préſenté, que Mrs. de l'académie des ſciences ont traité avec trop d'indulgence; je prendrai donc la liberté de l'envoyer à V. A. R.; mais le paquet eſt ſi gros, & le mémoire ſi long, qu'il me faut un ordre poſitif de votre part; je crains bien, quand vous me l'aurez donné, que V. A. R. ne s'en repente, & qu'elle ne perde la bonne opinion dont elle m'honore, & dont je fais aſſurément plus de cas que des prix de toutes les académies de l'Europe. J'eſpère que cette lecture engagera V. A. R. à m'éclairer de ſes lumières. Je ſais, Monſeigneur, que votre génie s'étend à tout, & je me flatte bien pour l'honneur de la phyſique, qu'elle tient un petit coin dans votre immenſité. L'étude de la nature eſt digne d'occuper un loiſir que vous devrez un jour au bonheur des hommes, & que vous pouvez employer à préſent à leur inſtruction.

Mr. de Voltaire eſt actuellement très-tourmenté de cette maladie dont Mr. de Kaiſerling a fait récit à V. A. R.; ſon plus grand chagrin,

Monſeigneur, eſt de ſe voir privé par-là du plaiſir qu'il trouve à vous marquer lui-même ſon admiration & ſon attachement; les lettres dont vous l'honorez, augmentent tous les jours l'un & l'autre.

V. A. R. a trouvé deux fautes dans la dernière Épître qu'il vous a envoyée, qui lui avoient échappé dans la chaleur de la compoſition, & dont je ne m'étois point apperçue en la liſant; il les a corrigées ſur le champ, tout malade qu'il eſt; ainſi, Monſeigneur, c'eſt vous qui nous inſtruiſez même dans ce qui concerne une langue qui vous eſt étrangère, & qui nous eſt naturelle. Je me flatte que Mr. Jordan & Mr. de Kaiſerling ſeront auſſi diſcrets que V. A. R., & que cette Épître, qui n'a point encore paru en France, ne courra point; c'eſt encore une obligation que nous aurons à V. A. R. Pour moi, Monſeigneur, qui vous admire depuis long-temps dans le ſilence, la plus grande que je puiſſe vous avoir, c'eſt de m'avoir procuré l'occaſion de vous marquer moi-même les ſentimens que les lettres dont vous honorez Mr. de Voltaire m'ont inſpirés pour vous, & avec leſquels je ſuis, &c.

LETTRE IV.

Du Prince Royal.

Sans date.

MAdame, ſi j'ai pu vous obliger par l'encrier que j'ai pris la liberté de vous offrir, j'en ai été récompenſé ſuffiſamment par la lettre que vous me faites le plaiſir de m'écrire. Je me trouve extrêmement flatté des ſentimens avantageux que vous témoignez ſur mon ſujet; & je craindrois fort qu'une partie n'en diſparût, ſi j'étois aſſez heureux pour vous voir. Il faut que le digne Voltaire vous ait connue, Madame, lorſqu'il compoſa ſa Henriade, & je jurerois preſque, que le caractère de la reine Éliſabeth d'Angleterre eſt tracé d'après le vôtre: en effet, on ne trouve nulle part en Europe, ni dans le monde entier, de Dame dont l'eſprit ſolide ait pu produire des ouvrages ſur des matières auſſi profondes que celles que vous traitez en vous jouant. J'eſpère de les admirer plus en détail, ces excellens ouvrages, lorſque je tiendrai de votre faveur les deux diſſertations dont vous avez honoré l'académie. Il ne me convient point de m'ériger en juge, mais il peut me convenir d'interroger. Je me tiendrai honoré de vos inſtructions; puiſſé-je en recevoir ſur toutes

ſortes

ſortes de ſujets ! Fontenelle dit que les hommes ſont des fautes, & que les grands hommes les avouent. Mr. de Voltaire ne dément ce caractère en quoi que ce ſoit. J'ai haſardé des doutes que j'avois ſur quelques vers de ſes épîtres, & il les corrige. Il faut avoir autant de ſupériorité qu'il en a ſur le reſte des hommes pour avoir autant de condeſcendance. Vous connoiſſez ſon mérite, & j'oſe m'adreſſer à vous, Madame, pour l'aſſurer que je le compte au rang de mes vrais amis, c'eſt-à-dire que je me fie à ſa ſincérité.

Que vous êtes heureuſe, Madame, de poſſéder un homme unique comme Voltaire, avec tous les talens que vous tenez de la nature ! Je me ſentirois tenté d'être envieux, ſi je n'abhorrois l'envie : mais je ſens bien que je ne pourrai m'empêcher d'être de vos admirateurs. Je ſais que vous enchantez les perſonnes par vos grâces, & que vous les ſurprenez par la profondeur de vos connoiſſances. J'ai vu de vos vers charmans, je viens de recevoir de votre proſe ; mais malheureux qui ne vous entretient que par lettres, & qui ne vous connoît qu'à la diſtance d'une centaine de lieues. J'en dirois bien davantage, ſi je ne craignois de vous importuner, & de vous ennuyer ainſi que ces acteurs qui jaſent comme des pies borgnes, & qui récitent des tirades de deux cents vers d'arrache-pied ſur le théâtre. Et je ſens trop que

ma lettre ne pourroit vous dédommager d'un quart-d'heure de converſation avec Voltaire, dont la maladie me touche vivement. Je vous quitte, Madame, pour lui écrire, vous aſſurant que je ſuis avec toute l'eſtime qui vous eſt due, & qu'on ne ſauroit vous refuſer,

Votre très-affectionné ami & admirateur.

LETTRE V.

Du Prince-Royal.

Rémusberg, ce 9 novembre 1738.

MAdame, j'ai reçu preſqu'en même temps la lettre que vous me faites le plaiſir de m'écrire, & l'ouvrage inſtructif & laborieux que vous avez compoſé ſur la nature du feu. Ce ne ſeront pas des ouvrages ſortis de vos mains qui courront le riſque de m'ennuyer; ils m'inſpireront toujours l'admiration qu'ils méritent. Aſſurément, Madame, ſans vouloir vous flatter, je puis vous aſſurer que je n'aurois pas cru votre ſexe, d'ailleurs avantageuſement partagé du côté des grâces, capable d'auſſi vaſtes connoiſſances, de recherches pénibles, de découvertes ſolides, comme celles que renferme votre bel ouvrage. Les dames vous devront ce que la langue italienne devoit au Taſſe; cette langue, d'ailleurs molle & dépourvue de force, prenoit

un air mâle & de l'énergie lorſqu'elle étoit maniée par cet habile poëte. La beauté, qui fait pour l'ordinaire le plus grand mérite des dames, ne pourra être comptée qu'au nombre de vos moindres avantages. Quant à moi, j'ai lieu de me louer du ſort, qui me privant du bonheur d'admirer votre perſonne, me permet au moins de connoître toute l'étendue de votre eſprit.

Mon ouvrage politique ne mérite pas toutes les louanges qu'il vous plaît de lui donner ; il n'y a qu'à penſer librement pour en faire tout autant : le ſecret n'eſt pas bien grand ; & je crois, pour peu qu'une perſonne eût connoiſſance des affaires de l'Europe, qu'elle en feroit autant, & qu'elle le feroit mieux. Je me ſens né avec à-peu-près les mêmes inclinations que les reſpectables habitans de Cirey, à cette différence près, que ce fruit qui mûrit ſi bien chez vous, ne réuſſit pas de même chez moi. Je voltige de la métaphyſique à la phyſique, de la morale à la logique, à l'hiſtoire, de la muſique à la poéſie. Je ne fais qu'effleurer tout, ſans réuſſir en rien. Votre exemple, Madame, me ſervira toujours d'aiguillon, pour me faire courir après cette gloire que vous avez acquiſe à ſi juſte titre. Le plus grand plaiſir que puiſſe goûter un être qui penſe, eſt ſelon moi celui de faire du bien, & après, celui d'acquérir des connoiſſances ; & les obſtacles qu'il nous faut vaincre pour acquérir ces connoiſſances, ſont

encore un plaiſir nouveau. Vous connoiſſez trop ce plaiſir pour que je vous en parle davantage ; mais peut-être ne connoiſſez-vous point celui qu'on prend à vous écrire. Il eſt cauſe que les lettres s'allongent quelquefois plus qu'il ne faudroit : je ne crois pas devoir vous en faire des excuſes ; je dois ſeulement vous prier de me croire avec tous les ſentimens qu'inſpire un mérite d'un caractère auſſi diſtingué que le vôtre, &c.

LETTRE VI.

De la Marquiſe du Châtelet.

Cirey, ce 29 décembre 1738.

MONSEIGNEUR,

LEs louanges dont V. A. R. a daigné honorer l'Eſſai ſur le feu que j'ai eu l'honneur de lui envoyer, ſont un prix bien au-deſſus de mes eſpérances ; j'oſe même eſpérer, Monſeigneur, qu'elles ſont une preuve de vos bontés pour moi, & alors elles me flattent bien davantage.

Les critiques que V. A. R. a bien voulu faire ſur mon ouvrage dans ſa lettre à Mr. de Voltaire, me font voir que j'avois grande raiſon, quand j'eſpérois que la phyſique entreroit dans votre immenſité.

J'aurois assurément eu grand tort, si j'avois assuré que l'embrasement des forêts étoit ce qui avoit fait connoître le feu aux hommes ; mais il me semble que l'attrition étant un des plus puissans moyens pour exciter la puissance du feu & peut-être le seul, un vent violent pourroit faire embraser les branches des arbres qu'il agiteroit : il est vrai qu'il faudroit un vent très-violent, mais avec un vent *donné*, cela me paroît très-possible, quoique j'avoue que cela n'est que dans le rang des possibles.

A l'égard des étangs qui gèlent pendant l'été dans la Suisse, j'ai rapporté ce fait d'après Mr. de Musshenbroeck, qui en fait mention dans ses Commentaires sur les *tentamina florentina*. Il y a en Franche-Comté un exemple de ce phénomène, dans ces grottes fameuses par leurs congélations ; car un ruisseau qui traverse les grottes, coule l'hiver & gèle l'été. Je crois avoir rapporté ce fait au même article de la congélation ; or ce qui arrive sous la terre, peut arriver à la surface par les mêmes causes, qui sont vraisemblablement les sels & les nitres qui se mêlent à l'eau.

J'ai été charmée, Monseigneur, d'apprendre que V. A. R. se faisoit une bibliothèque de physique ; je me flatte que vous me ferez part de vos lumières. Je m'estimerai bien heureuse, si mon goût pour cette science me procure quelquefois des occasions d'assurer V. A. R.

de mon reſpectueux attachement. Je ne veux pas laiſſer échapper celle de la nouvelle année ; j'eſpère que vous me permettrez, Monſeigneur, de vous admirer toutes celles de ma vie, & de vous exprimer quelquefois les ſentimens pleins de reſpect avec leſquels je ſuis, &c.

P. S. Je crois que V. A. R. a bien ri de la fatuité de Thiriot, qui s'eſt laiſſé perſuader que le changement que Mr. de Voltaire a fait à ſa première épître le regardoit, & qui a eu la ſimplicité de l'écrire à V. A. R. ; mais je me flatte que V. A. R. ne l'a pas cru ; je la ſupplie cependant que cette plaiſanterie reſte entr'elle & moi, & ſi elle veut m'y répondre, je la prie que ce ſoit par une lettre particulière, par la voie de Mr. de Plets, ou par quelqu'autre qui ne ſoit pas la voie ordinaire de Thiriot. Si vous me le permettez, je vous en dirai quelque jour davantage ſur cet article. Mr. de Kaiſerling a dû dire à V. A. R. de quelle façon je lui en ai parlé ; je me flatte que vous me pardonnerez cette liberté ; je compte donner à V. A. R. une marque de mon reſpect & de mon attachement en lui faiſant cette petite confidence, & je la ſupplie de n'en rien témoigner à Mr. de Voltaire, ni à Thiriot, juſqu'à ce que je lui en aie dit davantage.

LETTRE VII.

De la Marquiſe du Châtelet.

Cirey, ce 12 janvier 1739.

MONSEIGNEUR,

QUand j'eus l'honneur de parler à V. A. R. dans ma dernière lettre du Sr. Thiriot, & que je lui demandai la permiſſion de lui en dire davantage, je ne croyois pas être obligée d'anticiper cette permiſſion, & j'étois bien loin de croire que j'euſſe à l'inſtruire aujourd'hui de choſes bien plus importantes que celles dont je lui parlois dans cette lettre.

Les bontés ſingulières dont V. A. R. honore Mr. de Voltaire, & l'amitié (le plus ſacré de tous les nœuds) qui m'unit à lui, ne me permettent pas de différer à vous inſtruire de pluſieurs faits dont V. A. R. ſait peut-être déjà une partie.

Je ſais par le Sr. Thiriot lui-même, & je ne l'ai pas appris ſans étonnement, qu'il envoie à V. A. R. toutes les brochures que les inſectes du Parnaſſe & de la littérature font contre Mr. de Voltaire; il m'aſſura que V. A. R. le lui ordonnoit : *Je ne ſais*, lui dis-je, *ſi Mr. le Prince Royal vous l'ordonne; mais ce que je*

fais bien, c'eſt que ſi vous lui aviez appris les obligations que vous avez à Mr. de Voltaire, qu'il ignore, & qu'en envoyant à S. A. R. toutes ces indignités, vous y euſſiez mis le correctif que la reconnoiſſance exige de vous ; le Prince, loin de vous en ſavoir mauvais gré, eût conçu pour votre caractère une eſtime que votre conduite préſente eſt bien loin de mériter.

Malgré cette remontrance il a continué à envoyer à V. A. R. tous les libelles qu'il peut ramaſſer contre Mr. de Voltaire ; mais comme j'ai vu par les lettres de V. A. R. à Mr. de Voltaire, que toutes ces infamies, déteſtées du public, proſcrites par les magiſtrats, & ſouvent ignorées à Paris, loin de diminuer les bontés de V. A. R. pour Mr. de Voltaire, les augmentoient encore, j'ai laiſſé faire le Sr. Thiriot, d'autant plus que Mr. de Voltaire n'en a jamais laiſſé échapper la moindre plainte.

On me mande que Thiriot a envoyé en dernier lieu à V. A. R. un nouveau libelle de l'abbé des Fontaines, intitulé : *La Voltairomanie* ; comme il y eſt queſtion du Sr. Thiriot, je crois qu'il eſt bon de faire connoître à V. A. R. quel eſt l'homme au nom duquel on oſe donner dans ce libelle un démenti à Mr. de Voltaire, & qui oſe l'envoyer à V. A. R.

Quand le Sr. Thiriot ne devroit à Mr. de Voltaire que ce que les devoirs les plus ſimples de la ſociété exigent, la façon dont on parle

de lui par rapport à Mr. de Voltaire dans cet infame libelle, devroit le révolter, & il ne devroit pas laiſſer ſubſiſter un moment le doute qu'il eût démenti ſes lettres & ſes diſcours pour un ſcélérat généralement mépriſé, tel que l'abbé des Fontaines.

Mais que V. A. R. penſera-t-elle quand elle ſaura que le même Thiriot, qui veut aujourd'hui affecter la neutralité entre Mr. de Voltaire & ſon ennemi, n'eſt connu dans le monde que par les bienfaits de Mr. de Voltaire; qu'il n'eſt jamais entré dans une bonne maiſon que comme ſon porte-feuille, comme un homme qui le répétoit quelquefois; que Mr. de Voltaire, dont la *généroſité* eſt bien au-deſſus de ſes talens, l'a nourri & logé pendant plus de dix ans; qu'il lui a fait préſent des lettres philoſophiques, qui ont valu à Thiriot, de ſon aveu même, plus de deux cents guinées, & qui ont penſé perdre Mr. de Voltaire; & qu'il lui a enfin pardonné des infidélités, ce qui eſt plus que des bienfaits: que penſerez-vous, Monſeigneur, d'un homme qui ayant de telles obligations à Mr. de Voltaire, loin de prendre aujourd'hui la défenſe de ſon bienfaiteur & de celui qui vouloit bien le traiter comme ſon ami, affecte de ne plus ſe ſouvenir des choſes qu'il a écrites pluſieurs fois, & dont Mr. de Voltaire a les lettres, & qu'il a répétées encore devant moi ici cet automne; & craint de ſe compromettre, comme ſi un

Thiriot pouvoit jamais être compromis, & comme s'il y avoit une façon plus ignominieuſe de l'être, que d'être accuſé de manquer à tant de devoirs & à tant de liens, & de les trahir tous pour un des Fontaines?

Je me flatte que V. A. R. pardonnera la façon vive dont je lui écris, en faveur du ſentiment qui allume ma juſte indignation. Mr. de Voltaire reſpecte ſes bienfaits & ſon amitié, & je ſuis bien ſûre qu'il n'eût jamais inſtruit V. A. R. des faits que cette lettre contient; mais plus il eſt incapable de faire connoître Thiriot à V. A. R.; plus je crois remplir un devoir indiſpenſable de l'amitié que j'ai pour lui, & du reſpect que j'ai pour V. A. R., en l'inſtruiſant de l'ingratitude du Sr. Thiriot.

Je ne ſais s'il eſt poſſible de le corriger; mais ce dont je ſuis ſûre, c'eſt que le déſir de plaire à V. A. R. & de mériter les bontés d'un Prince auſſi vertueux, peut ſeul l'engager à l'être.

Vous ſavez, Monſeigneur, que les perſonnes publiques dépendent des circonſtances; ainſi, quelque ſingulier qu'il ſoit, que la conduite de Thiriot puiſſe porter quelque coup, cependant il ſeroit déſirable pour Mr. de Voltaire qu'il rendît publiquement dans cette occaſion ce qu'il doit à la vérité & à la reconnoiſſance, & je ſuis perſuadée qu'un mot de V. A. R. ſuffira pour le faire rentrer dans ſon devoir.

Je ſupplie encore V. A. R. d'être perſuadée que jamais Thiriot ne ſeroit venu à Cirey, ſi le titre d'un de vos ſerviteurs ne lui en eût ouvert l'entrée. Mr. de Voltaire, qui l'a comblé de tant de bienfaits, & qui reſpecte encore une connoiſſance de vingt années, le connoît cependant trop bien pour lui avoir jamais montré une ſeule ligne des lettres dont V. A. R. l'honore, ni de celles qu'il a l'honneur de vous écrire.

Quelque mépriſable que ſoit l'auteur de l'infame libelle dont j'ai parlé à V. A. R. dans cette lettre, il eſt, je crois, du devoir d'un honnête homme de repouſſer publiquement des calomnies publiques. Mr. du Châtelet, moi, tous les parens & tous les amis de Mr. de Voltaire lui ont donc conſeillé de publier le mémoire que j'envoie à V. A. R.; il n'eſt pas encore imprimé, mais le reſpect de Mr. de Voltaire pour V. A. R. lui fait croire qu'il ne peut trop tôt lui envoyer la juſtification d'un homme qu'elle honore de tant de bontés.

Je ſupplie V. A. R. de ne point faire paſſer par Mr. Thiriot la réponſe dont elle m'honorera; elle peut l'adreſſer en droiture à *Vally en Champagne*. Nous avons eu l'honneur, Mr. de Voltaire & moi, d'écrire à V. A. R. par Mr. Plets.

Malgré la longueur de cette lettre, je ne puis la finir ſans marquer à V. A. R. combien je ſuis flattée de penſer que les affaires de ma

maiſon qui m'appellent ce printemps en Flandre, me rapprocheront des états du Roi votre père, & pourront peut-être me procurer le bonheur d'aſſurer moi-même V. A. R. des ſentimens de reſpect & d'admiration avec leſquels je ſuis, &c.

LETTRE VIII.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 23 janvier 1738.

MAdame, je ſerois inexcuſable d'avoir critiqué quelques endroits de votre excellent ouvrage ſur le feu, ſi ce n'étoit vous qui aviez déſiré de ſavoir mes ſentimens. Novice en phyſique, il y auroit eu beaucoup d'amour-propre & de préſomption à toucher aux ouvrages des maîtres de l'art. Je ſuis ſi perſuadé qu'il n'y a que la modeſtie & la docilité qui puiſſent en quelque manière excuſer l'ignorance, que je n'abandonnerai jamais ce retranchement, à moins que des raiſons auſſi fortes que vos volontés ne m'en faſſent ſortir. C'eſt cette même volonté qui m'oblige de vous dire avec la franchiſe que votre mérite exige de moi, que j'ai quelque peine à me perſuader qu'un vent donné puiſſe jamais cauſer un embraſement dans les forêts. Je ſuis en un pays, Madame, où pour mon malheur je ſuis plus à portée de faire de

ces ſortes d'expériences. En automne & au commencement du printemps nous avons des vents qui font aſſurément honneur à l'impétuoſité de Borée, & il arrive fréquemment qu'ils déracinent des chênes qui paroiſſoient cramponnés pour jamais en terre, tant leurs racines étoient ſolides & profondes. Les pays plus voiſins du nord ont des vents plus forts encore; mais il me ſemble qu'ils ne ſauroient cauſer d'embraſement, à cauſe que l'écorce des arbres & la mouſſe qui y eſt attachée ne s'y prêteroient pas facilement.

Le déſir de m'inſtruire, ou la curioſité m'a fait interroger des perſonnes qui ont beaucoup voyagé en Suiſſe, & des Suiſſes même; mais toutes celles à qui j'ai parlé du phénomène rapporté par Mr. de Muſshenbroeck ſe ſont inſcrites en faux contre ce fait; peut-être qu'elles ne l'ont pas examiné avec des yeux philoſophiques, ou que peu attachées aux progrès des découvertes phyſiques, elles n'y ont point fait attention. Il me ſemble toutefois que dans un ouvrage où, ſuivant le grand principe de Newton, tout doit ſe fonder ſur des expériences certaines, il ne faudroit (je dis, ce me ſemble) point mêler les conjectures aux belles & curieuſes expériences qu'on rapporte. Voilà le comble de l'impertinence, je décide de ce qu'à peine je commence à comprendre. Je vous en fais mille excuſes; je vous prie de

vous reſſouvenir de mon âge, & que vous avez excité mon indiſcrétion.

Oſerois-je après cela vous expoſer encore un doute, ſur lequel j'attends la déciſion de vos oracles? Vous expliquez, Madame, la congélation de ces ruiſſeaux qui coulent dans les grottes de la Franche-Comté : mais s'il m'eſt permis de vous dire mon ſentiment, il s'enſuivroit, la chaleur du ſoleil attirant beaucoup de parties nitreuſes de la terre, & cette chaleur étant plus forte en été qu'en hiver, que les fleuves devroient geler en été & couler en hiver; l'expérience nous prouve cependant le contraire; ainſi je ſerois porté à croire que la congélation de ces ruiſſeaux a une raiſon particulière, qui pourroit peut-être ſe trouver dans les parties nitreuſes mêlées au lit de ces ruiſſeaux, & en ce que ces exhalaiſons ne pouvant ſortir de ces grottes de jour, retombent & ſe mêlent la nuit avec ces petits ruiſſeaux; & produiſent ce phénomène ſi extraordinaire.

J'eſpère, Madame, que vous voudrez bien me deſſiller les yeux ſur ces matières, afin que j'admire encore & les merveilles de la nature, & la vaſte étendue de votre génie incomparable. Dès que je ſerai de retour à Rémusberg, ce qui pourra être dans huit jours, j'entrerai dans la carrière de la phyſique, à laquelle vous faites tant d'honneur. Je ſuis ravi de ce que vous voulez bien que je m'adreſſe à vous

pour avoir des éclairciſſemens, & je pourrai me glorifier qu'une belle & jeune dame aura été mon guide dans le pays de la nature. D'autres ſe dégoûtent des ſciences par la pédanterie de ceux qui les enſeignent, je m'y livrerai comme à une paſſion; Émilie, les Grâces, & que ſait-on, l'Amour même ſeront mes maîtres.

Il n'y a qu'à connoître Mr. de Voltaire & Thiriot pour juger lequel des deux doit être au-deſſus de la critique de l'autre. J'ai d'abord ſoupçonné quelque ſerpent caché ſous les fleurs, lorſque Thiriot m'a annoncé d'un ton triomphant qu'il avoit fait changer les épîtres de notre digne ami: en un mot, Thiriot eſt très-propre à vous ſervir & à vous amuſer. Son fond d'amour-propre eſt le principe des ſoins qu'il ſe donne pour vos commiſſions & vos divertiſſemens. Il m'écrit quelquefois des lettres où il paroît brouillé à jamais avec le bon ſens: il n'a jamais de rhume que je n'en ſois informé par un galimatias de quatre pages; mais il ſe ſurpaſſe ſur-tout dans le jugement & la critique qu'il fait des ouvrages d'eſprit: & il eſcalade le ſuperlatif, lorſqu'il refond en ſon ſtyle les penſées de Mr. de Voltaire ou de quelqu'homme d'eſprit. Pour moi, qui connois aſſez la façon originale de penſer de notre incomparable poëte, je reconnois dans ces mauvaiſes copies les traits inimitables de l'original. Indépendamment de ces défauts, Thiriot eſt un bon garçon. Son

exactitude & le désir qu'il a d'être utile, le rendent estimable. Je n'abuserai point, Madame, de la confidence que vous m'avez faite ; je serois très-fâché de déranger vos petits divertissemens. Je suis dans le cas de ne pouvoir rien vous souhaiter que vous ne possédiez déjà : avec votre génie & la compagnie de Mr. de Voltaire, je ne dois désirer que la continuation de votre bonheur ; je ne puis cependant m'oublier tout-à-fait moi-même. Si les vœux des humains peuvent avoir quelqu'efficace, les miens seront sûrement exaucés, ceux que je fais dans l'espérance d'admirer un jour de mes yeux les merveilles que la nature opère par votre personne. Je brûle d'envie de vous assurer des sentimens avec lesquels je serai toute ma vie, &c.

LETTRE IX.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 29 janvier 1739.

MAdame, je suis extrêmement fâché, tant pour l'amour de votre repos que pour celui du digne Voltaire ; de ce que des Fontaines & Rousseau ne se lassent jamais de blasphémer contre l'Apollon de la France. J'ai fait écrire à Thiriot que je voulois avoir ce libelle, quelqu'affreux qu'il pût être ; mais il ne me l'a pas

envoyé

envoyé encore. Lorſqu'on s'intéreſſe autant à quelqu'un, que moi à Mr. de Voltaire, tout ce qui peut le regarder d'une manière relative ou directe devient intéreſſant ; & quelque répugnance que j'aie à lire ces écrits qui ſont l'opprobre de l'humanité & la honte des lettres, je me ſuis néanmoins impoſé cette pénitence, afin d'être inſtruit des faits qui attirent ordinairement des ſuites après eux, & qui tiennent à une infinité de particularités & d'anecdotes. Thiriot m'a envoyé la copie de la lettre qu'il vous a adreſſée. Autant que j'en puis juger, Thiriot n'eſt point malicieux ; mais s'il biaiſe, ce n'eſt que par foibleſſe & par timidité. Vous verrez par la copie de ce que je lui ai fait écrire, que je lui ai fait ſentir quels ſont les devoirs d'un honnête homme, & que la probité & la reconnoiſſance ſont des vertus ſi indiſpenſables, que ſans elles les hommes ſeroient pires que les monſtres les plus affreux. Thiriot s'amendera, Madame ; il ne falloit que lui montrer ſes devoirs & lui inſpirer des ſentimens. Vous n'avez à Cirey devant vos yeux que des vertus héroïques : mais ſouvenez-vous que tout le monde n'eſt pas héros, & que le pauvre Thiriot ne peut être compté qu'au nombre de ces foibles mortels, dont la vertu n'eſt que comme un thermomètre qui a beſoin d'être échauffé par l'exemple d'une vertu ſupérieure pour ſe monter ſur le même ton.

J'ai lu le mémoire du digne Voltaire, & j'ai déploré le temps précieux qu'il a employé à le compoſer. Si la réputation du chantre de la Henriade, de l'auteur de l'hiſtoire de Charles XII, du traducteur de Newton n'étoit que d'un jour, il feroit aſſurément bien de ſe juſtifier, & de ſe laver du venin de la calomnie aux yeux du public, comme le feroit un homme inconnu auquel ce public auroit pu faire injuſtice ; mais il me ſemble que Mr. de Voltaire eſt bien loin d'être dans ce cas : il eſt connu généralement, l'univers entier a ſes ouvrages entre les mains. La raiſon du banniſſement de Rouſſeau, le procédé indigne & infame de ce poëte, l'affaire de l'abbé des Fontaines, le ſervice que Voltaire lui a rendu ; tout cela ſont, Madame, des faits qui ne ſont ignorés de perſonne. Un lecteur ſenſé ſe rappelle le caractère de Rouſſeau & l'ingratitude de des Fontaines en liſant leurs écrits ; & il ſe révolte lorſqu'il voit les nouveaux libelles dont on ne ceſſe de pourſuivre Voltaire. Il me ſemble, Madame, qu'il auroit ſuffi de laiſſer penſer le lecteur & de ne lui point répéter ce dont il eſt déjà inſtruit. D'ailleurs, Mr. de Voltaire ſe compromet en quelque manière lorſqu'il honore Rouſſeau & des Fontaines d'une réponſe à leurs infames écrits : je crois qu'il auroit ſuffi de ſe plaindre au chancelier, des auteurs indignes de ce libelle injurieux, & que la punition de ces

infames auroit été plus honorable à Mr. de Voltaire que les horreurs de leur vie dont il fait le portrait. Non, ce n'étoit point ſur ces indignes originaux que devoit s'exercer ſon pinceau; il eſt trop noble pour être avili de la ſorte : ce ſera moi qui revendiquerai le temps & les penſées que Mr. de Voltaire y a perdus. Se défendre contre des accuſations, eſt le pas le plus gliſſant pour l'amour-propre : il n'eſt guère poſſible de ſe juſtifier ſans ſe louer ſoi-même, & rien n'eſt plus odieux que l'encens qu'un auteur brûle ſur ſes propres autels. Celui qui ſe juſtifie contre les traits que la calomnie a lancés ſur ſon honneur, eſt dans la triſte néceſſité de ſe louer ſoi-même; ainſi il me ſemble que ces apologies conviendroient mieux dans la bouche d'un ami: elles feroient plus d'honneur à la modération de la perſonne offenſée, & elles en auroient d'autant plus de poids. Je m'offre très-volontiers à être l'apologiſte de l'inimitable Voltaire, toutes fois & quand il en aura beſoin : ce ſera Trajan qui fera le panégyrique de Pline.

Vous me flattez, Madame, de vous approcher ce printemps de nos frontières, & j'ai le chagrin de vous apprendre que je prends un chemin tout oppoſé cette année; je compte de ſuivre le Roi en Pruſſe, & ce ne ſera que dans deux ans que je reverrai le pays de Clèves. Je ſuis bien malheureux de ce que le deſtin me

paroît ſi contraire. Si je n'ai pas la ſatisfaction de vous voir, j'aurai du moins le plaiſir de recevoir plus ſouvent de vos lettres. Je vous prie de me croire avec une eſtime infinie, &c.

LETTRE X.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 8 mars 1739.

MAdame, l'approbation que vous donnez au deſſein que j'ai formé d'étudier la phyſique, & votre exemple, m'encourageront merveilleuſement dans cette nouvelle carrière. Le dérangement de ma ſanté m'a empêché juſqu'à préſent d'y entrer ; mais dès que je me ſentirai tout-à-fait guéri, je compte de m'enrôler dans cette ſcience ſous vos bannières, conduit par la force de votre divin génie. Je me ſuis propoſé de lire d'abord les Mémoires de l'Académie des Sciences, enſuite la Phyſique de Muſshenbroeck, & de finir par la Philoſophie de Newton. J'éviterai ſoigneuſement la géométrie, dont les calculs infinis m'épouvantent & paſſent mes forces ; & je me contenterai de recueillir les fleurs que les autres ont eu ſoin de cultiver. C'eſt en abrégé le plan que je me ſuis fait de cette étude ; il faut ſe connoître ſoi-même, & j'ai ſu me dire que je n'ai ni le génie d'Émilie

ni l'eſprit univerſel de Voltaire, pour embraſſer de ſi vaſtes connoiſſances. Je me contente en un mot, Madame, de glaner ſur vos pas, & je me dis ſans ceſſe :

C'eſt en vain qu'au Parnaſſe un téméraire auteur, &c.

Les perſécutions ſuſcitées au digne Voltaire m'affligent véritablement : la France devroit conſerver ſoigneuſement le loiſir précieux que ce digne auteur voue avec tant de généroſité, aux dépens de ſa ſanté même, au bien & à l'inſtruction du public. Cet homme auroit eu des ſtatues au Capitole, on l'auroit déifié au Lycée ; peut-être auroit-il *occupé* la place de Jupiter, s'il *étoit* venu au monde dans ce temps où l'admiration pour le mérite alloit juſqu'à la ſuperſtition. Je ſuis ſûr que Mr. de Voltaire aura pleine ſatisfaction au ſujet de l'indigne des Fontaines : le procédé de ce frippon eſt trop inſolent pour échapper à la vengeance des magiſtrats, & l'indignation publique doit, en cas d'injuſtice, tenir lieu à Mr. de Voltaire de la ſatisfaction la plus éclatante.

Thiriot eſt inexcuſable dans ſa conduite : mais, Madame, il ne falloit pas prendre Thiriot pour ce qu'il n'eſt point & pour ce qu'il ne ſera jamais. Il n'a pas la fermeté d'ame qu'on exige de lui, & la queſtion ſe réduiroit à ſavoir, ſi Thiriot manque par malice ou par foibleſſe. Je vous aſſurerois bien que ce n'eſt point par malice ; vous le connoiſſez, Madame, & vous

ſavez qu'il n'a ni aſſez d'eſprit ni aſſez de méchanceté pour être malicieux. Quel intérêt pourroit le porter à préjudicier à Mr. de Voltaire? Aucun. Mr. de Voltaire eſt ſon bienfaiteur; c'eſt de plus ſon idole; il lui rend un hommage continuel, ne penſant que d'après lui, & ruminant, ſi je puis m'exprimer ainſi, les penſées que Mr. de Voltaire a déjà digérées. Thiriot a de plus fait métier toute ſa vie de ſoutenir à cor & à cri les ouvrages de l'auteur de la Henriade: quelle raiſon pourroit-il avoir pour ſe donner un démenti ſi manifeſte? Mr. de Voltaire l'a-t-il mécontenté? Aucunement. Auroit-on eu de la froideur envers lui? Bien loin delà. Vous l'avez comblé de bontés à Cirey, & il s'en eſt loué à tous ceux de ſa connoiſſance. Vous conviendrez donc, Madame, qu'une faute de jugement, une foibleſſe d'eſprit, qu'on ne doit imputer qu'à la nature, ont fait faire de fauſſes démarches à Thiriot: joignez à cela les mauvais conſeils des perſonnes auxquelles il s'eſt confié; il faut paſſer quelque choſe à l'humanité. Croyez-moi, Madame, ne prenez point les choſes à la rigueur; vous perdriez un homme qui vous eſt attaché, & dont l'unique défaut eſt de n'avoir pas reçu de la nature un jugement & un génie dignes de Cirey; mais qui ne perdriez-vous pas de cette manière? & ſi vous ne vouliez accorder votre amitié & vos bontés qu'à des perſonnes du mérite de Mr.

de Voltaire, je vous avertis, Madame, que le nombre de vos amis ſeroit très-petit. J'ai fait écrire à Thiriot, & je le ferai encore, afin qu'il ſe condaiſe plus rondement & qu'il ait plus de cœur qu'il n'en a témoigné juſqu'à préſent. Je ſuis ſûr que ſi vous lui rendez vos bontés, elles l'encourageront beaucoup à bien faire.

Le zèle infini que vous me témoignez, Madame, pour les intérêts de notre ami, me charment. Souffrez, je vous prie, que je vous faſſe en même temps reſſouvenir de la philoſophie qui doit donner une certaine tranquillité d'ame, par laquelle les hommes perſécutés ſe mettent au-deſſus de la perſécution, & qui leur fait étouffer en quelque façon les mouvemens tumultueux qu'enfantent en nous le reſſentiment & toutes les paſſions. Il eſt ſûr qu'il eſt bien difficile de parvenir à un certain état d'indifférence; mais je crois que la condition de l'humanité demande qu'on ſe muniſſe puiſſamment contre les chagrins, contre ce domaine inaliénable de notre état, & que quelque réflexion ſérieuſe ſur la vie humaine nous apprenne à diminuer nos chagrins, pour les ſentir moins; & à multiplier & groſſir nos plaiſirs, afin d'en être plus vivement frappés. Il eſt certain que rien n'eſt plus ſenſible à une ame bien née, que de ſe voir attaquée du côté de la réputation: c'eſt là le défaut de la cuiraſſe des grands hommes. Mais je me ſouviendrai toute ma vie

du jugement qu'on a porté de Caton & de Cicéron. Chez Caton (dit Montesquieu) la vertu étoit le principal, & la gloire n'étoit rien : chez Cicéron, la gloire étoit le tout, & la vertu n'étoit que l'acceſſoire. Lorſque l'on conſidère la vertu comme un bien qu'on ne ſauroit nous enlever, on mépriſe les projets frivoles des envieux & la puérilité des calomnies : le digne Voltaire eſt en droit de les mépriſer, ſon repos eſt trop précieux pour être troublé par des bagatelles ſemblables. Qu'il ſuive le conſeil que le Mercure de Lucien donnoit à Jupiter, qui penſoit devenir mélancolique des diſcours impertinens que tenoient les Athéniens ſur ſon ſujet : *Contentez-vous*, lui diſoit Mercure, *de gouverner le monde*, & *laiſſez-les parler*. Que Mr. de Voltaire ſe contente d'inſtruire, de gouverner le monde ſavant, & qu'il mépriſe des choſes qui lui ſont auſſi inférieures que le Lycée l'étoit à l'Olympe. Je regrette beaucoup que vous ſachant plus dans notre voiſinage que par le paſſé, je ne puiſſe pas contenter le déſir que j'ai, Madame, de vous admirer, & de vous donner en perſonne des marques de mon eſtime. Mon étoile ne m'a jamais été trop propice, & je commence à m'accoutumer à ſes perfidies ; je lui pardonnerois volontiers toutes les autres infidélités qu'elle m'a faites ; mais le tour qu'elle me joue aujourd'hui eſt des plus ſanglans ; pour l'en punir, je prierai quelqu'aſtronome de

exiler au fond des cieux à quelques millions de lieues plus loin du soleil. La punition seroit grande, mais elle n'égaleroit pourtant point ce que mérite sa noirceur.

Mais quittons les figures. Vous remarquez vous-même, je m'en assure, qu'on fait une grande perte quand on manque l'occasion de vous voir. J'en fais la triste expérience, & il semble que le sort me prépare le destin de Tantale; il vous expose, pour ainsi dire, à ma vue, pour augmenter mes désirs & ma curiosité, & en même temps il me met dans l'impossibilité de me satisfaire. Je ne pourrois faire un meilleur usage de mon crédit & de mes amis qu'en les employant pour vous. Ma volonté sera toujours la même, & il ne dépendra que de l'occasion de la réaliser. Je suis, &c.

LETTRE XI.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 15 avril 1739.

MAdame, les chagrins du digne Voltaire m'ont été extrêmement sensibles. Je suis tout de feu pour mes amis, & tout ce qui les regarde, me touche autant que si cela me regardoit personnellement; je n'aime point les amis qui se tiennent comme ces tranquilles Euménides de l'opéra, lorsque leurs amis ont

beſoin de leur ſecours. Auſſi vais-je m'intéreſſer pour le digne Voltaire ſans qu'il m'en ait ſollicité ; j'écrirai pour cet effet par l'ordinaire prochain au marquis de la Chétardie, & je ferai jouer tous mes reſſorts pour rendre le calme à un homme qui a ſi ſouvent travaillé pour ma ſatisfaction.

Il faut que Voltaire ſe contente de mépriſer ſes ennemis : c'eſt en vérité toute la grace qu'il leur peut faire ; il ſe rabaiſſeroit trop en ſe mettant en compromis avec eux, & ſa plume eſt trop noble pour s'eſcrimer contre des armes qui n'ont de force que tant que la malice & la calomnie les ſoutiennent ; je ſuis donc bien aiſe qu'il ait pris le parti du ſilence.

Vous m'attaquez, Madame, du côté de la phyſique, & je ne trouve de ſalut que dans la fuite. J'ai fait ſi peu de progrès dans la connoiſſance de la nature, que je me garderai bien d'entrer en lice avec vous : ce de quoi je conviens cependant très-volontiers, c'eſt qu'il y a beaucoup de choſes dans la nature qui nous ſont cachées, & qui apparemment le ſeront toujours.

Je me conſolerois à la vérité facilement d'ignorer le reſſort de l'air, la cohérence, &c. ſi j'avois l'avantage de vous connoître perſonnellement. Vous jugez bien, Madame, qu'il m'eſt d'autant plus douloureux de vous ſavoir ſur les confins des états du Roi mon père, &

de me pouvoir profiter de ce voiſinage. Je ne ſais quelle force centrifuge me pouſſe malgré moi en Pruſſe; mais je tiens bien que je porte en moi un principe qui dirigeroit mes pas d'un côté tout différent. Soyez-en perſuadée, Madame, comme de tous les ſentimens avec leſquels je ſuis,

Votre très-affectionné ami.

LETTRE XII.

De la Marquiſe du Châtelet.

Bruxelles, ce premier août 1739.

MONSEIGNEUR,

J'Ai tant de remerciemens à faire à V. A. R., & tant de pardons à lui demander, que je ſuis embarraſſée entre ma reconnoiſſance & ma confuſion. V. A. R. a ſu la vie errante que j'ai menée depuis trois mois, & c'eſt encore ſur le point de partir que j'ai l'honneur de vous écrire; je vais paſſer une quinzaine de jours à Paris, & je voudrois bien pendant que j'y ſerai, recevoir quelques ordres de V. A. R., & couper l'herbe ſous le pied à Thiriot. Mon ſéjour en Flandre a été rempli par vos bienfaits. Vous avez ſu ſans doute, Monſeigneur, que celui qui en étoit chargé nous trouva à Enghien, ré-

pétant une comédie ; nous deſcendîmes promptement du théâtre, pour aller jouer une partie de cadrille avec ces boîtes charmantes & pleines de grâces & de galanterie que V. A. R. m'a fait l'honneur de m'envoyer. Quelques jours après, le duc d'Aremberg vint célébrer ici la ſanté de V. A. R. avec ce bon vin de Hongrie, qui eſt véritablement du nectar ; nous avons encore pris cette liberté avec Mr. Shilling ; car V. A. R. doit bien me rendre la juſtice de croire que dès que je ſais un Pruſſien dans Bruxelles, mon plus grand ſoin eſt de ſaiſir cette occaſion de parler de vous, & de m'informer d'un Prince qui m'honore de tant de bontés, & que j'admire par tant de titres.

Je n'oſe demander à V. A. R. des nouvelles de ſes progrès en phyſique ; puiſque je vois par les lettres dont elle honore Mr. de Voltaire, que Machiavel & la poéſie ont la préférence ; j'eſpère pourtant que quelque jour vous donnerez quelques momens à une ſcience ſi digne de vous occuper, & je vous avoue, Monſeigneur, que mes déſirs là-deſſus ſont un peu intéreſſés ; car je me flatte que mon commerce en ſeroit plus agréable à V. A. R.

Je ne puis vous exprimer la triſteſſe que j'ai ſentie dans mon voyage au pays de Liège, quand j'ai penſé que l'année paſſée V. A. R. étoit preſque dans ces cantons ; mais, Monſeigneur, n'y reviendrez-vous jamais ? Je pré-

vois que je jouerai long-temps ici le rôle de la comteſſe de Pimbèche, & je m'en conſole dans l'eſpérance que mes procès me feront gagner le temps où le Roi votre père viendra voir ſes états méridionaux; car je compte revenir de Paris ici pour mon hiver, *& plus.*

V. A R. a ſu ſans doute que l'abbé des Fontaines a été obligé de déſavouer la Voltairomanie entre les mains de Mr. Héraut, lieutenant de police, & que ſon déſaveu a été mis dans les gazettes. L'intérêt que V. A. R. a daigné prendre à cette malheureuſe affaire, & la façon pleine de bonté dont elle a bien voulu m'en parler, m'ont fait croire que ce détail lui ſeroit agréable.

Nous reverrons Thiriot à Paris, & je me ſens fort portée à uſer envers lui de cette indulgence, dont la foibleſſe de ſon caractère me paroît très-digne, & à laquelle V. A. R. m'a exhortée; c'eſt à vous, Monſeigneur, à donner l'exemple de toutes les vertus; ceux qui les admirent de près ſont plus heureux, mais perſonne ne peut être avec plus de reſpect & d'attachement que moi, &c.

LETTRE XIII.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 20 août 1739.

MAdame, après avoir fait cent milles d'Allemagne en quatre jours, il ne me falloit pas moins qu'une lettre de votre part pour me rappeller à la vie. Dans ſix ſemaines d'abſence j'ai parcouru une infinité de pays, de contrées & de villes; j'ai vu quelques millions d'hommes; mais je puis vous jurer, Madame, que parmi cette prodigieuſe quantité, il ne s'en eſt pas trouvé un digne de recevoir la bourgeoiſie de Cirey.

Je ſuis bien aiſe d'apprendre que le petit hommage d'ambre que vous a fait la Pruſſe vous a été agréable. L'ambre eſt de l'encens, on s'en ſert dans toutes les égliſes catholiques, & même les Indiens en parfument leurs idoles; pourquoi cet encens ne fumeroit-il point à Cirey, dans ce temple de la vérité & de l'amitié, où l'uſage en eſt plus légitime que dans ces lieux conſacrés par l'erreur & peuplés par la ſuperſtition?

Si j'apprends que le vin de Hongrie faſſe du bien à notre cher & digne ami, & s'il eſt de votre goût, je continuerai de vous en four-

nir ; il eſt bien juſte que chaque pays vous paie le tribut de ce qu'il produit de plus exquis.

Vous voulez, Madame, que je m'applique à la phyſique, pour que votre commerce ne m'ennuie point, comme il vous plaît de le dire ; il me ſemble cependant que cette précaution eſt priſe de fort loin ; un jeune homme, pour peu qu'il ait de ſenſibilité, ne reſtera pas court avec une jeune, belle & aimable dame. Je ſens bien que ſi j'avois le plaiſir de vous voir, je vous parlerois de toute autre choſe que de phyſique, & que Newton, Maupertuis, Mairan & Locke ne m'occuperoient guère en votre préſence ; ménageons-nous les ſecours de ces ſavans hommes pour l'âge où le cœur glacé ne nous fournit plus rien à dire, & permettez-moi, Madame, de préférer à mon âge la vivacité des ſentimens aux charmes flegmatiques d'une correſpondance phyſique.

Je ſuis occupé à préſent à réfuter l'ennemi de l'humanité, & le calomniateur des princes (*a*) ; je me délaſſerai de cet ouvrage entre les bras de la poéſie, & je ramperai ſur vos pas dans la carrière de la phyſique. Il n'eſt pas permis, Madame, à tout le monde d'être univerſel : il en eſt des génies comme des ſciences ; les uns embraſſent beaucoup plus d'objets que les

(*a*) Machiavel.

autres. Pour moi, je m'apperçois bien que l'immenſité eſt auſſi peu mon partage que l'univers entier étoit celui d'Alexandre; je fais des efforts pour conquérir quelque petite province voiſine, à peu près comme la France, qui s'empare tout doucement de l'iſle de Corſe, après s'être miſe en poſſeſſion de la Lorraine; avec cette différence pourtant que la conquête de ces états ſe fait ou par violence ou par ſupercherie, & que le pays des ſciences ne ſe gagne que par un travail aſſidu, que toute fineſſe, que tout artifice pour s'en rendre le maître devient inutile, & que nous n'avons d'autres moyens pour nous les approprier que les forces de l'eſprit. Vous autres qui marchez à pas de géans, vous vous imaginez que tout le monde a l'honneur d'être géant comme vous; mais je ſuis charmé que vous ayez ce défaut de l'humanité, que vous jugiez les autres par vous-mêmes; daignez à l'avenir vous reſſouvenir, Madame, que les hommes peuvent ſe reſſembler, mais que malgré tout cela ils diffèrent beaucoup d'eſprit & de capacité.

Je ſuis bien aiſe d'apprendre que l'ami Voltaire a lieu d'être content de la manière dont on lui a fait juſtice à Paris. Il a très-bien fait de ne point écrire, & la ſatisfaction qu'il reçoit lui fait plus d'honneur que tous les factums ou tous les écrits par leſquels il ſe ſeroit compromis. Je fais faire une édition magnifique

de

de la Henriade ; tout y ſera digne de ſon auteur ; je lui écrirai dans quelques jours, & lui enverrai la préface, pour qu'il la corrige s'il le juge à propos.

Tout ce qui vient de vous, Madame, me ſera toujours très-agréable : les nouvelles de Paris paſſant par vos mains, gagneront l'éclat qu'un diamant brut reçoit des mains du lapidaire habile, & d'ailleurs ce qui vous regarde & ce qui touche votre aimable ami, me fera toute ma vie un plaiſir infini. Je vous prie de me croire avec tous les ſentimens de la plus parfaite eſtime,

Madame,

Votre très-affectionné ami.

LETTRE XIV.

De la Marquiſe du Châtelet.

Paris, ce 13 octobre 1739.

MONSEIGNEUR,

JE ne veux pas être la dernière à marquer à V. A. R. combien la préface de la Henriade m'a paru digne du plus ſingulier éditeur qu'il y ait jamais eu. L'honneur que V. A. R. fait à Mr. de Voltaire, eſt bien au-deſſus du triomphe que l'on avoit décerné au Taſſe ; ſon attache-

ment pour V. A. R. en eſt digne, & ſa reconnoiſſance eſt proportionnée au bienfait.

Je ne ſuis pas aſſez ennemie du genre-humain pour tirer V. A. R. du bel ouvrage qu'elle a entrepris d'en réfuter le corrupteur, pour lui faire apprendre quelques vérités de phyſique. Je vois, Monſeigneur, que vous encouragerez cette ſcience ; mais que vous avez un emploi plus précieux à faire de votre temps que de vous y appliquer ; & pourvu que V. A. R. me conſerve les mêmes bontés, je plaindrai la phyſique, mais je ne pourrai m'en plaindre. Je prends la liberté de lui envoyer la traduction italienne du premier chant de la Henriade ; je vais un peu ſur les droits de Mr. de Voltaire ; mais il a tant de ces ſortes de préſens à faire à V. A. R., que j'eſpère qu'il ne m'enviera pas cette petite occaſion de lui faire ma cour. Je fais peu de vers, mais je les aime paſſionnément, & je crois que vous ſerez content de la fidélité & de la préciſion de la traduction que j'ai l'honneur de vous envoyer ; l'auteur aſſure qu'il donnera le reſte tout de ſuite.

Je ſuis arrivée à Paris dans un temps où tout étoit en feu & en joie, & j'ai retrouvé cette ville & ſes habitans auſſi aimables & auſſi frivoles que je les avois laiſſés. Pour la cour, il s'y eſt fait de grandes révolutions, & il me ſemble qu'elle eſt à préſent ce qu'elle doit être. Je quitte tout cela, non ſans quelque regret,

pour des procès ; j'eſpère que V. A. R. adoucira mon ſéjour de Bruxelles par les marques de ſon ſouvenir ; elle n'en peut honorer perſonne qui en ſente mieux le prix, & qui ſoit avec plus de dévouement que moi, &c.

LETTRE XV.

Du Prince Royal,

Rémusberg, ce 27 octobre 1739.

MAdame, j'étois vis-à-vis de Machiavel lorſque j'eus le plaiſir de recevoir votre lettre & la traduction italienne de la Henriade. Je me ſuis vu infiniment encouragé par les ſuffrages que vous donnez à la préface de la Henriade. Ce ſont la vérité & la perſuaſion qui ſe ſont exprimées par ma plume. Cet ouvrage ſe loue de lui-même, & je n'ai d'autre mérite que celui d'avoir arrangé les phraſes. Mr. de Voltaire n'a pas beſoin de panégyriſte pour être eſtimé & goûté de l'Europe ; auſſi n'eſt-ce que d'un foible roſeau que j'ai voulu étayer l'édifice de ſa réputation.

Vous me demandez des nouvelles de Machiavel ? Je compte de l'achever dans quinze jours. Je ne voudrois point préſenter un ouvrage informe & mal digéré aux yeux du public. J'écris beaucoup, & j'efface davantage.

Ce n'eſt encore qu'une maſſe d'argile groſſière, à laquelle il faut donner la façon & le tour convenables; cependant je vous envoie l'avant-propos, pour vous faire juger dans quel eſprit cet ouvrage eſt compoſé. Il y a des matières ſérieuſes où il a fallu des réfutations ſolides; mais il y en a d'autres où j'ai cru qu'il étoit permis d'égayer le lecteur: je ne ſais rien de pire que l'ennui, & je crois que l'on inſtruit toujours mal le lecteur, lorſqu'on le fait bâiller. Peut-être y a-t-il de la préſomption à mon âge de me flatter d'inſtruire le public; mais peut-être n'y en a-t-il point à vouloir lui plaire. J'aurois bien voulu ſemer par-ci par-là de ce ſel attique tant eſtimé des anciens; mais ce n'eſt pas l'affaire de tout le monde. J'enverrai l'ouvrage chapitre par chapitre à Mr. de Voltaire; votre jugement & votre goût me tiendront lieu de ceux du public: je vous demande en amitié de ne point me déguiſer vos ſentimens.

Mais je m'apperçois que, comme l'éternel abbé de Chaulieu, je ne parle que de moi-même; je vous en demande mille pardons, Madame, la matière m'entraîne & Machiavel m'a ſéduit.

Pour changer de diſcours, je vous dirai que nous avons vu ici l'aimable Algarotti avec un certain milord Baltimore, non moins ſavant & non moins agréable que lui. J'ai ſenti tout le prix de leur bonne compagnie pendant huit

jours ; après quoi ils ont été relevés par ce Marcus Curtius des François, qui ſe dévoue pour le bien de ſa patrie, & qui va s'abîmer, dit-on, dans le plus grand gouffre des mers hyperborées ; j'ai penſé le confeſſer en le voyant partir, regrettant toutefois qu'un auſſi aimable homme allât ſe morfondre dans un climat & dans un pays auſſi peu digne de lui que la Ruſſie.

Il m'a dit mille biens de ſon monarque, & il a penſé me ranger de l'opinion de ces philoſophes, qui diſent que c'eſt l'amour qui débrouille le chaos. Que ce ſoit l'amour ou ce qu'il vous plaira, je ne m'en embarraſſe point ; mais je vous prie de croire que je ne ſuis pas auſſi indifférent ſur les ſentimens que j'ai pour vous, & qu'il m'importe beaucoup que vous vouliez vous perſuader de l'eſtime avec laquelle je ſuis,

Madame,

Votre très-affectionné ami,

Ayez la bonté de faire mes amitiés à notre digne ami.

LETTRE XVI.

De la Marquiſe du Châtelet.

Bruxelles, ce 29 décembre 1739.

MONSEIGNEUR,

IL n'eſt pas poſſible, après avoir lu la réfutation de Machiavel, de n'en pas remercier V. A. R. C'eſt bien de cet ouvrage que l'on peut dire ce que l'on diſoit du Télémaque, *que le bonheur du genre-humain en naîtroit, s'il pouvoit naître d'un livre*; j'eſpère, Monſeigneur, que vous enverrez la ſuite de ce bel ouvrage.

Mr. Algarotti m'a mandé avec quelle ſurpriſe il avoit vu V. A. R.; la mienne eſt qu'il ait pu vous quitter.

Mon reſpect & mon attachement pour V. A. R. ne tiennent à aucune coutume, mais toutes celles qui me procurent une occaſion de l'en aſſûrer me ſont précieuſes; ainſi je profite de la nouvelle année pour vous réitérer, Monſeigneur, les aſſurances de tous les ſentimens avec leſquels je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE XVII.

De la Marquiſe du Châtelet.

Bruxelles, ce 4 mars 1740.

MONSEIGNEUR,

JE lis actuellement la ſuite du bel ouvrage de V. A. R. ; mais j'ai trop d'impatience de lui dire combien j'en ſuis enchantée pour attendre que j'en aie fini la lecture ; il faut, Monſeigneur, pour le bonheur du monde, que V. A. R. donne cet ouvrage au public ; votre nom n'y ſera pas, mais votre cachet, je veux dire cet amour du bien public & de l'humanité y ſera, & il n'y a aucun de ceux qui ont le bonheur de connoître V. A. R. qui ne l'y doive reconnoître ; en liſant l'Anti-Machiavel on croiroit que V. A. R. ne s'eſt occupée toute ſa vie que des méditations de la politique ; mais moi qui ſais que ſes talens s'étendent à tout, j'oſerois lui parler de la métaphyſique de Wolf & de Leibnitz, dont je me ſuis imaginée de faire une petite exquiſſe en françois, ſi la lecture des ouvrages de V. A. R. me laiſſoit aſſez de témérité pour lui envoyer les miens. Ces idées ſont toutes nouvelles pour les têtes françoiſes, & peut-être qu'habillées à notre mode, elles pourroient réuſſir ; mais il faudroit l'éloquence &

la profondeur de V. A. R. pour remplir cette carrière. Cependant, ſi vous l'ordonnez, & ſi vos occupations vous en laiſſent le temps, j'aurai l'honneur d'en envoyer quelques chapitres à V. A. R.; il me ſemble que les habitans de Cirey, en quelque lieu qu'ils ſoient, vous doivent les prémices de leurs travaux, & ſi V. A. R. daignoit corriger l'ouvrage, je ſerois bien ſûre du ſuccès. Je ſuis, &c.

LETTRE XVIII.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 17 mars 1740.

MAdame, les ouvrages d'une dame qui réunit un eſprit mâle & profond à la délicateſſe & au goût qui ſont le partage de ſon ſexe, ne ſauroient que m'être bien agréables : ce ne ſera plus de Wolf, mais ce ſera de la bouche de Minerve que je recevrai mes inſtructions. Il eſt à croire, Madame, que vous rendrez Wolfiens ceux qui liront votre ouvrage. L'eſprit eſt facile à convaincre lorſque le cœur eſt touché ; je vous réponds de ma conviction ; il ne dépend à préſent que de vous de l'entreprendre, en m'envoyant cet abrégé précieux. Il falloit à notre didactique & peſant philoſophe Allemand, le ſecours d'un génie vif & éclairé

comme le vôtre, pour abréger l'ennui de ſes répétitions, & pour rendre agréable ſon extrême ſéchereſſe, ſon or paſſé par votre creuſet n'en deviendra que plus pur.

La réfutation de Machiavel dont votre indulgence m'applaudit, auroit peut-être mieux réuſſi, ſi j'avois eu tout le loiſir néceſſaire ; mais il y a quatre mois que je ſuis ici, c'eſt-à-dire dans l'endroit du monde le plus tumultueux & le moins propre à ce recueillement d'eſprit que demandent des ouvrages réfléchis. J'ai fait une trève avec Voltaire, le priant de m'accorder quelques ſemaines de délai : après quoi je lui ai promis d'être impitoyable à l'égard des fautes qui me ſont échappées dans la compoſition de cet ouvrage.

Céſarion convaleſcent vous marque lui-même par la lettre ci-jointe combien il eſt ſenſible à votre ſouvenir. Nous parlons de Cirey comme les juifs de Jéruſalem. En effet, votre maiſon mérite bien autant d'être appellée un temple que cet édifice ſuperbe conſtruit par Salomon, à la différence près, que ſouvent la ſuperſtition & l'ignorance habitoient les ſacrés portiques & le ſanctuaire de ces lieux détruits par Titus, & que la ſageſſe & les plaiſirs ont établi leur domicile dans l'aimable maiſon dont vous & Voltaire êtes les divinités.

Si vous vous appercevez à Bruxelles de quelque légère fumée d'une odeur d'ambre &

d'un vent du nord, ſouvenez-vous que ce ſont nos encens, & que vous ne recevez d'aucun lieu de la terre un culte auſſi pur & des hommages auſſi ſincères que le ſont les nôtres.

Je ſuis avec une très-parfaite eſtime,

Madame,

Votre très-affectionné ami.

LETTRE XIX.

De la Marquiſe du Châtelet.

Verſailles, ce 25 avril 1740.

MONSEIGNEUR,

J'Envoie enfin à V. A. R. mon Eſſai de métaphyſique ; je ſouhaite & je crains preſqu'également qu'elle ait le temps de le lire. Vous ſerez peut-être auſſi étonnée de le trouver imprimé, que j'en ſuis honteuſe ; les circonſtances qui l'ont rendu public ſeroient trop longues à expliquer à V. A. R. J'attends pour ſavoir ſi je dois m'en repentir, ou m'en applaudir, ce que V. A. R. en penſera. Je me ſouviens qu'elle a fait traduire ſous ſes yeux la métaphyſique de Wolf, & qu'elle en a même corrigé quelques endroits de ſa main ; ainſi j'imagine que ces matières ne lui déplaiſent point, puiſqu'elle a daigné employer quelque partie de ſon temps à les lire.

V. A. R. verra par la préface que ce livre n'étoit deſtiné que pour l'éducation d'un fils

unique que j'ai, & que j'aime avec une tendreſſe extrême ; j'ai cru que je ne pouvois lui en donner une plus grande preuve qu'en tâchant de le rendre un peu moins ignorant que ne l'eſt ordinairement notre jeuneſſe ; & voulant lui apprendre les élémens de la phyſique, j'ai été obligée d'en compoſer une, n'y ayant point en françois de phyſique complète, ni qui ſoit à la portée de ſon âge ; mais comme je ſuis perſuadée que la phyſique ne peut ſe paſſer de la métaphyſique, ſur laquelle elle eſt fondée, j'ai voulu lui donner une idée de la métaphyſique de Mr. de Leibnitz, que j'avoue être la ſeule qui m'ait ſatisfaite, quoiqu'il me reſte encore bien des doutes.

L'ouvrage aura pluſieurs tomes, dont il n'y en a encore que le premier qui ſoit commencé à imprimer. Je crois qu'il paroîtra vers la Pentecôte, & je prendrai la liberté d'en préſenter un exemplaire à V. A. R., ſi elle eſt contente de ce que j'ai l'honneur de lui envoyer aujourd'hui.

Je m'apperçois que ma lettre eſt déjà très-longue, & que je n'ai point encore parlé à V. A. R. de ma reconnoiſſance de la boîte charmante qu'elle m'a fait la grace de m'envoyer. Je n'ai jamais rien vu de plus joli & de plus agréablement monté ; mais V. A. R. me permettra de lui dire qu'il lui manque ſon plus bel ornement, & que quelque bien qu'elle

m'ait traitée, je ſuis très-jalouſe du préſent dont elle a honoré Mr. de Voltaire. Je crois qu'il a déjà envoyé à V. A. R. ſa métaphyſique de Newton, & vous ſerez peut-être étonné que nous ſoyons d'avis ſi différent ; mais je ne ſais ſi V. A. R. a lu un rabâcheur François qu'on appelle Montagne, qui en parlant de deux hommes qu'une véritable amitié uniſſoit, dit : *Ils avoient tout commun, hors le ſecret des autres & leurs opinions.* Il me ſemble même que notre amitié en eſt plus reſpectable & plus ſûre, puiſque même la diverſité d'opinion ne l'a pu altérer ; la liberté de philoſopher eſt auſſi néceſſaire que la liberté de conſcience. V. A. R. nous jugera, & l'envie de mériter ſon ſuffrage nous fera faire de nouveaux efforts. V. A. R. me permettra de la faire ſouvenir du Machiavel ; je m'intéreſſe à la publication d'un ouvrage qui doit être ſi utile au genre-humain, avec le même zèle que j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XX.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 19 mai 1740.

MAdame, on ne ſauroit lire ſans étonnement l'ouvrage d'un profond métaphyſicien Allemand, traduit & refondu par une aimable dame

Françoiſe. Vous démentez ſi fort les défauts de votre nation, que je crois que je puis vous diſputer avec quelque fondement à la France votre patrie, & ſi vous ne faites pas l'honneur aux Germains d'être Allemande tout-à-fait, du moins vous doit-on compter parmi ces intelligences ſupérieures que produiſent toutes les nations, qui font un corps enſemble, & qu'on peut nommer des citoyens de l'univers. La France n'a produit juſqu'à nos jours que des femmes d'eſprit ou des pédantes. Les Rambouillet, les Deshoulières, les Sévigné ont brillé par la beauté de leur génie & la fineſſe de leurs penſées: les Dacier étoient ſavantes, mais rien de plus. Vous nous faites voir un phénomène bien plus extraordinaire, & l'on peut dire, ſans bleſſer votre modeſtie, que les ſciences que vous poſſédez, & votre façon de penſer & de vous exprimer, ſont autant ſupérieures à celles de ces dames, que l'eſt le génie de Voltaire à celui de Boileau, ou celui de Newton à celui de Deſcartes. Vos inſtitutions phyſiques ſéduiſent, & c'eſt beaucoup pour un livre de métaphyſique. S'il m'eſt permis de vous dire mon ſentiment ſans déguiſement, je crois qu'il y a quelques chapitres où vous pourriez reſſerrer le raiſonnement ſans l'affoiblir, & principalement celui de l'étendue, qui m'a paru tant ſoit peu diffus. Vous me ferez d'ailleurs plaiſir & honneur de m'envoyer tout l'ouvrage achevé.

On ne ſauroit aſſez vous encourager dans ce goût ſi rare que vous avez pour les ſciences. J'eſpère que la facilité avec laquelle vous y faites des progrès ſi merveilleux encouragera les dames à vous ſuivre, & qu'elles renonceront enfin à ce miſérable goût pour le jeu qui les avilit, & qui aſſurément ne peut que les rendre mépriſables.

J'ai connu par la correſpondance de Mr. de Voltaire qu'il étoit ami tolérant; hé! que ſeroit l'amitié ſans indulgence & ſans politeſſe? La haine exerce un pouvoir tyrannique ſur les eſprits, elle fait des eſclaves; mais l'amitié veut que tout ſoit libre comme elle; il lui faut le cœur, mais elle eſt indifférente ſur les opinions & les ſentimens de l'eſprit. Si l'on conſidere d'ailleurs ce que c'eſt que les opinions & les ſectes, on verra que ce ſont des points de vue différens d'un même objet apperçu par des yeux presbytes ou myopes: ce ſont des combinaiſons de raiſonnemens qu'une bagatelle ſouvent fait naître & qu'un rien détruit; ce ſont des ſaillies de notre imagination, plus ou moins vive, plus ou moins bridée; c'eſt donc le dernier excès de la déraiſon que de renoncer à l'amitié d'une perſonne, parce qu'elle avoit cru que le ſoleil tourne autour du monde, & qu'elle eſt perſuadée à préſent que c'eſt le monde qui tourne autour du ſoleil. Je penſe que lorſqu'on aime véritablement, l'amitié ne doit point être

altérée par la maladie de l'ami ; qu'il ait la petite vérole ou qu'il ſoit hypocondre, cela n'y changera rien, d'autant plus que le nœud de l'amitié n'eſt ni la ſanté du corps, ni la force du raiſonnement.

Je vous demande bien pardon, Madame, de mon bavardage ; je me flatte que ce ſera la Marquiſe du Châtelet qui lira ma lettre, & non pas l'auteur de la métaphyſique, entouré d'algèbre & armé d'un compas ; je ne puis vous envoyer rien de ſemblable aux admirables ouvrages que je tiens de votre ſagacité & de vos bontés. Il ne me reſte qu'à vous aſſurer que j'ai plus que des raiſons ſuffiſantes pour être avec une très-parfaite eſtime,

Madame,

Votre très-fidèle ami & admirateur.

LETTRE XXI.

De la Marquiſe du Châtelet.

SIRE, Bruxelles, ce 11 juin 1740.

PErmettez-moi de venir joindre ma joie à celle de vos États & de l'Europe entière. Je me préparois à répondre à la lettre philoſophique dont le Prince Royal avoit bien voulu m'honorer ; mais je ne puis parler aujourd'hui à V. M. que des vœux que je fais pour elle, & du reſpect avec lequel je ſuis, &c.

LETTRE XXII.

De la Marquiſe du Châtelet.

Bruxelles, ce 14 juillet 1740.

SIRE,

J'Eſpère que Mr. de Camas aura rendu compte à V. M. du plaiſir que j'ai eu de le voir, & de m'entretenir avec lui de tout ce qu'elle a déjà fait pour le bonheur de ſon peuple, & pour ſa gloire. V. M. peut aiſément s'imaginer combien il y a eu de queſtions à eſſuyer; je puis vous aſſurer que j'ai trouvé le jour que j'ai paſſé avec lui bien court, & que je ne lui ai pas dit la moitié de ce que j'avois à lui dire, quoique nous ayons toujours parlé de V. M. Je vois par le choix qu'elle a fait de Mr. de Camas & de ſes compagnons, qu'elle ſe connoît auſſi-bien en hommes qu'en philoſophie. Je n'ai guère connu d'homme plus aimable, & qui inſpire plus la confiance; auſſi n'ai-je pu m'empêcher de lui laiſſer voir le déſir extrême que j'ai d'admirer de près V. M. Nous en avons examiné enſemble les moyens, & j'eſpère qu'il en aura écrit à V. M. Il y en avoit un, qui n'eſt plus à préſent en mon pouvoir; je m'en conſole dans l'eſpérance que le voyage de V. M. à Clèves me mettra à portée de lui faire ma cour, & de ne devoir cette

cette satisfaction qu'à mon attachement pour V. M. & au désir extrême que j'ai de l'en assurer moi-même Je rougissois d'en avoir l'obligation à d'autres, & il me suffit que V. M. daigne le désirer pour que je fasse l'impossible pour y parvenir.

V. M. doit bien croire que puisque le commencement des institutions de physique ne lui a pas déplu, je vais en presser la fin de l'impression, & j'espère les présenter complettes à V. M., si j'ai le bonheur de la voir cet automne. Mais, Sire, il faut que je vous dise que le cœur me saigne de voir le genre-humain privé de la réfutation de Machiavel, & je ne puis trop rendre de graces à V. M. de la bonté qu'elle a de m'excepter de la loi générale, & de m'en promettre un exemplaire; c'est le don le plus précieux que V. M. puisse me faire. Je ne crois pas que l'édition s'en achève en Hollande; mais j'imagine que V. M. en fera tirer quelques exemplaires à Berlin, & qu'elle n'oubliera pas alors la personne du monde qui fait le plus de cas de cet incomparable ouvrage; je ne connois rien de mieux écrit; & les pensées en sont si belles & si justes, qu'elles pourroient même se passer des charmes de l'éloquence. J'espère que V. M. sera servie comme elle le désire, & que ce livre ne paroîtra point contrefait. M. de Voltaire ira même en Hollande, si sa présence y est nécessaire, comme je le crains infiniment;

car les libraires de ce pays-là ſont ſujets à caution, & je puis aſſurer V. M qu'il ne lui fera jamais de ſacrifice plus ſenſible que celui de ce voyage; j'eſpère cependant encore qu'il pourra s'en diſpenſer.

V. M. a ſans doute bien des admirateurs qu'elle ne connoît point; mais je ne puis cependant finir cette lettre ſans lui parler d'un des plus zélés, qui m'appartient de fort près, & que Mr. de Camas a vu ici; c'eſt M. du Châtelet, fils du colonel des gardes du grand-duc; il a paſſé exprès à Bareith en venant de Vienne ici, pour avoir le plaiſir de parler de V. M. & de connoître la princeſſe ſa ſœur; il en eſt parti comblé des bontés que l'on a eues pour lui dans cette cour, & le cœur tout plein de *Fréderic*. Madame la margrave lui a donné un air de la compoſition de V. M.; nous l'avons fait exécuter, & je travaille à l'apprendre, car la muſique de V. M. eſt bien ſavante pour un goſier françois, & je ne déſirerois de perfectionner le mien que pour chanter ſes ouvrages, & ſes louanges. V. M. eſt à préſent occupée à recevoir les hommages de ſes ſujets de Pruſſe; mais j'eſpère qu'elle eſt bien perſuadée qu'on ne lui en rendra jamais de plus ſincères & de plus reſpectueux que celle qui a l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXIII.

De la Marquiſe du Châtelet.

Bruxelles, ce 11 août 1740.

SIRE,

SI le bonheur de voir V. M. & de connoître celui que j'admire depuis ſi long-temps n'étoit pas la choſe du monde que je déſire le plus, ce ſeroit celle que je craindrois davantage. Ces deux ſentimens ſe combattent en moi; mais je ſens que le déſir eſt le plus fort, & que quelque choſe qu'il puiſſe en coûter à mon amour-propre, j'attends l'honneur que V. M. me fait eſpérer avec un empreſſement égal à ma reconnoiſſance. J'ai recours à votre aimable Céſarion, & je le ſupplie, lui qui me connoît, de bien dire à V. M. que je ne ſuis point telle que ſa bonté pour moi me repréſente à ſon imagination, & que je ne mérite tout ce qu'elle daigne me dire de flatteur que par mon attachement & mon admiration pour V. M.

Croirez-vous, Sire, qu'à la veille de recevoir la grace dont V. M. veut m'honorer, j'oſe lui en demander encore une autre? Mr. de Valory a mandé à Mr. de Voltaire, & les gazettes le diſent preſque, que V. M. honorera la France de ſa préſence; je ne cherche point à pénétrer ſi le miniſtre & le gazetier

ont raiſon ; mais j'oſe repréſenter à V. M. que Cirey eſt ſur ſon chemin, & que je ne me conſolerois jamais, ſi je n'avois pas l'honneur d'y recevoir celui à qui nous y avons ſi ſouvent adreſſé nos hommages. J'ai prié Mr. de Kaiſerling d'être mon interceſſeur auprès de V. M. pour m'en obtenir cette grace : les grandes ames s'attachent par leurs bienfaits, c'eſt-là mon titre pour obtenir de V. M. la grace que j'en eſpère.

V. M. ne fait point ſans doute de grace à demi ; ainſi j'oſe eſpérer qu'elle ne mettra point de bornes à celle qu'elle m'accorde, & qu'elle me mettra à portée de profiter de tous les momens qu'elle daigne m'accorder ; j'implore encore ici l'interceſſion de Céſarion, avec lequel j'entre dans des détails que je n'oſe faire à V. M.

Je travaille à me rendre digne de ce que V. M. veut bien me dire ſur l'ouvrage dont j'ai pris la liberté de lui envoyer le commencement. Il eſt fini depuis long-temps, & j'eſpère le préſenter à V. M. J'ai le deſſein de donner en françois une philoſophie entière dans le goût de celle de Mr. Wolf, mais avec une ſauce françoiſe. Je tâcherai de faire la ſauce courte ; il me ſemble qu'un tel ouvrage nous manque ; ceux de Mr. Wolf rebuteroient la légéreté françoiſe par leur forme ſeule ; mais je ſuis perſuadée que mes compatriotes goû-

teront cette façon préciſe & ſévère de raiſonner, quand on aura ſoin de ne les point effrayer par les mots de lemmes, de théorêmes, & de démonſtration, qui nous ſemblent hors de leur ſphère, quand on les emploie hors de la géométrie. Il eſt cependant certain que la marche de l'eſprit eſt la même pour toutes les vérités; il eſt plus difficile de la démêler & de la ſuivre dans celles qui ne ſont point ſoumiſes au calcul; mais cette difficulté doit encourager les perſonnes qui penſent, & qui doivent toutes ſentir qu'une vérité n'eſt jamais trop achetée. Je crains de prouver le contraire à V. M. par cette énorme lettre, & que quelque vrai que ſoit mon reſpect & mon attachement pour elle, V. M. n'ait pas la patience d'aller juſqu'aux aſſurances que prend la liberté de lui en réitérer, &c.

LETTRE XXIV.

De la Marquiſe du Châtelet.

Fontainebleau, ce 10 octobre 1740.

SIRE,

J'Ai partagé bien ſenſiblement le plaiſir que Mr. de Voltaire a eu d'admirer de près le Marc-Aurèle moderne; les lettres qu'il m'écrit ne ſont pleines que de louanges de V. M., &

du bonheur qu'il y a à paſſer ſes jours auprès d'elle.

J'ai pris le temps qu'il eſt occupé à exécuter en Hollande les ordres de V. M., pour venir faire un tour à la cour de France, où quelques affaires m'appelloient, & où j'ai voulu juger par moi-même de l'état de celles de Mr. de Voltaire; il a eu l'honneur d'en parler à V. M.; il n'y a rien de poſitif contre lui; mais une infinité de petites aigreurs accumulées peuvent faire le même effet que des torts réels. Il ne tiendroit qu'à V. M. de diſſiper tous les nuages, & il ſuffiroit que Mr. de Camas ne cachât point les bontés dont V. M. l'honore, & l'intérêt qu'elle daigne prendre à lui; je ſuis bien certaine que cela ſuffiroit pour procurer à Mr. de Voltaire un repos dont il eſt juſte qu'il jouiſſe & dont ſa ſanté a beſoin. Je ne doute pas que V. M. ne lui donne cette nouvelle marque de ſes bontés, & qu'elle ne faſſe aujourd'hui, par Mr. de Camas, ce qu'elle daigna faire par Mr. de la Chétardie dans un temps où nous n'oſions pas même en prier V. M. — Louis XII diſoit qu'un roi de France ne devoit point venger les injures d'un duc d'Orléans; mais je ſuis perſuadée que V. M., faite pour ſurpaſſer en tout les meilleurs rois, penſe qu'un roi de Pruſſe doit protéger ceux que le Prince Royal honoroit de ſon amitié. Je ſuis bien affligée de me trouver à une autre cour qu'à celle de

V M. ; j'eſpère toujours que je pourrai ſatisfaire quelque jour le déſir extrême que j'ai de l'admirer moi-même, & de l'aſſurer de vive voix du reſpect & de l'attachement avec leſquels je ſuis, &c.

LETTRE XXV.

De la Marquiſe du Châtelet.

Bruxelles, ce 24 décembre 1740.

SIRE,

MOn devoir & mon attachement pour V. M. m'ordonnent également de l'aſſurer de mon reſpect au commencement de la nouvelle année. C'eſt avec ces ſentimens que je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE XXVI.

De la Marquiſe du Châtelet.

Verſailles, ce 2 juin 1742.

SIRE,

IL m'eſt impoſſible de contenir ma joie, & de ne la pas marquer à V. M. ; les bontés dont elle m'honore, m'autoriſent à prendre cette liberté, & à joindre ma voix au concert de louanges qui retentit ici au nom de V. M. Nous lui devons

les avantages de la guerre, & je me flatte que nous lui devrons encore ceux de la paix; pour moi qui ai le bonheur d'avoir la première connu & admiré V. M., je ſerai toute ma vie celle qui prendrai le plus de part à ſa gloire, & qui ſerai avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE XXVII.

De la Marquiſe du Châtelet.

Paris, ce 7 Mai 1743.

SIRE,

LEs bontés dont V. M. m'honore, m'autoriſent à prendre la liberté de lui faire part du mariage de ma fille avec Mr. le Duc de Montenero-Caraffa. V. M. ſait bien que ſi mes vœux avoient été exaucés, ç'auroit été à ſa cour qu'elle auroit paſſé ſa vie, & c'eût été un bonheur dont j'aurois été bien jalouſe; je ne perds cependant point l'eſpérance d'admirer quelque jour de près, celui auquel j'ai voué depuis long-temps l'attachement le plus reſpectueux & le plus inviolable. C'eſt avec ces ſentimens & le plus profond reſpect que je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE XXVIII.

De la Marquiſe du Châtelet.

Paris, ce 2 janvier 1744.

SIRE,

LEs occaſions d'aſſurer V. M. de mon reſpect & de mon attachement me ſont trop précieuſes pour ne pas profiter de celle que m'offre le commencement de l'année. Je ne ſais ce qu'on peut y ſouhaiter à V. M.; il me ſemble qu'on ne peut déſirer pour Achille que les années de Neſtor. Pour moi, Sire, je déſire que V. M. continue de m'honorer de ſes bontés, & qu'elle ſoit bien perſuadée du reſpect avec lequel je ſuis, &c.

LETTRE XXIX.

De la Marquiſe du Châtelet.

Cirey, ce 30 Mai 1744.

SIRE,

JE prends la liberté d'envoyer à V. M. une nouvelle édition de quelques pièces qu'elle a daigné recevoir avec bonté, lorſqu'elles parurent pour la première fois; les occaſions de faire ma cour à V. M. me ſont trop précieuſes pour en négliger aucune. J'eſpère qu'elle recevra avec ſa

bonté ordinaire ce nouvel hommage que je rends plus encore au philoſophe qu'au roi.

Si j'oſois, je ſupplierois V. M. de me permettre de lui témoigner la joie que je reſſens de voir S. A. R. la princeſſe Ulrique remplacer par ſes talens la reine Chriſtine ; elle étoit ſeule digne de remplir le trône de cette illuſtre reine. Je ſuis avec l'attachement le plus inviolable & le plus profond reſpect, &c.

LETTRE XXX.

De la Marquiſe du Châtelet.

Bruxelles, ce 8 ſeptembre 1744.

SIRE,

JE ne ſais ce qui m'afflige le plus, ou de ſavoir V. M. malade, ou de perdre l'eſpérance de lui faire ma cour ; j'eſpère qu'elle me ſaura quelque gré du ſacrifice que je lui fais, & que la préſence de celui qui vous rendra cette lettre (& que j'eſpère que V. M. ne gardera pas long-temps) lui prouvera mieux que tout ce que je pourrois lui dire le reſpect & l'attachement avec leſquels je ſuis, &c.

CORRESPONDANCE DE FRÉDERIC II AVEC M. DE FONTENELLE.

LETTRE PREMIÈRE.

Du Prince Royal.

Ce 29 janvier 1731.

MOnſieur, les attentions d'un homme de votre mérite percent toujours ; ce ſont des rayons de ſoleil qui ſe font jour à travers les nuages, & il n'y a que votre modeſtie ſeule qui puiſſe vous rendre ſi retenu ſur vous-même ; mais ſi vous commettez une injuſtice envers votre perſonne, n'en faites pas du moins à l'égard des autres. Soyez ſûr, Monſieur, qu'un mot de votre part eſt plus flatteur pour moi que les vœux d'un millier d'autres perſonnes, & ſoit qu'il en revienne quelque choſe de plus à ma vanité, ou que je me repoſe ſur la ſincérité de vos paroles, il eſt toujours certain que le compliment que vous venez de me faire à l'occaſion du renouvellement de l'année, eſt de tous ceux que j'ai reçus, celui qui m'a le plus fait de

plaiſir. Je vous prie, ne vous en tenez pas ſimplement, Monſieur, aux complimens, & ne ſoyez pas ſi chiche de quelques penſées & de quelques coups de plume que je vous demande inſtamment. Je ſuis dans le préjugé que deux mots de votre part m'inſtruiront plus ſur les matières de philoſophie que la lecture des in-folio les plus redoutables. Accommodez-vous, je vous prie, à cette opinion, & n'épargnez point le papier. Vous me devez quelque choſe pour le grand cas que je fais de vous (ou vous le devez plutôt à vous-même). Mais enfin il me ſemble que l'eſtime d'un étranger vous doit être aſſez précieuſe pour l'entretenir, en lui donnant toujours de nouveaux ſujets de l'augmenter. Je ſuis avec une très-parfaite eſtime, votre très-affectionné ami.

LETTRE II.

De Mr. de Fontenelle.

Paris, ce 20 mars 1732.

MONSEIGNEUR,

IL y a préſentement bien des années qu'Alexandre alla viſiter Diogène dans ſon tonneau, & je crois qu'il eſt à propos que ces traits-là ſoient rares, comme ils le ſont effectivement; car en même temps que les princes qui font

tant d'honneur aux philoſophes en ſont de plus grands princes, il eſt à craindre que les philoſophes n'en ſoient moins philoſophes. J'en fais, Monſeigneur, l'expérience par moi-même. Depuis qu'il a plu à V. A. R. de me faire dire que mon nom & mes ouvrages étoient connus d'elle, je ſens que ma vanité en eſt fort augmentée. Elle a tant de fondement pour cette fois-ci, que je n'entreprendrai pas de la combattre, comme j'aurois fait peut-être en de moindres occaſions. Un autre ſentiment auquel je ne puis trop me livrer, c'eſt l'extrême reconnoiſſance que je dois à la bonté de V. A. R. & qui accompagnera toujours le profond reſpect avec lequel je ſuis, &c.

LETTRE III.

De Mr. de Fontenelle.

Paris, ce 10 juillet 1737.

MONSEIGNEUR,

JE n'ai pas oſé faire plutôt à V. A. R. mes très-humbles remerciemens ſur la lettre dont elle m'a honoré. J'ai eu peur qu'un prince qui penſe ſi différemment de preſque tous les autres princes, ne fût pas auſſi flatté qu'ils le ſont d'ordinaire, de l'excès d'empreſſement que les courtiſans affectent de leur marquer en toute

occaſion, & j'ai cru qu'il falloit ſe conduire avec vous, Monſeigneur, à peu près comme avec un très-honnête homme d'un rang beaucoup inférieur. Je ſuis ſans vanité très-mauvais courtiſan, & je ſerois même fâché qu'on me ſoupçonnât de l'être, parce qu'il me ſemble que ce ſeroit me ſoupçonner de bien des vices & ſur-tout de fauſſeté. Je vis hier un Suiſſe, dont je ne pus ſavoir le nom, parce qu'il me vint voir ſeul; il venoit de voyager en Allemagne; je le fis parler ſur ce pays-là, & tout naturellement il vous donna des louanges ſimples, ſans aucun tour, ſans intérêt, & qu'aſſurément il ne croyoit pas qui vous duſſent revenir. Je défierois bien toute votre cour de vous en donner d'une auſſi bonne eſpèce. Surtout votre amour pour les ſciences plaiſoit fort à mon Suiſſe, qui ne ſe donnoit pourtant pas pour ſavant. Je ſentis que ma vanité me ſollicitoit de lui dire que j'avois l'honneur d'être connu de V. A. R. & même d'en avoir reçu une lettre; je réſiſtai à ce mouvement-là, mais je crains qu'il n'y ait encore beaucoup de vanité à me vanter d'un ſi grand effort de modeſtie. Je ſuis, &c.

LETTRE IV.

De Mr. de Fontenelle.

Paris, ce 29 ſeptembre 1737.

MONSEIGNEUR,

ON a dit anciennement qu'il faudroit pour le bonheur des états que les philoſophes fuſſent rois, ou que les rois fuſſent philoſophes. Mais ſeroit-ce la même choſe des deux façons? Pour moi, je crois qu'il y a de la différence. Que les philoſophes ſoient rois, voilà de pauvres gens à qui la tête va tourner, ou du moins j'en ai grand'peur. Que les rois ſoient philoſophes, ce ſont des gens que leur bonne conſtitution a ſauvés d'un grand péril, & que je ſuis ſûr qui feront des merveilles. *Qui poteſt capere, capiat.*

Pour la philoſophie qui ne regarde que l'univers, & non pas nous, elle n'eſt pas fort difficile, & de très-petits hommes y peuvent être de grands hommes. Deſcartes & Newton en ont certainement été deux, du moins en ce ſens-là, & je ne prétends nullement en exclure un autre. J'ai eu l'audace de faire leur parallèle dans un des volumes que l'académie des ſciences donne tous les ans au public; & pour le parallèle de leurs ſyſtêmes en particulier, je l'ai fait dans un grand nombre de

ces volumes, & le ferai encore apparemment, car cela ne vient que trop ſouvent à propos. L'*attraction* ſur laquelle V. A. R. me fait l'honneur de m'interroger particuliérement, n'eſt point du tout de mon goût, je l'avoue: je ne puis croire que ce ſoit-là le mot d'énigme, à moins que ce mot ne dût être une énigme lui-même. Si un devin m'eût dit dans ma jeuneſſe, où je voyois l'attraction coulée à fond honteuſement, que je devois la voir revenir ſur l'eau, pompeuſe & triomphante, j'aurois cru qu'il m'annonçoit une vie de pluſieurs ſiècles, & une nouvelle inondation de barbares. Le retour de cette attraction-là ſera quelque jour un morceau bien curieux, &, à ce que je crois, peu honorable dans l'hiſtoire de la philoſophie. Après une pareille révolution il n'y a rien qu'on ne puiſſe ou eſpérer ou craindre.

Je vous ennuyerois, Monſeigneur, ſi je ſuivois cela plus loin. Et en effet, ce n'eſt pas une matière à traiter par lettres. Il vaut mieux que je paſſe à vos brunes, que je ſuis ravi qu'elles ſoient contentes de moi, & d'autant plus que je ſoupçonne qu'il y en aura bien quelqu'une à qui j'aimerai mieux avoir fait ma cour qu'à toutes les autres. Je l'aſſurerois ici de mes très-humbles reſpects, ſi j'oſois. Je n'ai jamais cru que la philoſophie & l'amour fuſſent auſſi incompatibles qu'on le dit ordinairement.

Que

Que l'un prenne un peu ſur l'autre, c'eſt-à-dire, l'amour ſur la philoſophie, car aſſurément ce ne ſera pas la philoſophie qui prendra ſur l'amour; hé bien! il n'y aura pas grand mal; on en ſera plus aimable, & ſouvent on en vaudra mieux: il y a ici une attraction plus proprement dite que l'autre, & qui fait des merveilles. J'en raiſonnerois auſſi plus volontiers, mais je tomberois de même dans l'inconvénient de trop diſcourir, & ſelon toutes les apparences d'en parler à qui en ſait plus que moi, qui ſuis tout-à-fait hors d'exercice. Je ſuis, &c.

LETTRE V.

De Mr. de Fontenelle.

Paris, ce 23 juin 1740.

SIRE,

JE croyois qu'à votre avénement à la couronne je n'aurois qu'à féliciter V. M. ſur l'attente où étoit l'Europe entière de tout ce que promettoient vos grandes qualités, & les commencemens de votre vie. Mais j'apprends de toutes parts que votre caractère, impatient de ſe développer, a éclaté dès les premiers momens de votre règne, & par des diſcours, & par des actions véritablement dignes d'un roi. Vous voilà donc engagé, Sire, & plus que

jamais ; mais heureuſement vous ne l'êtes qu'à ſuivre vos inclinations naturelles. Pourquoi ne puis-je pas eſpérer de jouir pendant toute ſa durée du beau ſpectacle que vous allez donner au monde ? J'oſe me flatter que j'y aurois été bien ſenſible. Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

CORRESPONDANCE DE FRÉDERIC II AVEC M. ROLLIN.

EXTRAIT d'une Lettre du Prince Royal de Pruſſe, écrite de Rémusberg, le 22 janvier 1737, à Mr. Thiriot.

FAites de ma part, je vous prie, une viſite à l'illuſtre Mr. Rollin, que j'eſtime & conſidère. Le plaiſir que m'a cauſé la lecture de ſon Hiſtoire, & de ſa Manière d'étudier les humanités, m'engage à l'en remercier. C'eſt un acte de reconnoiſſance que je crois lui devoir. Il développe les événemens de l'hiſtoire ancienne avec beaucoup d'art & de nobleſſe. Les maximes qu'il preſcrit mettent dans un jour avantageux les ſentimens de ſon cœur. Je lui ſouhaite pour le bien de la ſociété & pour l'honneur de la France, une longue vie. Ce vœu eſt intéreſſé, à la vérité, mais il eſt permis de l'être à ce prix.

Je ſuis, Monſieur, votre affectionné, &c.

LETTRE PREMIÈRE.

De Mr. Rollin.

Paris, ce 9 février 1737.

MONSEIGNEUR,

LEs termes me manquent pour témoigner à V. A. R. la vive reconnoiſſance dont m'a pénétré l'honneur qu'elle m'a fait de ſe ſouvenir de moi, & de me prévenir d'une manière ſi noble & ſi obligeante. Ce que vous avez ordonné qu'on me déclarât de votre part, Monſeigneur, au ſujet de mes ouvrages, eſt le témoignage le plus flatteur que je puſſe déſirer. Le comble des vœux d'un auteur, eſt de ſe voir eſtimé & loué par un prince d'un goût ſi délicat, & qui écrit dans une langue étrangère avec tant d'élégance, de juſteſſe & de dignité. C'eſt pourtant, Monſeigneur, ce qui me touche le moins dans ce qu'il vous a plu d'écrire à mon ſujet. La bonté & l'effuſion de cœur avec leſquelles V. A. R. s'exprime, & un vif amour du bien public qui paroît animer tous ſes ſentimens, me rempliſſent d'une bien plus juſte admiration, parce que ce ſont-là les grandes vertus d'un prince. Tout ce que je dois craindre, Monſeigneur, c'eſt que ce bon cœur & cet amour du bien public ne vous aient aveuglé en ma faveur. Mais, quand cela

ſeroit ainſi, je me donnerois bien de garde de ſonger à vous tirer d'erreur. J'ai trop d'intérêt à conſerver une eſtime qui m'eſt ſi glorieuſe. J'oſe dire, Monſeigneur, que je la mérite, non par mes ouvrages, mais par la reſpectueuſe reconnoiſſance & la profonde vénération avec leſquelles j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE II.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 20 Février 1737.

MOnſieur, vous vous êtes ſi bien dépeint dans vos ouvrages, peut-être ſans le ſavoir, que je vous connois auſſi intimement, que ſi j'avois la ſatisfaction de vous avoir fréquenté long-temps.

Je reſpecte en vous, Monſieur, le caractère d'un homme de probité, d'un homme intègre, & qui rempli d'amour pour le genre-humain, ne borne pas ſes travaux à enſeigner, mais à former les mœurs des perſonnes de tout âge. La France vous ſera redevable, avec le temps, d'un peuple de héros, d'un peuple de ſavans que vous avez inſtruits, & qui n'ayant pour but que la ſolide gloire, feront conſiſter leur véritable grandeur dans des ſentimens de cœur épurés de tout vice, & uniquement portés à

la vertu. Nos Allemands, plus dociles à vos leçons qu'à celles de leurs parens, vont s'empreſſer à marcher dans la carrière que vous leur avez ouverte. La vertu, dépeinte avec les vives & belles couleurs dont vous compoſez ſon coloris, trouve des attraits pour chacun, & vous aſſurez ſon triomphe en diffamant le vice juſques ſous l'appareil de la grandeur du rang, & de la plus ſplendide magnificence. C'eſt-là votre ouvrage, & c'eſt ſans contredit par quoi vous égalez votre réputation à celle des ſouverains & des monarques.

Je me trouve fort flatté de ce que vous voulez bien diſtinguer ma foible voix dans un concert de tant de milliers de perſonnes qui chantent vos louanges.

Je vous ai une reconnoiſſance particulière de votre Hiſtoire ancienne, & je me crois obligé de vous la témoigner. Mon eſtime vous eſt acquiſe : elle vous étoit due il y a long-temps. C'eſt un tribut que votre mérite eſt en droit d'exiger de tout le monde. Je ſerai toujours avec ces mêmes ſentimens, Monſieur, votre très-affectionné, &c.

LETTRE III.

De Mr. Rollin.

Paris, ce 4 mai 1737.

MONSEIGNEUR,

SOuffrez que j'aie l'honneur de préſenter à V. A. R. l'onzième volume de mon Hiſtoire ancienne. Le bon accueil qu'elle a fait à ceux qui l'ont précédé, me fait eſpérer qu'elle voudra bien encore recevoir favorablement celui-ci. Je ſouhaite fort, Monſeigneur, qu'il ſoutienne auprès de vous la réputation de ſes aînés. Je me trouve heureux de pouvoir fournir à V. A. R. quelque lecture capable de l'amuſer agréablement dans des momens de loiſir, dont elle ſait faire un ſi bon uſage. Il eſt rare de trouver des princes qui aient un goût auſſi déclaré pour tout ce qui regarde les belles-lettres & les ſciences. Outre le plaiſir qu'elles vous cauſent, Monſeigneur, (& en eſt-il un plus ſolide?) elles vous rendent avec uſure une partie de l'honneur que vous leur faites, en vous attirant l'eſtime & l'admiration de tous ceux qui apprennent avec quelle ardeur & quel ſuccès vous vous y appliquez. La naiſſance fait les princes, mais le mérite ſeul fait les grands princes : celui de cultiver & de protéger les ſciences & les ſa-

vans, n'en eſt pas un médiocre; & quand il ſe trouve joint aux autres grandes qualités, il ne contribue pas peu à en relever le prix & l'éclat, comme on le voit dans le ſecond Scipion l'Africain. Vous ne me ſaurez pas mauvais gré, Monſeigneur, de vous comparer à cet illuſtre Romain, dans l'éloge duquel les hiſtoriens font entrer ce goût exquis pour les belles-lettres qui vous eſt commun avec lui, & qui vous diſtingue de preſque tous les princes de notre temps. J'y trouve bien mon intérêt, puiſque c'eſt ce goût exquis qui m'a procuré les témoignages d'eſtime, j'ai penſé dire & d'amitié, que vous m'avez donnés d'une manière ſi touchante. J'en conſerverai toute ma vie une vive reconnoiſſance, & je me ferai gloire d'être avec un profond reſpect & un parfait dévouement, &c.

LETTRE IV.

Du Prince Royal.

Ruppin, ce 14 mai 1737.

MOnſieur, j'ai reçu avec bien du plaiſir les deux volumes de l'Hiſtoire ancienne que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Vous ajoutez aux obligations que je vous ai déjà, celle d'un nouveau plaiſir que la lecture de

votre bel ouvrage m'a causé. Je l'ai lu, je l'ai dévoré, & je le relirai encore.

S'il est certain que les génies heureux, ces hommes que le Ciel a doué de talens d'une manière si distinguée, sont obligés de les employer pour l'utilité publique; il n'en est pas moins sûr que le public (& chaque individu en particulier) doit reconnoître les peines & les recherches de ceux qui travaillent pour lui. Je m'acquitte de ce devoir, & je vous paie avec un peu de fumée le plaisir très-réel que je dois à vos soins & à vos peines.

Je vous prie de croire que je m'intéresse véritablement à votre conservation; je me flatte, avec une grande partie du public, que l'Histoire ancienne ne sera pas le dernier fruit de votre plume.

Dans mes complaintes au Ciel des injustices qui m'affligent, il y entrera tout un article de ce qu'il ne vous a pas fait immortel.

Je suis avec une estime toute particulière, votre très-affectionné, &c.

LETTRE V.

De Mr. Rollin.

Paris, ce 29 août 1730.

MONSEIGNEUR,

VOtre Aiteſſe Royale, par les marques d'eſtime & de bonté qu'elle m'a données juſqu'ici, m'a mis en droit de lui préſenter tous les ouvrages que je pourrai compoſer dans la ſuite. Je prends donc la liberté, Monſeigneur, de vous envoyer les deux derniers tomes de l'Hiſtoire ancienne, & le premier de l'Hiſtoire Romaine. J'ai grand intérêt que ce nouvel ouvrage trouve auprès de V. A. R. un accès auſſi favorable que le premier. Les lettres obligeantes qu'il vous a plu de m'écrire au ſujet de l'Hiſtoire ancienne, ont été pour moi l'approbation la plus flatteuſe que je puſſe ſouhaiter. Beaucoup de perſonnes à qui je les ai lues, m'ont fort preſſé de les rendre publiques en les joignant à mes livres, & j'y étois aſſez porté de moi-même. Peut-être, Monſeigneur, que l'amour-propre, qui eſt bien ſubtil, m'inſpiroit ce déſir ; car rien ne pouvoit me faire plus d'honneur. Il me ſemble pourtant que mon principal motif étoit de faire connoître, dans tous les pays où mes livres ſont portés, un prince qui penſe & parle en prince, & qui, à toutes

les autres qualités dignes de ſa naiſſance, en joint une aſſez rare dans les perſonnes de votre rang, Monſeigneur, qui eſt d'aimer les belles-lettres & les ſciences, de les cultiver avec goût & ſuccès, ſans préjudice aux devoirs eſſentiels de leur état, de protéger & d'honorer ceux qui en font profeſſion, & par-là de les porter à ſe rendre de plus en plus utiles au public. C'étoient-là, Monſeigneur, ſi je ne me trompe, mes vues. Mais le reſpect que je dois à V. A. R., & la crainte de lui déplaire, m'ont arrêté tout court. Les mêmes raiſons m'ont empêché de donner communication de ces lettres par écrit à qui que ce ſoit, quoique j'en aie été fort ſollicité, excepté à la reine ſeule, qui, après m'en avoir demandé la lecture, a ſouhaité que je lui en donnaſſe copie. Que ne dois-je point faire, & quels intérêts ne devois-je point ſacrifier pour me conſerver l'eſtime d'un prince, qui oubliant ce qu'il eſt, & ce que je ſuis, m'a prévenu avec une bonté & une amitié (car j'oſe me ſervir de ce terme) dont je ne perdrai jamais le ſouvenir. J'ai l'honneur d'être avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE V.

Du Prince Royal.

Ce 4 ſeptembre 1738.

MOnſieur, vous vous êtes ſi fort attiré ma confiance par l'Hiſtoire ancienne que vous avez écrite, que je ſuis perſuadé de l'excellence de tout ce qui ſortira de votre plume : j'attends vos productions nouvelles avec toute l'impatience d'un lecteur affamé de bonne lecture ; très-peu capable de leur donner du prix par mes ſuffrages, je n'ai de capacité que pour en ſentir les beautés & les admirer. Je vous remercie en particulier du plaiſir que me procurent vos ſoins, & de ce que vous voulez bien m'envoyer vos nouveaux ouvrages : je ſouhaite de tout mon cœur que le Thucydide de notre ſiècle puiſſe voir prolonger le fil de ſes jours comme ceux du roi Ézéchias ; ce vœu vous paroîtra peut-être intéreſſé par la part que je prends aux ouvrages que vous publierez ; mais je puis vous aſſurer que l'eſtime que j'ai pour votre perſonne n'y participe pas moins. Un ſage hiſtorien eſt un phénix, un être bien rare, & ce que je puis ſouhaiter de mieux aux grands hommes de ce ſiècle, c'eſt que dans les âges futurs ils trouvent des Rollins pour écrire leur hiſtoire. Puiſſiez-vous jouir long-temps de l'eſ-

time de vos contemporains, & me procurer mainte & mainte fois le plaiſir de vous remercier, & d'applaudir à vos nouveaux écrits ! Je vous enviſage, vous autres ſavans, comme ceux qui doivent ſervir de phare & de fanal au foible genre-humain, comme des étoiles qui devez nous éclairer dans toutes ſortes de ſciences, & comme des hommes qui penſent pour nous, tandis que nous agiſſons pour eux. Jugez donc, Monſieur, ſi je me départirai jamais de l'eſtime véritable avec laquelle je ſuis, M. Rollin, votre très-affectionné ami.

LETTRE VI.

De Mr. Rollin.

Paris, ce 8 juin 1739.

MONSEIGNEUR,

QUoique V. A. R. connoiſſe parfaitement l'Hiſtoire dont je prends la liberté de lui envoyer le ſecond tome, qui ſera bientôt ſuivi du troiſième, je me perſuade néanmoins que les grandes qualités des héros qu'elle vous remet ſous les yeux, & qui ſont ſi fort de votre goût, vous en rendent toujours la lecture agréable & nouvelle. Vous y reconnoîtriez une grande reſſemblance de caractère entre V. A. R. & pluſieurs des plus fameux Romains, ſi votre

modeſtie ne vous rendoit diſtrait ſur ce point. Ils connoiſſoient bien en quoi conſiſtent la ſolide gloire & la véritable grandeur, & ils ne ſe laiſſoient pas éblouir par le vain éclat de certaines qualités & de certains avantages extérieurs, qui peuvent exciter l'admiration du vulgaire, mais qui dans le fond ne rendent point les hommes plus eſtimables, parce qu'à proprement parler, c'eſt par le cœur que les hommes ſont tout ce qu'ils ſont. Les lettres dont V. A. R. a daigné m'honorer, me paroiſſent toutes remplies de ces ſentimens. Je les garde très-ſoigneuſement comme un titre de nobleſſe pour moi, & une preuve bien glorieuſe des marques d'eſtime & de conſidération que mes ouvrages m'ont attirées de votre part. Quoique je m'en ſente peu digne, comme je compte n'en être redevable qu'à votre bonté, j'eſpère que V. A. R voudra bien me les continuer. Je ſuis avec la plus vive reconnoiſſance & le plus parfait dévouement, &c.

LETTRE VII.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 4 juillet 1739.

MOnſieur Rollin, j'ai vu par votre lettre que vous m'envoyez le ſecond tome de votre Hiſtoire Romaine, je ne doute point que ce

nouvel ouvrage ne réponde aux excellentes productions que nous avons de votre plume, & à l'idée avantageuſe qu'en a le public.

La carrière que vous courez vous donne le droit de faire la leçon aux ſouverains ; vous pouvez leur faire entendre la voix de la vérité, que la flatterie rend inacceſſible au trône ; il vous eſt permis de fouetter le vice ceint du diadême ſur le dos des tyrans & des monſtres, dont fourmillent les annales de l'univers, & de corriger d'une manière indirecte ceux dont le rang fait reſpecter juſqu'aux défauts. Je ſouhaite pour le bien de l'humanité, que vous puiſſiez rendre les rois, hommes ; & les princes, citoyens : je ſuis ſûr que ce ſeroit la plus belle récompenſe de vos peines, & peut-être le plus digne ſalaire que jamais hiſtorien ait obtenu.

Je vous prie de croire que je m'intéreſſe vivement à votre gloire, & que je ne ſuis pas moins charmé de vos ouvrages, que je me réjouis de l'état vigoureux & robuſte de votre ſanté. Veuille le Ciel prolonger des jours dont vous faites un uſage ſi ſalutaire, & vous combler de toutes les bénédictions que je vous ſouhaite !

Je ſuis, Mr. Rollin, votre très-affectionné, &c.

LETTRE VIII.

De Mr. Rollin.

Paris, ce 19 ſept. 1739.

MONSEIGNEUR,

JE me rendrois indigne des bontés que V. A. R. a eues juſqu'ici pour moi, ſi je manquois à vous témoigner la part que j'ai priſe à ce que le Roi votre père a fait tout récemment en votre faveur. Toutes les grandeurs, toutes les fortunes du monde ne ſont rien ſans la paix de l'ame, & ſans une certaine douceur intime, que répand dans le cœur une union parfaite entre des perſonnes que la nature & le ſang lient enſemble par des nœuds ſi étroits. Je ſouhaite, Monſeigneur, que cette union, qui fait tout le bonheur de la vie, aille toujours en croiſſant, & ne laiſſe rien dans votre eſprit qui en puiſſe troubler la tranquillité & la joie.

V. A. R. ne ſe trouvera-t-elle point à la fin importunée & accablée de mes livres, qui vont ſi fréquemment ſe préſenter devant elle? S'ils deviennent trop libres & trop hardis, j'oſe le dire, Monſeigneur, c'eſt votre faute, & la ſuite du trop bon accueil que vous leur faites. Reçus ſi gracieuſement par un prince que ſon goût exquis pour les ſciences & pour toutes

toutes les productions de l'eſprit, ne diſtingue & ne relève pas moins que ſa haute naiſſance, ils croient valoir quelque choſe, & paroiſſent avec confiance devant V. A. R. J'ai intérêt qu'elle les ſouffre toujours avec la même patience & la même bonté.

Mais ne dois-je pas craindre moi-même, Monſeigneur, d'en abuſer, en prenant la liberté de faire paſſer ſous vos yeux les programmes de pluſieurs exercices qu'un jeune homme de qualité a ſoutenus dans un collège dont j'ai été long-temps principal. Ce jeune homme porte un nom bien connu dans notre hiſtoire. C'eſt un prodige, & je n'ai jamais rien vu de ſemblable, ni qui en approchât. Dans ces exercices, qui ſe ſont faits devant de nombreuſes aſſemblées, je l'ai interrogé, toujours à l'ouverture du livre, & ſouvent en me contentant de lui lire moi-même pluſieurs endroits des auteurs grecs, qu'il expliquoit très-bien en me les entendant ſeulement lire. Outre ce qui eſt indiqué dans les programmes, il a lu en hébreu les cent premiers Pſeaumes de David, & les deux premiers livres des Rois. Comme cette étude eſt étrangère à celle des belles-lettres, auxquelles on ſe borne dans les collèges, on ne lui a permis d'y mettre par jour qu'un quart-d'heure. Ce jeune homme eut treize ans accomplis la veille du dernier exercice qu'il a ſoutenu : il ne prend pas un quart-d'heure ſur ſes récréations.

Pardonnez-moi, Monſeigneur, toutes mes importunités & toutes mes impoliteſſes; elles ne diminuent rien du profond reſpect & du parfait dévouement avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE IX.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 15 octobre 1739.

MOnſieur Rollin, je ſuis étonné de la rapidité étonnante avec laquelle vous travaillez à l'Hiſtoire Romaine. Dans un âge où le cours ordinaire de la nature nous permet à peine de vivre, vous inſtruiſez donc encore le public lors même que vous ſemblez déjà enjamber l'Éternité? Vous nous ferez croire tout ce que l'antiquité a feint du chant harmonieux des cygnes avant leur mort: l'Hiſtoire Romaine de Mr. Rollin me ſemblera un phénomène plus merveilleux que tout ce que la Fable rapporte, & il ſera conſtant que la vivacité de votre compoſition, & l'excellence de vos ouvrages ne ſe démentiront aucunement malgré le poids des années & le fardeau de l'âge; il en eſt ainſi que de ces fleuves qui ne roulent jamais leurs ondes plus fort, ni plus rapidement, que plus ils s'éloignent de leur ſource.

J'ai admiré les progrès du jeune Gueſelin;

j'ignore s'il eſt parent de ce fameux Bertrand du Gueſclin, dont le nom ne périra point tant que l'on conſervera le ſouvenir de la probité & de la valeur. Peut-être que le jeune homme dont vous me parlez, fera avec le temps autant d'honneur aux lettres, que du Gueſclin en fit à l'épée. Il eſt plus d'un chemin pour arriver à la gloire : la carrière des héros eſt brillante, & la vérité, mais elle eſt teinte du ſang humain ; celle des ſavans a moins d'éclat, mais elle conduit également à l'immortalité, & il eſt plus doux d'inſtruire le genre-humain, que d'être l'artiſan de ſa deſtruction.

Je vous ſuis d'ailleurs bien obligé de la façon dont vous prenez part à ma ſatisfaction, les arts & les ſciences établiſſent une eſpèce de ſociété dans le monde, & il paroît naturel que tous ceux qui ont le bonheur d'en être, devroient participer mutuellement aux bonheurs qui arrivent à leurs membres quelconques, & partager plutôt leur joie, que de s'entreperſécuter, comme il n'arrive que trop dans la république des lettres.

Je devois donc m'attendre aux ſentimens que vous me témoignez : je vous aſſure cependant que je n'en ſuis pas moins reconnoiſſant, & que je regrette beaucoup de renfermer en moi ce qui pourroit vous en être un témoignage, étant avec bien de l'eſtime, Mr. Rollin, votre très-affectionné, &c.

LETTRE X.

De Mr. Rollin.

Paris, ce 17 juin 1740.

SIRE,

QUand ma vive reconnoiſſance pour toutes vos bontés ne m'engageroit pas à témoigner à V. M. la part que je prends avec toute l'Europe à ſon avénement à la couronne, je me croirois obligé de le faire pour l'intérêt, & comme au nom des belles-lettres & des ſciences, que vous avez non-ſeulement protégées juſqu'ici, mais cultivées d'une manière ſi éclatante. Il me ſemble qu'elles ſont montées en quelque ſorte avec vous ſur le trône, & je ne doute point que V. M. ne ſe propoſe de les faire régner avec elle dans ſes états, en les y mettant en honneur & en crédit. Mais, Sire, un autre objet bien plus important m'occupe dans ce grand événement; c'eſt la joie que je ſais qu'aura V. M. de faire le bonheur des peuples que la Providence vient de confier à ſes ſoins. Permettez-moi de le dire à mon tour : les lettres, Sire, dont V. M. m'a honoré, & que je conſerve bien ſoigneuſement, m'ont fait connoître le fond de ſon cœur, entiérement éloigné de tout faſte, plein de nobles ſentimens, qui ſait en quoi conſiſte la vraie grandeur d'un prince,

& qui a appris par ſa propre expérience à compatir au malheur des autres. C'eſt un grand avantage pour V. M. d'être bien convaincue qu'elle n'eſt placée ſur le trône que pour veiller delà ſur toutes les parties de ſon royaume ; pour y établir l'ordre & y procurer l'abondance ; ſur-tout pour employer ſon autorité à y faire reſpecter celui de qui ſeul elle la tient, & de qui elle a l'honneur de tenir la place ſur la terre. *Les richeſſes, la gloire, la puiſſance ſont en ſes mains. C'eſt lui qui donne le conſeil, la prudence, la force. C'eſt par lui que les rois règnent, & que les légiſlateurs rendent la juſtice.* Qu'il lui plaiſe, Sire, de vous combler, vous & votre royaume, de ſes plus précieuſes bénédictions ; &, pour les renfermer toutes en un mot, qu'il lui plaiſe de vous rendre *un Roi ſelon ſon cœur !* C'eſt ce que je ne ceſſerai de lui demander pour vous, perſuadé que je ne puis mieux vous témoigner avec quel profond reſpect & quel parfait dévouement je ſuis, &c.

LETTRE XI.

Du Prince Royal.

Konisberg, ce 17 juillet 1740.

MOnſieur Rollin, j'ai trouvé dans votre lettre les conſeils d'un ſage, la tendreſſe d'une nourrice, & l'empreſſement d'un ami ; je vous

assure, mon cher, mon vénérable Rollin, que je vous en ai une sincère obligation, & que les marques d'amitié que vous me témoignez me sont plus agréables que tous les complimens, très-souvent faux ou insipides, que je ne dois qu'à mon rang ; je ne cesserai point de faire des vœux pour votre conservation, & je vous prie de m'aimer toujours, & de vous persuader que je serai tant que je vivrai plein de considération pour vous, & d'estime pour votre mémoire. *Vale.*

LETTRE XII.

De Mr. Rollin.

Paris, ce 22 juillet 1740.

SIRE,

MEs livres osent paroître devant votre trône avec quelque crainte, à la vérité, mais avec encore plus de confiance. Ils ne se présentent pas néanmoins devant V. M. pour en être lus, mais seulement pour en être vus, & pour lui faire ma cour. Bien d'autres soins vous occupent maintenant. Instruit à fond des actions vertueuses & des grandes qualités des rois, tant anciens que modernes, vous songez, Sire, à les égaler, &, s'il se peut, à les surpasser. L'Europe paroît attendre de V. M. qu'elle lui donnera le modèle d'un prince attentif à remplir

exactement tous les devoirs de la royauté ; & ils sont grands ! C'est l'agréable espérance dont se flatte aussi, Sire, votre, &c.

LETTRE XIII.

Du Prince Royal.

Charlottenbourg, ce 3 août 1740.

MOn cher Rollin, j'attends votre nouveau volume avec impatience, je suis persuadé que vos ouvrages ne se démentiront jamais, & que Mr. le Cardinal, Mr. de Fontenelle, & Mr. Rollin ne radoteront de leur vie ; c'est une vérité qui commence à recevoir une évidence géométrique ; je suis du moins orthodoxe sur cet article, & plein d'estime & d'amitié pour vous. *Vale.*

LETTRE XIV.

De Mr. Rollin.

Paris, ce 19 septembre 1740.

SIRE,

JE prends encore une fois la liberté de vous écrire en vous envoyant l'édition *in-quarto* de mon Traité des Études, qui sera bientôt suivie de celle de l'Histoire ancienne. Quelque honneur & quelque plaisir que me fassent les lettres de

V. M., je ne dois pas abuſer de la bonté qu'elle a de répondre régulièrement aux miennes, & je me crois obligé déſormais à ménager avec plus de ſoin que je n'ai fait juſqu'ici, un temps devenu ſi néceſſaire & ſi précieux pour tout un royaume.

Mes livres, Sire, ſeront donc mes lettres. Ils vous parleront pour moi; & quand vous y lirez de belles actions de quelque grand prince, V. M. ſuppoſera, s'il lui plaît, que ce ſont de ma part autant de complimens pour elle, ou du moins autant de vœux. Je les chargerai de vous bien témoigner mon reſpect, ma vénération, ma reconnoiſſance, & ſur-tout mon tendre attachement : car cette expreſſion me devient permiſe, puiſque V. M. non-ſeulement me permet, mais m'ordonne de l'aimer toujours. Et comment pourrois-je ne le pas faire? Comment pourrois-je n'être pas vivement touché & attendri de l'effuſion de cœur avec laquelle vous avez bien voulu m'écrire depuis votre avénement à la couronne? Les rois ne ſe piquent pas d'ordinaire d'avoir des amis, & il eſt rare qu'ils en aient de véritables. L'intervalle qu'ils mettent entr'eux & le reſte des hommes, eſt trop grand pour donner lieu à l'amitié, laquelle en effet ſuppoſe une ſorte d'égalité. V. M. n'en uſe pas ainſi. Elle deſcend du trône juſqu'à ſon ſerviteur, & par-là trouve le moyen de le mettre de niveau avec elle, pour en faire ſon ami. Oui, Sire, je le ſerai toute ma vie. Mais

c'eſt trop peu pour moi : que me reſte-t-il encore de temps à vivre ? Je ſouhaite l'être pendant toute l'éternité : cet unique vœu dit beaucoup de choſes. Je ſuis avec des ſentimens que je ne puis exprimer avec aſſez de force & d'énergie, Sire, votre, &c.

LETTRE XV.

De M. Thiriot à Mr. Rollin, de la part du Roi.

Paris, ce 23 octobre 1740.

MONSIEUR,

J'Ai reçu des ordres de Sa Majeſté le Roi de Pruſſe, de vous témoigner qu'il ne lui a pas été poſſible de vous écrire. Nous avons le chagrin de ſavoir que ce Monarque eſt attaqué d'une fièvre-quarte, qui, à ce que je crois, tend cependant à ſa fin : Sa Majeſté m'ordonne de vous aller faire des complimens de ſa part, & de vous remercier des deux volumes *in-quarto*, que je lui avois envoyé de la vôtre. On m'a appris votre retour à Paris pour la fin de ce mois, & que vous alliez delà à Colombe, où je compte aller remplir les ordres de Sa Majeſté, & préſenter mes très-humbles reſpects à Mr. le maréchal d'Aſfeld, & à monſieur ſon frère.

Je ſuis avec beaucoup d'attachement, & une ſingulière vénération, Monſieur, votre, &c.

LETTRE
DE FRÉDERIC II
A
M. ALGAROTTI.

Rémusberg, ce 19 Mai 1740.

A Ma Muſe vive & légère
Ne fais pas trop d'attention :
Mes vers ne ſont faits que pour plaire,
Et non pour la diſſection.

Vous entrez dans un détail des épîtres que je vous ai envoyées, mon cher Algarotti, qui me fait trembler. Vous examinez avec un microſcope des traits groſſiers, qu'il ne faut voir que de loin & d'une manière ſuperficielle. Je me rends trop juſtice pour ne pas ſavoir juſqu'où s'étendent mes forces. Indépendamment de ce que je viens de vous dire, vous trouverez dans cette lettre deux nouvelles épîtres, l'une ſur la néceſſité de l'étude, & l'autre ſur l'infamie de la fauſſeté; j'y ai ajouté un conte, ſur un mort qu'on n'a point enterré, parce qu'un prêtre avoit promis ſa réſurrection. Le fond de l'hiſtoire eſt vrai au pied de la lettre, & ſemblable en tout à la manière dont je l'ai rapportée, l'imagination a achevé le reſte.

Vous qui naquîtes dans ces lieux
Où Virgile parla le langage des Dieux,

Qui l'apprîtes dès la nourrice,
Jugez avec plus de juſtice
De mes vers négligés & ſouvent ennuyeux :
Entouré de frimats, environné de glace,
La lyre tombe de mes mains.
Ha ! pour cultiver l'art d'Horace,
Il faut un plus beau ciel & de plus doux deſtins.

Je ſuis perſuadé que la vie de Céſar que vous compoſez, fera honneur à ce vainqueur des Gaules :

Ce généreux uſurpateur
Me plaira mieux dans vos ouvrages,
Qu'à Rome, au milieu des hommages
D'un peuple dont il fut vainqueur.

Comme je m'apperçois des délais du ſieur Piné, j'ai pris la réſolution de faire imprimer l'Anti-Machiavel en Hollande ; & je vous prie en même temps de vous informer combien coûteroient tous les caractères d'argent les plus beaux que l'on ait, & qui font la collection d'une imprimerie complète. J'ai envie de les acheter, afin de faire imprimer la Henriade ſous mes yeux.

De la bavarde Renommée
Prenant les ailes & la voix,
Du cygne de Cirey je loûrai les exploits.
La Henriade relimée,
De nouvelles beautés ſans ceſſe ranimée,
Juſqu'aux Bracmanes des Chinois
Et des rives de l'Idumée
Volera, je le prévois.

Je ne ſais que répondre à votre charmante gazette, ſinon que la nôtre juſqu'à préſent ne fournit que des ſujets triſtes, & qu'elle pourroit, comme je l'imagine & le crains, fournir dans peu des matières encore plus tragiques. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que nous n'avons point de bals ni de maſcarades, que nous ne conquérons point de royaumes, mais auſſi n'avons-nous point de guerre. C'eſt à préſent le temps de notre ſommeil & de l'inaction; il faut croire que lorſqu'il aura achevé ſa période, un autre lui ſuccédera. Je ſais bien que pour ce qui me regarde, je ſouhaite avec beaucoup d'empreſſement que mon temps vienne de vous revoir. Vous êtes trop aimable pour qu'on puiſſe vous connoître ſans vous déſirer. Faites donc, je vous prie, que je puiſſe bientôt me ſatisfaire, & ſoyez perſuadé que je ſuis plein d'eſtime & d'amitié pour vous. Adieu.

CORRESPONDANCE

FAMILIÈRE ET AMICALE

DE

FRÉDERIC II

AVEC

M. DE SUHM,

Conseiller intime de l'Électeur de Saxe, & son Envoyé extraordinaire aux Cours de Berlin & de Pétersbourg.

AVANT-PROPOS.

NOus croyons faire quelque plaiſir au lecteur, & répandre plus de jour ſur cette Correſpondance, en faiſant connoître plus particuliérement celui que le Grand-Fréderic honoroit dans ſes lettres de ſon amitié & de ſa confiance. Nous donnerons en peu de mots une notice hiſtorique de Mr. de Suhm, à laquelle nous joindrons le portrait qu'il a tracé lui-même du Prince Royal de Pruſſe, & qu'on a trouvé parmi ſes papiers.

Ulric-Fréderic de Suhm, fils de Burchard de Suhm, conſeiller-privé & envoyé de la cour de Saxe en France, naquit à Dresde le 29 avril 1691. Son père, après avoir pris un ſoin particulier de ſa première éducation, l'envoya encore très-jeune à Genève pour y faire ſes études; & dès qu'il les y eut achevées, il l'appella auprès de ſoi à Paris pour le former lui-même aux affaires. C'eſt ainſi que ſon eſprit ayant acquis de bonne

heure une maturité, & ſon caractère une ſolidité peu communes, il ſe trouva bientôt en état d'entrer dans la carrière de ſon père. De retour à Dresde, le feld-maréchal, comte de Flemming, le plaça auſſi tôt dans le département des affaires étrangères; & l'ayant pris en affection, il s'en fit accompagner à Vienne, où il fut envoyé en 1718, en qualité de miniſtre-plénipotentiaire. A ſon retour de Vienne, Mr. de Suhm fut employé dans les affaires les plus importantes, & en 1720 il fut nommé par ſa cour miniſtre & envoyé à celle de Pruſſe, avec le titre de conſeiller intime du roi de Pologne. S'étant rendu à Berlin avec ſa famille, il y remplit ſes devoirs avec beaucoup d'approbation, juſqu'en 1730, qu'il fut rappellé, vraiſemblablement par des raiſons de politique, ou à cauſe de quelques méſintelligences qui ſe formèrent entre les deux cours, & dont il fut la victime. C'eſt pendant ce ſéjour de dix ans à Berlin, que Mr. de Suhm eut le bonheur de lier connoiſſance avec le Prince Royal de Pruſſe. Connoiſſeur

&

& ami du mérite comme ce Prince l'étoit, il diſtingua bientôt Mr. de Suhm de la foule; & après l'avoir engagé dans la ſociété d'hommes célèbres & éclairés qu'il s'étoit choiſie lui-même, il ſut même le diſtinguer de tous les autres. Doué des plus douces & des plus aimables qualités du cœur, & des agrémens de l'eſprit les plus ſéduiſans, Mr. de Suhm gagna de plus en plus l'affection de ce grand Prince; & la conformité de leur goût pour la philoſophie, acheva enfin de former & de cimenter le lien de leur étroite amitié. Ce que l'on ſait de ſûr des particularités de leurs premières liaiſons, c'eſt qu'ils avoient ſouvent enſemble, ſur des matières de philoſophie, des entretiens intéreſſans & ſecrets qu'ils prolongeoient quelquefois juſque fort avant dans la nuit. On en trouvera la preuve dans la ſuite de cette Correſpondance.

Il eſt à regretter que les mémoires que l'on a conſervés de la vie de Mr. de Suhm, en faiſant remonter ſes liaiſons avec le Prince Royal juſqu'avant

l'époque de ſon rappel, ne nous donnent aucun éclairciſſement ſur la ſuite de ces liaiſons depuis 1730 juſqu'en 1736, où commença leur correſpondance. On ſait pourtant avec certitude que Mr. de Suhm a paſſé la plus grande partie de cet intervalle à Berlin.

Le Roi Fréderic-Guillaume I, ennemi de tout ce qui portoit le nom de ſcience, & ſur-tout de philoſophie, ne pouvoit regarder que de très-mauvais œil les liaiſons que le Prince Royal entretenoit avec certaines perſonnes qui ſe diſtinguoient par leur eſprit, leur ſavoir, leurs principes & leurs lumières. Il eſt probable que Mr. de Suhm fut enveloppé dans ce nombre, & qu'on parvint à le noircir dans l'eſprit du Roi; ce qui étoit d'autant plus facile, qu'il paſſoit pour un auſſi grand partiſan de Wolff, que le Monarque l'étoit peu. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le Roi prit ombrage des liaiſons de Mr. de Suhm avec le Prince Royal; ce qui occaſionna leur ſeconde ſéparation, circonſtance à laquelle nous ſommes redevables de cette correſpondance, & qui

doit ſervir à expliquer les raiſons du ſecret & de la circonſpection qu'ils étoient obligés d'y mettre.

Mais ce ſeroit abuſer de la patience du lecteur, que de l'arrêter plus long-temps à de minutieux détails. Ayant conduit le fil des liaiſons du Prince Royal avec M. de Suhm, juſqu'à l'époque de leur correſpondance, nous ne pouvons mieux faire que de l'y renvoyer.

PORTRAIT
DU
PRINCE ROYAL DE PRUSSE,

Par Mr. de Suhm.

Le 9 avril 1740.

L'Honneur que j'ai eu de faire ſouvent ma cour au Prince Royal de Pruſſe, & d'avoir pu me flatter même de celui de ſes bonnes graces, peut en effet m'avoir donné quelques juſtes idées ſur la manière de penſer de ce Prince; mais je n'ai garde d'entreprendre de faire ſon portrait, & j'ai lieu de douter que perſonne y réuſſiſſe. Quand il ne ſeroit pas né grand Prince, ſes malheurs & ſa ſituation lui auroient appris à diſſimuler ſes ſentimens; & c'eſt ce qui a fait que ceux-là ſe ſont ſouvent trompés juſqu'ici, qui ſur un mot ont haſardé des jugemens ſur le caractère d'un Prince qui ne parle jamais ſans réflexion, & qui ne dit que ce qu'il veut bien dire. Pour ne pas tomber dans cette faute, je ne parlerai

qu'en termes généraux d'un caractère qu'on peut regarder à préſent comme impénétrable, & me contenterai pour aller ſûrement, de parler des qualités que j'ai remarquées en lui, & qui ſont fondées ſur les ſentimens que je lui ai conſtamment entendu profeſſer.

Je crois que ſa plus grande paſſion eſt celle de la gloire, qu'il fait conſiſter à agir toujours conformément à la plus exacte raiſon, & à écarter ſoigneuſement de ſon eſprit tous les préjugés, & autant que poſſible, à ne jamais s'en laiſſer prévenir.

Il eſt inébranlable dans ſes réſolutions priſes après de mûres réflexions; & il a donné des preuves de ſa conſtance & de ſa grandeur d'ame dans les triſtes occaſions qu'il en a eues, & dans leſquelles il ne s'eſt pas abandonné un moment.

Il eſt bon, généreux, libéral, ſenſible & compatiſſant aux malheurs d'autrui, & les injuſtices lui font horreur.

Dans ſa grande jeuneſſe, j'ai remarqué qu'il ſe plaiſoit à relever les défauts & les ridicules d'autrui. Je l'ai bien trouvé

changé là-deſſus, & il eſt le premier à blâmer ceux qui ſont dans ce goût-là; ſur-tout il déteſte la calomnie & les calomniateurs.

Je n'entrerai pas dans un plus grand détail des bonnes qualités d'un Prince qui travaille ſérieuſement à les acquérir toutes; ce qui m'a engagé à lui dire un jour, qu'il avoit un but où il n'atteindroit jamais, ſavoir la perfection; à quoi il me répondit: Qu'il en étoit comme de la pierre philoſophale, & que ceux qui la cherchoient étoient payés de leurs peines par beaucoup de bonnes choſes qu'ils trouvoient ſur leur chemin. Et comme je haſardai d'ajouter, que, pourvu qu'il conſervât la moitié de tous les grands ſentimens que je lui connoiſſois, il ſeroit toujours un grand roi; il me répondit: Qu'il ſeroit au déſeſpoir de changer jamais de manière de penſer; mais que cela ne prouvoit pas encore ce que je diſois; & il finit modeſtement par me citer le vers ſuivant de Voltaire:

Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier.

Ce Prince ſe pique ſur-tout d'une grande fermeté dans ſes amitiés & ſes attachemens ; & je me ſouviens qu'en prenant congé de lui en dernier lieu, & lui ayant témoigné quelqu'inquiétude de ce que j'avois remarqué qu'une certaine perſonne de diſtinction n'étoit plus dans ſes bonnes graces, il voulut bien me rendre compte des raiſons qui l'avoient engagé à l'éloigner de lui, ajoutant gracieuſement, qu'il me devoit ce détail, afin de ne me laiſſer aucun ſoupçon ſur la ſolidité de ſon amitié.

On a remarqué ſur le Rhin, que ce Prince a beaucoup de valeur. Dans une occaſion entr'autres, où il étoit allé reconnoître les lignes de Philipsbourg, ſuivi d'une aſſez grande troupe ; paſſant à ſon retour par un bois fort clair, le canon des lignes l'accompagna ſans ceſſe, & fracaſſa pluſieurs arbres à côté de lui, ſans que pour cela ſon cheval ſortît du pas, & ſans que la main qui tenoit la bride trahît en lui le moindre mouvement extraordinaire. Ceux qui y prêtoient attention, remarquèrent, au contraire,

qu'il ne diſcontinuoit pas de parler fort tranquillement à quelques généraux qui l'accompagnoient, & qui admiroient ſa contenance dans un danger avec lequel il n'avoit pas encore eu occaſion de ſe familiariſer. C'eſt du prince de Lichtenſtein que je tiens cette anecdote.

Je ne parlerai pas de ſon eſprit; on ſait qu'il l'a fort orné par ſes lectures & ſes continuelles réflexions. C'eſt auſſi ce qui lui fait aimer la converſation, dans laquelle il ne fait jamais entrer les affaires publiques dont il fait parfaite abſtraction, comme de choſes qui ne le regardent point encore. Ceux qui lui ont attribué des diſpoſitions de haine ou d'amitié pour certains intérêts de princes, n'ont aſſurément fondé leurs conjectures que ſur de vaines apparences, dont ils ont tiré de fauſſes conſéquences. Parle-t-il avec amitié d'un prince; ils en concluent, qu'il s'armeroit pour ſes intérêts, s'il le pouvoit. Mais c'eſt là un argument fort ſujet à caution avec un prince qui n'agit jamais par caprice, & qui ne veut ſuivre que la raiſon. Il me dit même un jour,

qu'il croyoit, qu'étant roi, il pourroit fort bien faire la guerre au prince du monde que perſonnellement il aimeroit le plus; & que de même il pourroit entrer dans les liaiſons les plus étroites avec un prince que perſonnellement il n'aimeroit point du tout.

Pour le jugement du Prince Royal, il eſt d'autant plus juſte, qu'il ne le précipite pas, à moins qu'il n'en puiſſe rendre raiſon ſur le champ. Pour en donner un léger exemple, je me ſouviens qu'à un ſouper chez le feld-maréchal Grumkau, il fut parlé du jeune prince Eugène, qui mourut ſur le Rhin; & on agita la queſtion: Si ce prince auroit eu avec le temps de grandes qualités, & s'il ſeroit devenu un grand homme? Le Prince Royal décida que non, parce qu'il n'auroit jamais ſu ſe faire un ami qui eût oſé lui repréſenter la vérité.

Je crois que ce que je viens de dire ſuffit pour faire connoître ce Prince de la manière que je penſe le connoître; & quoique ce portrait reſſemble à un éloge, je puis aſſurer, que ni la tendre affection

que j'ai toujours eue pour ce Prince depuis ſon enfance, ni la bienveillance dont il m'a honoré dans tous les temps, & dont il n'a pas même diſcontinué de me donner des marques pendant mon ſéjour ici à Pétersbourg, ne m'aveuglent point ſur ſon ſujet, & que je ſuis pleinement convaincu, qu'il vérifiera un jour ce que je viens de lui attribuer.

De ſorte que je conclus, qu'on pourra un jour faire de très-bonnes & grandes affaires avec lui en s'y prenant bien; & qu'on pourra s'en faire de très-mauvaiſes, en s'y prenant autrement.

CORRESPONDANCE DE FRÉDERIC II AVEC M. DE SUHM.

LETTRE PREMIÈRE.

De Mr. Suhm.

Berlin, ce 13 mars 1736.

MONSEIGNEUR,

Comme j'entreprendrois ſans doute l'impoſſible pour obéir aux ordres de V. A. R., je ne ſuis pas ſurpris de me voir engagé à traduire une métaphyſique, quoique l'ouvrage ſoit aſſurément peu proportionné à mes forces. Mais comme le but de V. A. R. en m'ordonnant ce travail, n'a été que de lire en françois ce que le plus grand philoſophe de notre ſiècle a écrit en allemand, je me flatte de remplir ſes vues en m'appliquant à rendre exactement les paroles de ce grand homme, ſans m'arrêter ni au ſtyle, ni à l'élégance (*a*). C'eſt ce dont je

(*a*) L'intéreſſant auteur dont il eſt ſi ſouvent fait mention dans le cours de ces Lettres, eſt le célèbre philoſophe, baron de Wolff, ſi connu par une foule d'ouvrages dans preſque toutes les branches de la philoſophie.

me fais un devoir de prévenir V. A. R., afin qu'elle n'attende pas de moi ce dont je me ſens incapable.

Je crois, Monſeigneur, que je viens de faire une eſpèce de préface. Mais comme V. A. R. veut faire de moi une eſpèce d'auteur, il eſt aſſez naturel que je me conforme aux règles établies ; trop heureux, ſi dans ma traduction je ne néglige pas tous les devoirs d'un traducteur. Je ferai du moins mon poſſible pour obſerver le plus eſſentiel ; j'entends celui de la fidélité. Pour ce qui eſt du reſte, j'en remets le ſoin à mon auteur. J'ai l'honneur d'envoyer à V. A. R. le premier chapitre de la Métaphyſique de Wolff, dans lequel il prouve comment l'homme eſt certain qu'il exiſte. Or comme toute ſa Métaphyſique eſt fondée ſur des preuves auſſi évidentes que le ſont celles de ce chapitre, je prends la liberté de féliciter d'avance V. A. R. de la certitude qu'elle va avoir de la choſe qui lui importe le plus.

Quelle gloire pour notre philoſophe, de prouver l'exiſtence de la plus belle ame qu'il y ait dans l'univers ! & quelle félicité pour moi, d'en être l'interprète ! Je n'en connois point d'autre après celle-là dans ce monde, que de me voir aux pieds de V. A. R., & de pouvoir lui témoigner les ſentimens d'admiration & de reſpect avec leſquels je ſerai pendant toute ma vie, de V. A. R., le très-ſoumis & dévoué ſerviteur, &c.

LETTRE II.

Du Prince Royal.

Ruppin, ce 17 mars 1730.

MOn cher Suhm, vous ſavez que des nouvelles agréables, annoncées par des perſonnes que nous aimons, ſemblent nous faire plus de plaiſir qu'elles ne nous en feroient ſi nous les apprenions d'une bouche indifférente. Vous comprenez, ou vous devinez ſans doute, que l'aſſurance que me donne Wolff de l'immortalité de mon ame (choſe qui m'intéreſſe infiniment, & dont vous êtes l'interprète), doit me cauſer une double joie, me venant de vous, & me valant une lettre, dans laquelle vous épuiſez tout ce que la politeſſe a pu fournir de plus honnête & de plus obligeant. Il s'agit à préſent d'y répondre, & je ne ſaurois vous dire autre choſe, ſinon, que ce qui ſeroit capable de me donner une bonne idée de mon ame, c'eſt la vive repréſentation qu'elle ſe fait de votre perſonne, & l'idée juſte & avantageuſe, dans laquelle vous lui êtes toujours préſent. Je me rappelle toutes nos converſations nocturnes, & je vous aſſure que je n'ai pas perdu un petit mot de tout ce que vous m'avez dit. Il me ſembloit entendre la bouche de la vérité dont émanoient des oracles.

Vous m'avez convaincu, persuadé, d'une manière indubitable, que je suis. J'attends à présent de vos soins officieux le reste de la traduction de cette admirable Métaphysique, & je vous assure que je suis & serai toute ma vie avec toute la reconnoissance que mérite un service aussi grand & aussi essentiel que celui que vous me rendez, mon très-cher Suhm, votre, &c.

LETTRE III.

De Mr. de Suhm.

Berlin, ce 21 mars 1736.

MONSEIGNEUR,

J'Étois dans une grande inquiétude sur le succès du premier chapitre de ma traduction, craignant avec raison, que V. A. R. ne trouvât que je lui faisois lire de l'allemand en françois. Mais la lettre par laquelle il a plu à V. A. R. de me combler des témoignages de sa bienveillance, m'a fait voir que mon empressement à remplir ses volontés me tient lieu de mérite, & que sa pénétration aura suppléé aux défauts de ma traduction. Je ne suis donc plus en peine de mon petit ouvrage; me voilà suffisamment encouragé pour aller jusqu'au bout. La continuation que j'ai l'honneur de vous

envoyer, Monſeigneur, vous témoignera le zèle avec lequel je vais y travailler.

Je me ſuis apperçu que l'objection des matérialiſtes, qui prétendent que c'eſt l'orgueil des hommes qui les a ſéduits à s'attribuer une ame, avoit beaucoup frappé V. A. R.; & que c'eſt ſa grande, ſon exceſſive modeſtie, qui la retenoit dans le doute. Que de difficultés ne trouvera donc pas à ſurmonter notre philoſophe, lorſque traitant de la ſubordination des ames, il voudra démontrer à V. A. R. avec tant d'évidence, la ſupériorité de la ſienne ! Et cependant l'expérience la lui prouve journellement; & elle-même en donne chaque jour les plus évidentes preuves, dans la préférence qu'elle adjuge à cette ſupériorité d'ame, ſur celle que lui a donné le rang & la naiſſance.

Je me jette aux pieds de V. A. R. pour lui dire que je ſuis ſi pénétré des bontés dont elle m'honore, que je ne trouve aucun terme digne d'exprimer les reſpectueux ſentimens avec leſquels je ſerai juſqu'à la fin de ma vie, &c.

LETTRE IV.

Du Prince Royal.

Rupin, ce 22 mars 1736.

Mon cher Suhm, je m'acquitte de ma dette, quoiqu'un peu tard. Je vous envoie le ſaumon fumé ; il eſt tout frais, ne faiſant que d'arriver du Rhin. Je ſouhaite qu'il parvienne de même juſqu'à Vienne.

Ne m'étant pas tout-à-fait bien porté, mon chirurgien m'a conſeillé de prendre plus de mouvement que par le paſſé ; ce qui m'oblige d'aller à cheval, & de trotter ou de galopper tous les matins. Mais pour ne pas changer pour cela mon genre de vie ordinaire, j'anticipe ſur le ſommeil, afin de regagner d'un côté ce que je perds de l'autre. J'ai penſé devenir votre ſectateur, & me mettre à ſcier du bois (a) ; mais le beau temps m'a fait prendre un parti différent. Ainſi prenez-vous-en au ſoleil, ſi je ne vous imite pas en cela, comme je voudrois bien le faire en toute autre choſe, étant avec une véritable eſtime, mon cher Suhm, votre, &c.

(a) Mr. de Suhm avoit écrit antérieurement au prince de Pruſſe, qu'il s'amuſoit à ſcier du bois dans ſes momens de récréation.

LETTRE V.

De Mr. de Suhm.

Berlin, ce 25 mars 1756.

MONSEIGNEUR,

J'Ai reçu avec reſpect les ordres de V. A. R., & auſſi-tôt j'ai pris avec le baron de Demerath toutes les meſures poſſibles pour faire parvenir le ſaumon en bon état à Vienne.

Mon affliction eſt extrême d'apprendre que V. A. R. ne jouit pas d'une ſanté parfaite. Mais ce qui me raſſure, eſt, que rien n'étant dans le monde ſans raiſon ſuffiſante, je ſuis perſuadé que Dieu n'a fait naître un prince doué de ſi grandes qualités, & ſi porté au bien, que dans le deſſein qu'il fût un jour les délices du genre-humain.

Que je ſais bon gré à celui qui a engagé V. A. R. à ſe donner plus de mouvement! c'étoit bien là aſſurément le conſeil le plus propre à rétablir ſa ſanté. Mais, Monſeigneur, n'eſt-ce pas éluder le conſeil de votre Eſculape, que de retrancher ſur votre ſommeil le temps que vous devez employer à fortifier votre ſanté? Le repos du ſommeil eſt auſſi néceſſaire au corps que le mouvement. Le zèle m'emporte peut-être; mais duſſé je encourir un moment de diſgrace, je

ne puis m'empêcher de dire à V. A. R., que l'ardeur d'acquérir des connoiſſances, lui fait oublier qu'elle ſe doit à de grands peuples. Parce qu'elle ne ſent aucune borne à la grandeur de ſon ame, elle croit ſans doute n'en devoir auſſi mettre aucune à l'étendue de ſes connoiſſances! Mais, Monſeigneur, ſavez-vous bien à quoi vous vous jouez? A rendre inutiles les ſoins & les veilles de ceux qui travaillent à ſe rendre capables de vous être utiles un jour, pendant que V. A. R. s'applique aux dépens de ſa ſanté à ſe mettre en état de ſe paſſer d'eux.

Au nom de tous ceux qui attendent un jour leur bonheur de vous, ménagez votre précieuſe vie!

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE VI.

Du Prince Royal.

Sans date.

MOn cher Suhm, après la lettre que vous venez de m'écrire, je reconnois que vous êtes non-ſeulement capable de traiter les matières les plus ſublimes de la philoſophie, mais encore de donner un tour heureux & fin à des matières qui ſeroient plates dans la bouche de tout autre:

Le plomb entre vos mains ſe convertit en or.

Comment, ſur le ſujet de mon indiſpoſition (bagatelle peu importante au reſte du genre-humain), eſt-il poſſible de dire quelque choſe de plus obligeant, de plus flatteur & de mieux amené, que ce que vous me dites dans votre lettre? Il faut avoir pour cela, comme vous, un fonds d'eſprit inépuiſable, une fineſſe infinie, & une manière de faire enviſager les objets qui les fait valoir infiniment plus qu'ils ne valent en effet. Je ſouhaiterois pour l'amour de moi, que votre lettre contînt autant de vérités qu'elle contient de choſes ſpirituelles & jolies; & j'aimerois mieux en croire votre philoſophie, & les argumens de Wolff, que ceux que votre amitié & votre ſupport pour vos amis, vous ſuggèrent. Non, mon cher Suhm, je ſuis bien loin d'être tout ce que vous me croyez, ou que vous me dites être; mais je ſens bien que quand même tout cela ſeroit, je ne pourrois jamais me paſſer de gens de votre trempe, & que je reconnoîtrois toujours la lumière ſupérieure des aſtres ſur les petites étoiles ſubordonnées. Quand on ſait ce que vous ſavez, & qu'un heureux génie, ſecondé des tréſors que nous puiſons dans l'étude des belles-lettres, nous a élevés juſqu'au point de perfection où je vous vois briller, alors il eſt bien permis de ſcier du bois, & de ſe donner du loiſir: mais quand l'on ne fait qu'entreprendre une courſe, on ne doit pas s'ar-

rêter au premier pas, mais plutôt ſuccomber que de ne pas atteindre au but. Ne combattez donc pas ma conſtance & ma fermeté, mon cher Suhm, car c'eſt ſur elles que ſe ſoutient la véritable amitié que j'ai pour vous, & à laquelle je ne renoncerai pas plus qu'au déſir de me perfectionner, afin d'être pendant tout le cours de ma vie, honnête homme, ami des arts, & ſur-tout, avec une ſincérité parfaite, fidèle ami de tous mes amis.

Ainſi jugez à quel point je ſuis, mon très-cher Suhm, votre, &c.

LETTRE VII.

Du Prince Royal.

Rupin, ce 27 mars 1736.

MOn cher Suhm, c'eſt à vos ſoins officieux que je ſuis encore redevable du ſecond chapitre de Wolff. Sans bleſſer votre modeſtie, & en me reſſerrant dans les limites les plus étroites de la vérité, je peux vous aſſurer que Wolff ne perd rien en paſſant par vos mains; & je trouve que vous vous acquittez avec tout le ſuccès poſſible d'une entrepriſe auſſi noble que difficile.

Enfin, je commence à appercevoir l'aurore d'un jour qui ne brille pas encore tout-à-fait à mes yeux; & je vois qu'il eſt dans la poſ-

ſibilité des êtres, que j'aie une ame, & que même elle ſoit immortelle. M. Achard(*a*) m'envoie un grand raiſonnement ſur cette matière, qui doit ſervir de ſupplément aux ſermons qu'il nous a faits cet hiver ; & il me demande de lui faire voir les endroits de ſon raiſonnement que je trouverai les plus foibles. Mais je m'en garderai bien ; car quoique la plupart des raiſons qu'il m'allègue, ſoient des ſophiſmes plutôt que des argumens, je ne m'ingérerai pas à entrer en lice avec des perſonnes qui ont étudié, & qui en ſavent infiniment plus que moi ; je m'en tiens à Wolff ; & pourvu qu'il me prouve bien que mon être indiviſible eſt immortel, je ſerai content & tranquille.

Le profit que vous pouvez tirer de vos peines, mon cher Suhm, eſt qu'au-lieu que la véritable amitié que j'ai pour vous finiroit avec ma vie, elle reſtera immortelle comme mon ame ; & que cette ame ſe ſentant, après Dieu, redevable à vous ſeul de ſon exiſtence, ne manquera jamais de vous donner des marques d'une amitié fondée ſur l'eſtime, l'inclination & la reconnoiſſance parfaite avec laquelle je ſuis, mon cher Diaphane (*b*), votre, &c.

(*a*) Antoine Achard, paſteur de l'égliſe françoiſe de Berlin, & conſeiller du conſiſtoire ſupérieur, grand orateur, dont on a deux volumes de ſermons. Il eſt mort le 5 mai 1772.

(*b*) C'eſt-là un nom amical que le Prince de Pruſſe donnoit à Mr. de Suhm, comme un gage de leur intimité, &

LETTRE VIII.

De Mr. de Suhm.

Berlin, ce 30 mars 1736.

MONSEIGNEUR,

IL me tarde de me voir aux pieds de V. A. R. pour lui témoigner une foible partie des ſentimens dont m'a pénétré ſa dernière lettre. Quel prix de mon obéiſſance! & combien l'immortalité de mon ame ne m'en devient-elle pas plus chère, depuis l'aſſurance que V. A. R. vient de me donner! Quelle nobleſſe de ſentimens! quelle élévation! Vous êtes aſſurément le premier prince; que dis-je! vous êtes le premier homme, qui, non content de faire du bien dans ce monde, ne penſe trouver dans l'immortalité de ſon ame, qu'une raiſon d'en faire éternellement! Quelle preuve invincible des récompenſes après cette vie, n'eſt pas à mes yeux ce ſentiment de votre belle ame? car que ne doit-on pas attendre du Créateur qui prit plaiſir à l'y imprimer?

---

qu'il lui a conſervé juſqu'à la fin de ſa vie. Tout ce que l'on ſait des circonſtances qui peuvent avoir occaſionné le choix de ce nom, ne ſont que de ſimples conjectures. Le ſens du mot Diaphane, répond au ſens propre du mot allemand qui ſert de titre aux princes; mais il y a plus d'apparence que c'eſt ici une alluſion à cette candeur & ſincérité de cœur, que les Allemands nomment *Offenherzigkeit.*

J'oſe eſpérer, Monſeigneur, que vous aurez pardonné au vif intérêt que je prends à votre ſanté, les repréſentations que j'ai pris la liberté de vous faire; & je me flatte que vous avez trop bonne opinion de moi pour me croire capable de combattre votre amour pour les ſciences; paſſion louable dans tout homme, & adorable dans un grand prince. Non, Monſeigneur, je n'ai voulu combattre que cet excès d'amour pour elles, qui vous porte ſouvent à retrancher de votre ſommeil une trop grande partie, pour que votre ſanté ne doive pas tôt ou tard s'en reſſentir.

Pour prix des vœux que je fais ſans ceſſe pour une auſſi longue & auſſi glorieuſe vie, que les vertus de V. A. R. la lui méritent déjà, permettez, Monſeigneur, que je prenne au pied de la lettre les aſſurances que vous daignez me donner de vos bonnes graces.

J'ai l'honneur de vous envoyer la continuation de Wolff juſqu'au paragraphe 75, c'eſt-à-dire, juſqu'à celui où notre philoſophe commence à parler des êtres ſimples.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE IX.

Du Prince Royal.

Lubben (*a*), ce 17 avril 1736.

MONSEIGNEUR,

J'Ai été obligé malgré moi de m'arrêter encore quelques jours à Berlin ; mais je n'ai pas lieu de m'en repentir, puiſque j'ai eu occaſion de lire un poſtcript pour le Diaphane, qui l'a mis au comble de la joie, en lui apprenant que ſon Prince a bien voulu l'aſſurer qu'il penſe à lui. Rien ne pouvoit venir plus à propos pour ſoulager l'ennui mortel qu'il reſſent d'être abſent du Prince pour qui ſeul il vit & reſpire.

Le comte d'Althan m'a fait ſavoir par le baron de Demerath que le ſaumon eſt arrivé en même temps que lui, fort à propos, le vendredi-ſaint, & que le duc de Lorraine (*b*) remer-

(*a*) Petit endroit près de Berlin où Mr. de Suhm s'étoit retiré, afin de pouvoir ſans diſtraction travailler à la traduction de la Métaphyſique de Wolff, que le Prince de Pruſſe l'avoit engagé à faire pour lui.

(*b*) Le duc de Lorraine dont il s'agit ici, eſt le duc François, plus connu dans la ſuite comme empereur, ſous le nom de François I. Le Prince de Pruſſe avoit fait ſa connoiſſance perſonnelle lors de ſes fiançailles avec la princeſſe Eliſabeth-Chriſtine de Brunſwick-Bévern, auxquelles le duc François avoit aſſiſté à Berlin le 10 mars 1732. Lors de l'envoi du

ciera lui-même V. A. R. de cette attention à laquelle il a témoigné être très-ſenſible.

Auſſi-tôt que je fus arrivé ici, je repris Wolff; & j'ai l'honneur d'en envoyer à V. A. R. la continuation. C'eſt depuis le paragraphe 75 juſqu'au 90. J'ai mieux aimé envoyer peu cette fois, que de manquer une poſte: mais ce peu mérite beaucoup d'attention, & ſera, je m'aſſure, trouvé digne des réflexions de V. A. R.

Oſerois-je, Monſeigneur, vous faire part d'une découverte que je crois avoir faite dans mon petit travail? Je crois m'être apperçu que la langue allemande eſt plus propre aux raiſonnemens métaphyſiques & abſtraits, que la françoiſe. Les raiſons qui me l'ont fait juger, ſont, premiérement, que la langue allemande eſt plus riche en mots; & ſecondement, qu'elle n'eſt pas auſſi ſujette aux ambiguités que la langue françoiſe; ce qui la rend propre à exprimer chaque penſée avec plus de préciſion & de netteté, & par conſéquent avec plus de force. Je ſens fort bien toute la hardieſſe d'une telle aſſertion; mais ſachant combien

---

ſaumon dont il eſt fait mention dans la lettre ci-deſſus, le duc de Lorraine ſe trouvoit à Vienne à l'occaſion de la paix, & de l'échange de la Lorraine que le roi Staniſlas devoit recevoir contre le grand-duché de Toſcane, qui devoit être aſſuré au duc de Lorraine après la mort du grand-duc Jean-Gaſton, dernier prince de la maiſon de Médicis.

V. A. R. eſt prompte & facile à ſe rendre à de bonnes raiſons, pourquoi craindrois-je d'en avancer ? & pourquoi ne me permettroit-elle pas de m'élever juſqu'à l'imiter en cela, en me laiſſant frapper par des raiſons frappantes. Il eſt vrai que je puis me tromper, en attribuant à la langue françoiſe des défauts que je ne devrois chercher que dans moi-même ; c'eſt auſſi ce qui m'a fait prendre la précaution de mettre à la marge les mots allemands que je n'ai pas cru pouvoir rendre aſſez bien en françois ; laiſſant à la pénétration de V. A. R. le ſoin de ſuppléer à l'imperfection de mon travail.

J'ai l'honneur d'être avec le plus parfait dévouement & le plus profond reſpect, &c.

LETTRE X.

Du Prince Royal.

Rupin, ce 14 avril 1736.

MOn cher Diaphane, comment pourrai-je aſſez vous remercier de toutes les peines que vous vous donnez pour l'amour de moi. Je vous aſſure que j'en ſuis reconnoiſſant autant qu'on peut l'être. Me voilà donc à la fin parvenu, par vos ſoins, juſqu'à cet être ſimple ou indiviſible. Je ſuis charmé de la force du rai-

ſonnement de Wolff; & à préſent que je commence à me ſtyler ſur ſa manière de raiſonner, j'en découvre la force & la beauté.

Sans bleſſer votre modeſtie, ni la vérité, je peux vous aſſurer que j'ai trouvé votre traduction excellente; car j'avoue que la curioſité que j'ai eue de voir l'original allemand de la Métaphyſique de Wolff, me l'a fait comparer avec ce que vous avez eu la bonté de m'en traduire; mais je ne trouve en aucun endroit, qu'il ait perdu en paſſant par vos mains. J'avoue que vous pouvez me perſuader (vous en avez le don), que la langue allemande a ſes beautés & ſon énergie; mais vous ne me perſuaderez jamais qu'elle ſoit auſſi agréable que la françoiſe. Et quand même vous en viendriez à bout, j'aurois toujours une raiſon bien forte, & ſuffiſante à mon avis pour vous faire comprendre que je lis l'ouvrage de Wolff plus volontiers en françois; c'eſt que la traduction eſt toujours accompagnée de vos lettres, & que je ſuis charmé quand je vois quelque production d'un eſprit que j'aime & que j'eſtime également.

Oui, mon cher Suhm, ſans vous faire un mauvais compliment, je vous aſſure que je trouve tant de charmes dans votre eſprit & dans votre entretien, que ſi déſormais vous alliez vous réſoudre à ne parler & à n'écrire qu'en chinois, je ſerois homme à l'apprendre

pour profiter de votre converſation, & pour vous faire voir qu'il n'y a pas de langue au monde à laquelle je ne m'appliquaſſe, afin de vous y exprimer avec plus d'énergie tout le cas que je fais de vous, & la véritable eſtime avec laquelle je ſuis, mon très-cher Diaphane, votre, &c.

LETTRE XI.

De Mr. de Suhm.

Lubben, ce 18 avril 1756.

MONSEIGNEUR,

JE viens de recevoir une lettre du comte d'Althan du 6 de ce mois, par laquelle il me mande qu'il a préſenté au duc ſon maître le ſaumon dont il avoit été chargé ; & que ce prince a eu une véritable joie de voir cette attention de V. A. R. pour lui, la regardant comme une marque de la continuation de ſon amitié, qui lui étoit d'autant plus chère, qu'il en connoiſſoit tout le prix ; qu'il ſouhaitoit que je témoignaſſe à V. A. R. dans toutes les occaſions, ſon deſir de la cultiver pour la rendre éternelle ; & que je travaillaſſe à reſſerrer de plus en plus une liaiſon que lui-même cherchoit à entretenir par tous les ſoins imaginables.

Quelle flatteuſe commiſſion pour moi, Mon-

ſeigneur, ſi vous daignez l'agréer ! Rien ne pourroit m'arriver de plus heureux que d'être l'interprète des ſentimens d'amitié de deux grands princes, dont les intérêts futurs d'état & de gloire pourront peut-être un jour en tirer les plus grands avantages.

Je me flatte que V. A. R. eſt perſuadée que je m'y ſens animé par l'inviolable & religieux attachement que j'aurai toute ma vie pour elle; n'y ayant point d'idée d'un dévouement plus entier que celui avec lequel j'ai l'honneur d'être très-reſpectueuſement, &c.

LETTRE XII.

De Mr. de Suhm.

Lubben, ce 20 avril 1736.

MONSEIGNEUR,

J'Ai l'honneur d'envoyer à V. A. R. la ſuite de mon ouvrage juſqu'au paragraphe 115. La matière commence à devenir fort intéreſſante, & il me tarde de voir la fin du Dictionnaire de Wolff; c'eſt ainſi que j'appelle l'explication qu'il donne des mots, & qui eſt abſolument néceſſaire pour l'intelligence des choſes; en ſorte que dans la ſuite on ſe trouve amplement dédommagé de la peine qu'on s'eſt donnée pour apprendre cette eſpèce de nouvelle langue.

V. A. R. agréera que, pour l'amuſer un inſtant, je lui faſſe part d'une aventure héroï-comique-amoureuſe qui s'eſt paſſée derniérement ici.

Le capitaine du château de Lubben eſt un certain Tritſchler, bon-homme, père de quatre filles, dont l'aînée, quoique richement laide, a brillé il y a plus de 20 ans à Dresde dans tous les bals maſqués, par ſa belle taille & ſa danſe. On dit auſſi, il eſt vrai, qu'elle avoit la mortification d'entendre ceſſer les éloges dès qu'elle ſe démaſquoit. Il y a long-temps qu'elle ne danſe plus, & ce n'eſt pas elle non plus qui a aidé à jouer le roman. Les deux ſœurs ſuivantes ont, ſelon toute apparence, renoncé à faire parler des effets de leurs charmes : reſte donc la cadette, qui eſt l'héroïne. C'eſt une blonde, qui n'eſt pas mal ; grande, aſſez bien faite, chantant & jouant du clavecin. Son père, pour lui donner occaſion d'exercer ſes talens, a ſouvent de petits concerts chez lui, où aſſiſtent ceux qui fréquentent ſa maiſon, & ceux qui s'y font préſenter. Un gentilhomme, nommé Hacke, qui a ſervi quelques années, & quitté enſuite comme lieutenant, demeurant à quelques lieues d'ici ſur une terre fort endettée, eſt venu ces jours paſſés dans cette ville, & s'eſt fait introduire au château par un officier de la garniſon. Il eſt vrai qu'on prétend que le concert étoit fort complet, & que la belle s'y

ſurpaſſa ; je veux croire auſſi que le cavalier s'étoit mis de ſon mieux, & que la belle avoit ſon beau jour ; mais cependant, ô amour ! que ton pouvoir eſt grand ! Se voir pour la première fois & s'aimer éperduement, n'eſt pour eux qu'une même choſe. La fin du concert n'a pas plutôt ſoulagé l'impatience de l'amant, qu'il ſe lève, fait la révérence au père, & lui demande ſa divine fille en mariage. Le père y conſent, appelle ſa fille, lui propoſe la choſe, & trouve une obéiſſance digne d'Iphigénie. Le bon-homme met la main de ſa fille dans celle de ſon amant ; & après avoir ſatisfait aux ordres de l'amour, il ſonge à faire connoiſſance avec ſon gendre, lui demande ſon nom, ſon état, & tout ce qui s'enſuit. A quoi celui-ci ayant répondu, tous paroiſſent ſatisfaits ; & peu de jours après, la ſérieuſe cérémonie unit à jamais le couple fortuné.

Voilà vraiment un ſujet de roman à déſeſpérer la plus riche imagination.

Agréez, Monſeigneur, l'aſſurance de mon profond reſpect, &c.

LETTRE XIII.

Du Prince Royal.

Rupin, ce 27 avril 1736.

MOn cher Diaphane, je viens de recevoir à la fois deux de vos lettres, qui m'ont fait tout le plaiſir du monde. Si le ſervice de Mars ne m'occupoit entiérement, j'aurois répondu à chacune à part, & d'un ſtyle non laconique; mais je vous aſſure qu'à peine ai-je le temps de boire & de manger.

Je ne m'attendois aſſurément pas que le ſaumon que j'ai envoyé au duc de Lorraine, lui ſeroit auſſi agréable qu'il le lui a été. Je regarde le plaiſir qu'il lui a fait, comme une marque de l'amitié qu'il a pour moi; car l'amitié rend agréables des bagatelles quand elles viennent de la part des perſonnes que nous aimons. Le duc n'auroit pu choiſir un organe qui me fût plus agréable que celui de Diaphane; car vous ſavez combien je vous aime & vous eſtime : auſſi ne devez-vous pas vous étonner du plaiſir que j'ai à recevoir de vos nouvelles.

J'étudie Wolff avec une très-grande application, & je me forme de plus en plus à ſa manière de raiſonner, qui eſt très-profonde & très-juſte. La propoſition de la raiſon ſuffiſante, & celle de la différence des êtres ſimples & compoſés,

compoſés, ſont, à mon avis, celles qu'il faut le plus s'imprimer quand on veut bien comprendre la ſuite de ſa Métaphyſique; & ce ſont auſſi les deux propoſitions que je relis tous les jours plus d'une fois, pour me les bien imprimer dans la mémoire.

A ce que je vois, l'amour exerce ſon empire à Lubben comme à Troyes, en Sicile, ou à Anet. Quels miracles ne fait-il pas tous les jours! Il n'y a pas juſqu'à Rupin où il ne faſſe ſentir ſon influence; nous en avons des exemples ici, mais le temps ne me permet pas de vous entretenir là-deſſus. L'on m'appelle, & j'entends déjà la voix de 600 hommes qui veulent être exercés. Il faut m'y rendre pour les dépêcher le plus vîte qu'il me ſera poſſible.

Cependant, crainte que notre amitié n'en ſouffre, permettez-moi de vous aſſurer auparavant de la parfaite eſtime avec laquelle je ſuis, mon très-cher Diaphane, votre, &c.

LETTRE XIV.

Du Prince Royal.

Rupin, ce 6 de mai 1736.

MOn cher Diaphane, jamais Tantale n'a tant ſouffert dans le fleuve dont il ne pouvoit boire les eaux, que moi d'avoir reçu vos cahiers de Wolff & de ne pouvoir les lire. Tous

les incidens & tous les fâcheux du monde, ſe ſont, je crois, donné le mot pour m'en empêcher. Un voyage à Potsdam, des exercices quotidiens, & l'arrivée de mon frère en compagnie des Srs. de Hacke & de Rittberg, m'en ont empêché.

Imaginez-vous, mon cher Diaphane, que je vois débarquer cette caravane ſans penſer à rien; & que ces meſſieurs me peſant ſur les épaules comme tout, ne me quittent pas d'un pied, pour me faire, je crois, donner à tous les diables. Un diſcours de tailles, de meſures, de pieds, eſt bientôt épuiſé; voilà qui eſt fini, & *je me vois à ſec*, comme Boileau (*a*) *aux bords du Leck.* Que faire? je me ſuis aviſé, à ce qu'il me paroît fort à propos, de les mener dans mon jardin que j'ai fait illuminer entiérement, de même que le temple. J'ai fait jouer un petit feu d'artifice, & du reſte, je les ai régalés du mieux que j'ai pu. Comme ce ſont des perſonnes qui font beaucoup plus de cas des êtres compoſés que des êtres ſimples, qu'ils ne connoiſſent pas; ou, pour parler plus intelligiblement, qu'ils ont plus de notions de leurs eſtomacs que de leurs eſprits, je les ai mis ſur

(*a*) Ce paſſage fait alluſion aux deux vers de Boileau de ſon Épître au Roi Louis XIV:

» Et par-tout ſur le Wahl, ainſi que ſur le Leck,
» Le vers eſt en déroute, & le poëte à ſec. «

Voyez Œuvres diverſes de Boileau, Épître IV.

le chapitre de la philoſophie de Duval (a), qui a fait merveilles, & leur a bourré la bedaine, au *non plus ultra*. Je me ſuis laſſé de les voir manger, & j'aurois volontiers jeûné deux jours, ſi j'avois pu avoir le plaiſir de m'entretenir pendant tout ce temps avec mon cher Diaphane. Vous ſavez le cas que je fais de lui, & que je ſuis, comme on ne le ſauroit être davantage, avec une parfaite eſtime, mon cher Diaphane, votre, &c.

LETTRE XV.

Du Prince Royal.

Berlin, ce je ne ſais lequel de mai 1756.

MOn cher Diaphane, ſi le dieu Mars avoit réſolu de me faire faire divorce avec les Muſes, il n'auroit, certes, pu mieux s'y prendre qu'il ne l'a fait. Une ſucceſſion continuelle d'occupations puériles nous tient ici, depuis la pointe du jour juſqu'au coucher du ſoleil, dans une continuelle action. C'eſt à elle que vous devez vous en prendre de ce que je ne vous ai pas répondu plutôt. Je profite d'un moment de relâche, pour vous remercier des peines infinies que vous vous donnez dans la traduction de Wolff. J'ai trouvé le moyen d'en lire &

(a) Alors cuiſinier du Prince de Pruſſe.

relire par repriſe les derniers cahiers que vous m'avez envoyés. Je commence à me faire à ſa manière de raiſonner, & je ſuis à préſent beaucoup plus au fait de ſes propoſitions que je ne l'étois il y a quelques mois. Et la preuve que je comprends fort bien ſon principe de contradiction, c'eſt que je ſens que vous eſtimant une fois au point que vous ſavez, je ne puis abſolument vous eſtimer moins; ou, pour parler plus intelligiblement, c'eſt que connoiſſant toute l'étendue de votre mérite, je ne ſaurois que vous eſtimer de tout mon cœur, étant, mon cher Diaphane, votre, &c.

LETTRE XVI.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 28 mai 1736.

MOn très-cher Diaphane, je vous fais mille & mille remerciemens de ce que vous m'avez envoyé la continuation de Wolff. Vous me procurez tant de plaiſir par l'étude que j'en fais, que je ne me ſens pas en état de vous en témoigner ma reconnoiſſance.

Nous nous tuons ici à force d'exercices tous les jours, & nous n'en avançons ni plus ni moins; car aujourd'hui le régiment du prince Henri a paſſé la revue; & après avoir fait des merveilles, le roi n'en a point paru ſatisfait;

& même il a fait éclater un air de mécontentement qui a dépité tout le public. Dites-moi, la raiſon ſuffiſante de ſa colère. Je ne la peux trouver ni hors de lui, ni en lui; & je ne peux en attribuer la cauſe, qu'à un haſard qui a produit ſa mauvaiſe humeur, à un échauffement de bile qui lui a fait conſidérer le pauvre prince & ſon régiment d'un œil miſanthrope & hypocondre. Dieu me préſerve d'un pareil ſort! Mon parti ſeroit bientôt pris, ſi pareille choſe m'arrivoit. J'attends le jour, le moment, la minute où je partirai d'ici pour m'en retourner dans mon repos, & pour jouir de la vie; j'aurai alors plus de temps qu'à préſent pour vous aſſurer de la parfaite & ſincère eſtime avec laquelle je ſuis, mon très-cher Diaphane, votre, &c.

LETTRE XVII.

De Mr. de Suhm.

Lubben, ce 1 juin 1736.

MONSEIGNEUR,

LA dernière lettre dont V. A. R. m'a honoré, m'a trouvé dans un état qui me rendoit fort néceſſaire un pareil encouragement à demeurer dans ce monde; car une colique affreuſe m'en avoit tout-à-fait dégoûté. Sérieuſement, Monſeigneur, j'ai cru aller voir des

yeux de l'entendement pur, tout ce que Wolff nous montre avec toute la netteté dont notre perception eſt ici-bas capable; & après m'être entiérement réſigné aux volontés de cet Être par lequel tous les autres exiſtent, je me ſuis mis à confier à un papier mes dernières penſées terreſtres pour V. A. R. Ah! que ne lui diſois-je pas ſur la douleur que j'éprouvois en quittant ce monde avant que d'avoir pu lui être auſſi utile que je le ſouhaitois, avant que d'avoir pu lui donner des preuves tout-à-fait convaincantes que mon premier, mon plus ardent déſir étoit de lui ſacrifier mon ſang & ma vie! Enſuite je faiſois l'unique teſtament que j'avois à faire, diſpoſant de mes enfans; & je prenois la liberté de les léguer à V. A. R.

N'ayant plus rien à faire après cela, je ſerois mort dans la douce perſuaſion qu'elle n'auroit point dédaigné mon legs. Mais, Monſeigneur, me voilà de nouveau plein de vie, de l'eſpérance de vous la ſacrifier encore; plein du déſir de trouver les occaſions de pouvoir vous faire connoître mon reſpectueux attachement, & celui de mes enfans pour votre reſpectable perſonne; de vous faire connoître en un mot à quel point tout mon ſang vous eſt dévoué.

V. A. R. daignera me pardonner que je ne lui envoie pas cette fois autant d'ouvrage qu'à l'ordinaire; une grande foibleſſe qui me reſte encore, m'a fait aller doucement dans mon

travail. Mais je réparerai ce petit retard en redoublant d'efforts & de zèle, ſachant bien que c'eſt-là le ſeul moyen par lequel je puis me donner auprès de V. A. R. quelque mérite à l'occaſion de cette traduction, qui n'en aura elle-même pas d'autre que celui qu'elle reçoit de l'honneur d'être approuvée de V. A. R.; honneur qui lui ſuffit bien auſſi, & qui eſt le ſeul auquel j'aſpire de la rendre digne.

La manière dont V. A. R. veut bien me faire ſentir qu'elle entend la propoſition de la contradiction, eſt pour moi des plus gracieuſes. Et c'eſt par la même raiſon que toute l'Europe comprendra que V. A. R. ne peut être autre qu'elle n'eſt; & qu'ainſi elle eſt néceſſairement le plus digne Prince du monde. Elle me permettra avec toute ſa modeſtie de lui dire ceci dans le ſtyle de Wolff, qui ſe pique moins de fineſſe & d'élégance, que de juſteſſe de penſée, & ſur-tout de vérité.

Je ſuis, &c.

LETTRE XVIII.

Du Prince Royal.

Rupin, ce 6 juin 1736.

MOn très cher Diaphane, quel bonheur, quand au milieu d'un orage que l'on ne connoît pas, on eſt endormi dans les bras de la

ſécurité & du repos ! Voilà préciſément le cas où je me ſuis trouvé. Quoi, mon cher Suhm, vos jours, qui me ſont d'un prix infini, ont été menacés ! quoi, une mort prématurée auroit porté obſtacle aux effets de ma reconnoiſſance, & à l'efficace de mes bonnes intentions ! Non ! le Ciel qui aime & qui commande les devoirs de la vertu, ne m'a pas voulu ôter une occaſion d'être reconnoiſſant. Vivez, mon cher Suhm ! vivez, puiſque le Ciel le permet ! vivez pour vos amis, qui, par le véritable attachement qu'ils ont pour vous, ne pourroient ſoutenir l'atterrante penſée d'être ſéparés de vous ! J'avoue & je comprends que vous n'aviez à vous attendre, au dernier période où vous touchiez, qu'aux récompenſes dont le Ciel couronne la vertu ; & qu'ainſi, par rapport à vous-même, vous perdez plus en prolongeant vos jours qu'en finiſſant votre carrière. Mais, mon cher Suhm, n'oubliez pas la tendreſſe que vous devez à un nourriſſon que vous n'avez pas encore ſévré dans l'école de la philoſophie. Que ſerois-je devenu ? car je ſens que j'ai beſoin de vos yeux pour voir, & que perdant de vue mon guide, je cours riſque de m'égarer. La ſeule penſée de votre mort, me ſert d'argument pour prouver l'immortalité de l'ame ; car ſeroit-il poſſible que cet être qui vous meut, & qui agit avec autant de clarté, de netteté, & d'in-

telligence en vous ; que cet être, dis-je, ſi différent de la matière & du corps, cette belle ame, douée de tant de vertus ſolides & d'agrémens, cette noble partie de vous-même qui fait les délices de notre ſociété, ne fût pas immortelle ? Non, certes ! je le ſoutiendrai ſur les bancs même, s'il le falloit, que quand la plus grande partie du monde ſeroit périſſable & anéantie, vous, Voltaire, Boileau, Newton, Wolff, & encore quelques génies de cet ordre, doivent être immortels. Je vous demande bien pardon de vous dire des vérités, qui, comme je crains, choqueront votre modeſtie. Mais, auſſi peu qu'une perſonne colérique eſt capable de vaincre le premier mouvement de la paſſion qui l'emporte, auſſi peu le ſuis-je aujourd'hui de modérer ma joie & l'effuſion de mon cœur au ſujet de votre convaleſcence, & de ce que je penſe de vous. J'ai du moins la ſatisfaction de vous l'avoir dit une bonne fois. J'aurois bien des choſes encore à vous dire au ſujet de ce teſtament qui m'a penſé arracher des larmes; l'on ne doit pas rougir de verſer des pleurs en pareille occaſion. L'inſenſibilité eſt le principe de l'inhumanité & de la barbarie : un cœur tendre eſt le fondement de la vertu.

Je vous ſuis très-obligé des cahiers qui accompagnent votre lettre ; je les lirai avec d'autant plus de plaiſir, que c'eſt le premier

ouvrage qu'aient produit vos forces convaleſcentes. Je continue à lire Wolff avec la plus grande application, & je tâche de m'inculquer ſes propoſitions le plus profondément que je puis. Il eſt bon de faire ſouvent de pareilles lectures ; car elles ſont d'un double uſage ; elles inſtruiſent & humilient. Je ne me ſens jamais plus petit qu'après avoir lu la propoſition de l'être ſimple. Quelle profondeur ! quelle application ſuivie à ſonder tous les ſecrets de la nature entière ! à porter la clarté & la netteté où juſqu'ici il n'y eut qu'ombre & que ténèbres !

Je vous quitte, mon cher Suhm, partant aujourd'hui pour ma terre ; ce ſera pour y étudier avec plus de tranquillité, & pour jouir un peu du repos, après en avoir eu très-peu pendant les revues. Je ſuis avec une très-parfaite eſtime, mon très-cher Diaphane, votre, &c.

LETTRE XIX.

De Mr. de Suhm.

Lubben, ce 16 juin 1736.

MONSEIGNEUR,

SI jamais j'eus ſujet de déſirer avec ardeur que Wolff eût déja inventé cet art des ſignes qu'il dit manquer aux hommes, pour pouvoir

exprimer leurs penſées d'une manière toute dégagée des ſens, c'eſt bien dans cette occaſion. Car comment pourrois-je avec des mots répondre dignement à la dernière lettre dont V. A. R. a daigné m'honorer? Oh! Monſeigneur, les reſpectueux ſentimens dont je me ſens pénétré pour vous, ſont ſi fort au-deſſus de tout ce que le langage des hommes peut exprimer, que mon cœur & ma plume ſe révoltent à les peindre auſſi froidement que je le ferois même dans les termes les plus énergiques. Que ce reſpectueux ſilence vous diſe donc tout ce que je ne puis que ſentir!

Quand ma vie me ſeroit odieuſe, l'intérêt que vous daignez y prendre ſuffiroit pour me la rendre chère. Je reviens donc avec joie à la vie, puiſque le Ciel le veut, & que V. A. R. le déſire; mais, Monſeigneur, ſouffrez que ce ſoit pour ne vivre déſormais que pour vous; pour jouir du ſeul bien que j'ambitionne, celui de poſſéder vos bonnes graces, pour être témoin enfin de vos vertus & de votre gloire.

La continuation de Wolff que j'ai l'honneur d'envoyer à V. A. R., nous mène bien près de la fin du troiſième chapitre. Je me ſuis apperçu d'une faute dans le paragraphe 282 de l'envoi précédent, où le mot *entendement* ſe trouve à la place de celui d'*imagination*.

Quoique je me voie obligé d'aller à Dresde pour y attendre le retour de la cour de Varsovie, Wolff & mon écritoire ne me quitteront point.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

LETTRE XX.

De Mr. de Suhm.

Dresde, ce 29 juin 1735.

MONSEIGNEUR,

JE me suis rendu ici à très-petites journées; & quoique j'eusse bien résolu de ne pas perdre de temps, & de travailler chemin faisant, je n'ai pu cependant en trouver la commodité. Du reste, je n'ai jamais fais en ma vie de voyage plus agréable & plus délicieux que celui-ci; car j'ai eu continuellement en main la dernière lettre dont V. A. R. m'a honoré; je l'ai lue & relue mille fois sans pouvoir m'en rassasier; & me livrant sans réserve aux douces réflexions qu'elle m'inspiroit, je suis enfin arrivé ici sans rien savoir de tout ce voyage, sinon que j'étois parti de Lubben.

Je voudrois qu'il me fût possible de rendre compte à V. A. R. de toutes les réflexions que j'ai faites pendant ce temps; mais leur nombre & leur rapidité fait que je n'en ai plus

qu'un ſouvenir confus. Je n'ai ſans doute pas beſoin de dire à V. A. R. quel en a été l'objet, & combien un objet ſi grand & ſi ſublime étoit propre à élever les penſées & les ſentimens de mon ame. Tout ce qui peut faire l'admiration des hommes, entre ſi néceſſairement dans l'eſſence de cet objet, qu'on pourroit s'en occuper toute ſa vie, ſans en épuiſer pour cela les ſujets qu'on a de l'admirer. Cette chaîne de réflexions me ramenant de temps en temps à moi-même, je me ſentis le plus heureux des mortels, en ſongeant à l'intérêt qu'un Prince ſi parfait daigne me témoigner. Oui, me diſois-je, quel que ſoit mon ſort, je devrai toujours faire envie à tout le monde, auſſi long-temps que V. A. R. daignera me conſerver de pareils ſentimens. Vous m'avez rendu la ſanté, Monſeigneur, peut-être la vie; ainſi c'eſt à vous que je la dois, & que je fais vœu de la conſacrer. Prenez poſſeſſion de moi, comme d'un bien qui vous appartient par les droits les plus ſacrés! Vous m'avez doué d'une tranquillité d'ame que rien au monde n'eſt capable d'altérer, d'une fermeté que rien ne peut ébranler, & je ſens intimément que je puis maintenant être heureux en dépit du ſort. La ſeule choſe qui puiſſe encore m'affliger, c'eſt l'éloignement de V. A. R., dans lequel les circonſtances me condamnent encore à vivre. Vous êtes, Monſeigneur, pour m'exprimer

figurément, vous êtes mon ſoleil ; car dès que je ne ſuis plus à portée d'éprouver la douce influence de vos rayons, je ſens un froid ſe gliſſer ſi profondément dans mon ame, que rien n'eſt capable de la réchauffer. Auſſi toutes mes penſées, toutes mes démarches tendent-elles à me ménager la liberté de pouvoir un jour venir vivre dans le doux climat que ce ſoleil bienfaiſant doit éclairer, & de participer à la félicité du peuple fortuné auquel il promet un printemps de bonheur perpétuel. Je me flatte même d'y réuſſir avec le temps, & de trouver enfin les moyens de venir couler mes derniers jours près de la merveille de notre ſiècle, afin de pouvoir me délecter à la contempler & à lui rendre mes ſincères hommages. Voilà, Monſeigneur, ce qui manque encore à ma félicité ; & je mourrois ſans doute aujourd'hui ſans regret, ſi je devois renoncer pour toujours à cette douce eſpérance, le ſeul ſoutien de ma foible vie. Je ſuis, Monſeigneur, & ſerai juſqu'au tombeau, avec les ſentimens du plus profond reſpect & du plus entier dévouement, &c.

LETTRE XXI.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 3 juillet 1736.

MOn cher Diaphane, je n'ai reçu qu'hier les deux paquets que vous m'avez fait le plaiſir de m'envoyer. Je vous en remercie de tout mon cœur, en vous aſſurant que je ne lis aucun cahier de votre ouvrage ſans me reſſouvenir en même-temps à quels devoirs la reconnoiſſance m'engage. J'avois déja corrigé la faute qui ſe trouve dans le paragraphe 282, en ſubſtituant, comme vous me le marquez, au mot *entendement*, celui d'*imagination*.

Enfin, mon cher Suhm, l'on peut profeſſer la philoſophie à tête levée (*a*), & ſans plus craindre les foudres du pédagogue, ni le fantôme de l'irréligion. La raiſon reprend l'empire qui lui eſt dû, & l'erreur s'en ira chercher ſon réfuge dans les cerveaux étroits de quelques génies foibles, & dans le giron de la ſuperſtition.

J'en viens à la dernière lettre que vous

(*a*) Ceci a du rapport à la juſtification de Wolff & de ſes ouvrages, à laquelle le Prince de Pruſſe avoit eu beaucoup de part, ayant ſu, par les repréſentations qu'il avoit fait faire au roi ſon père, qui étoit alors fort prévenu contre Wolff & ſa philoſophie, l'engager à nommer une commiſſion, qui reconnut pleinement l'innocence & le mérite des ouvrages de ce célèbre philoſophe.

m'avez fait le plaiſir de m'écrire ; mais qu'en puis-je dire, ſinon que l'amitié aveugle que vous avez pour moi, vous fait eſtimer un chétif mortel au-delà de ſon prix? Les couleurs flatteuſes avec leſquelles vous me peignez, me maſquent ſi avantageuſement, que je ne me reconnois plus. Enfin vous prêtez l'attribut de la perfection à un être qui en eſt bien éloigné, & qui remarque par tout ce qui lui eſt connu de lui-même, qu'il eſt marqué au coin de l'humanité, auſſi-bien que le dernier galérien. Je paſſe à l'endroit de votre lettre qui m'eſt le plus flatteur, & où, pour ainſi dire, vous me donnez une hypothèque ſur votre perſonne. Quelle acquiſition pourrois-je faire au monde qui me fût plus agréable ! Que l'on m'offre tous les tréſors du Pérou, je ne balance pas un moment entre le choix que je devrois faire, & je trouve en vous un tréſor qui m'eſt plus utile que tous ceux que la maſſe groſſière & matérielle de ce monde pourroit offrir. Vous ſavez que mon cœur eſt incapable de ſe démentir, & qu'il ne ſe ſert de ma plume que pour exprimer d'une manière figurée ſes ſentimens :

Si mon cœur dans mes vers ne parle par ma plume,
Que le feu qui l'anime auſſi-tôt le conſume.

Je pars demain pour la Pruſſe. Le voyage ſera de quatre ſemaines, pendant leſquelles notre fameux précepteur Wolff ſera ma compagnie.

Adieu,

Adieu, mon cher Diaphane ! Il eſt ſuperflu de vous répéter tous les vœux que je fais pour la réuſſite de vos deſſeins. Puiſſe votre ſort d'une manière inſéparable être uni au mien ! Puiſſé-je un jour vous témoigner ma reconnoiſſance autant que je le déſirerois ! & que chaque jour me fourniſſe l'occaſion de vous réitérer de vive voix les ſentimens de la plus parfaite eſtime qui fut jamais. Je ſuis, mon cher Diaphane, votre, &c.

LETTRE XXII.

Du Prince Royal.

Au camp de Velau, ce 18 juillet 1736.

MOn cher Suhm, malgré les fatigues du voyage, & les occupations militaires dont je ſuis chargé, ne croyez pas que je perde Wolff de vue un moment. C'eſt le point fixe ſur lequel toute mon attention eſt tournée ; plus je le lis, plus il me donne de ſatisfaction. J'admire la profondeur de ce célèbre philoſophe, qui a étudié la nature comme jamais perſonne ne l'a fait, & qui eſt parvenu à pouvoir rendre raiſon de choſes qui autrefois étoient non-ſeulement obſcures & confuſes, mais encore tout-à-fait inintelligibles. Il me ſemble que j'acquiers tous les jours plus de lumières avec lui, & qu'à chaque propoſition que j'étudie, il me tombe

une nouvelle écaille de deſſus les yeux. C'eſt un livre que tout le monde devroit lire, afin d'apprendre à raiſonner, & à ſuivre le fil ou la liaiſon des idées dans la recherche de la vérité.

Nous avons un temps abominable ici. Il ſemble que le ſalpêtre & le ſoufre aient conſpiré notre perte. Le tonnerre gronde tous les jours, & la foudre eſt ſi redoutable en ce pays, que l'on entend tous les jours parler des dégâts qu'elle a faits. Voilà ce qu'il y a de plus nouveau ici; & à moins que de vous circonſtancier tous les différens malheurs qui arrivent en ces contrées, je ſerois fort embarraſſé de quoi vous entretenir. Adieu, mon cher! Croyez-moi avec une bien ſincère eſtime, votre, &c.

LETTRE XXIII.

De Mr. de Suhm.

Dresde, ce 6 août 1736.

MONSEIGNEUR,

LA très-gracieuſe lettre dont V. A. R. m'a honoré, & par laquelle elle me marquoit ſon départ pour la Pruſſe, m'ayant fait ſuſpendre l'envoi des cahiers de ma traduction, j'ai profité de cet intervalle pour parcourir ce pays, afin de renouveller quelques anciennes connoiſſances. Qu'il eſt triſte, Monſeigneur, à un

certain âge, d'être réduit à chercher un établiſſement ! Mais notre philoſophe m'apprenant que tout ce qui arrive a ſa raiſon ſuffiſante, & que je ne dois être ſurpris de rien, je me réſigne en prenant le meilleur parti qui me reſte à prendre, c'eſt-à-dire, de me conduire de façon à n'avoir jamais rien à me reprocher. J'ai connu un grand joueur de trictrac, qui, après les coups les plus piquans & les plus capables de déſeſpérer, avoit coutume de dire avec le plus grand ſang-froid du monde : » Que vou-» lez-vous ? cela eſt dans les dés ». Effectivement, a-t-on jamais raiſon de prendre ſi fort à cœur ce qui ne dépend pas de nous, ou de déſirer ſi fortement ce qu'on ne ſauroit trouver en ſoi-même ?

Si je ne ſavois bien que j'écris au Marc-Antonin de nos jours, je ne penſerois pas à l'entretenir ſi long-temps de moi, aimant bien mieux l'entretenir de lui-même. Mais quelque plaiſir que j'y trouve, Monſeigneur, il faut bien y renoncer, puiſque votre modeſtie ſemble n'y trouver que des raiſons de vous humilier davantage.

J'ai l'honneur de vous envoyer aujourd'hui une continuation de Wolff, eſpérant que cette lettre arrivera vers le retour de V. A. R., & déſirant ardemment que ce paquet la trouve en parfaite ſanté.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXIV.

Du Prince Royal.

Rupin, ce 15 août 1736.

MOn cher Suhm, quand je reçois vos lettres, elles ſont toujours accompagnées de pièces de votre traduction, de façon qu'il ne me reſte qu'à vous remercier ſans ceſſe des peines que vous vous donnez pour moi; & c'eſt ce que je fais avec le plus grand plaiſir du monde, me ſentant charmé par la lecture des ouvrages de notre philoſophe.

Me voilà de retour depuis huit jours d'un rude & déſagréable voyage, qui, graces à Dieu, s'eſt mieux terminé qu'on ne l'auroit eſpéré dans les commencemens.

Vous ſerez ſans doute ſurpris, peut-être étonné, mon cher Diaphane, de ce que je ne vous plains pas, de voir un homme comme vous, réduit à chercher un établiſſement. Ce ſont les yeux de votre cour que je plains, qui ſont faſcinés au point de ne pouvoir diſtinguer des ſujets utiles & dignes d'être employés, de ceux qui ne jouiſſent des privilèges de la fortune que par l'aveugle caprice de la faveur. Comment eſt-il bien poſſible (ſoit dit ſans vous flatter) qu'une perſonne d'autant de mérite, d'eſprit & de ſavoir que vous, ſoit négligée,

& même oubliée? Et quelle idée ſe peut-on faire d'une cour où des Suhms ne ſont pas recherchés? En vous eſtimant, je fais mon plus grand éloge; car il faut aimer la vertu & le beau pour l'eſtimer:

Si je vaux, c'eſt par-là que je vaux quelque choſe.

Mais de quoi peut-il vous ſervir de vous voir appuyé de mon ſuffrage & de mes vœux impuiſſans? Ce ſont des conſolations qui ne mènent à aucune réalité. Il eſt bien certain que nous ne ſommes pas les artiſans de notre fortune; ſi cela étoit, chaque homme ſeroit heureux. Mais en revanche c'eſt une conſolation pour nous, que le ſort, par une loi immuable, amène ſans ceſſe des changemens. Le ciel n'eſt pas toujours ſerein; des frimats continuels ne couvrent pas la ſurface de nos champs: prenons donc, mon cher Diaphane, le temps comme il vient, & penſons qu'il faut néceſſairement fournir notre carrière. Il ne dépend pas de nous de reculer dans notre chemin; & le profit le plus eſſentiel que nous puiſſions retirer de la philoſophie, eſt de nous faire un calus pour toutes les choſes extérieures, & de chercher le vrai repos & la tranquillité en nous-mêmes. Mais qu'il eſt facile, mon cher Diaphane, de donner ce précepte, & qu'il eſt difficile de le ſuivre! Je ſens qu'un cœur rongé de chagrin, dans l'amertume de ſa dou-

[illegible], est peu flexible aux remontrances de la [illegible]. Loin de condamner votre juste déplaisir, je l'approuve, d'autant plus qu'il est fondé sur la charité chrétienne, qui nous inspire de la tristesse en voyant les imperfections de notre prochain. Or, avoir peu de connoissance de la vertu, est une grande imperfection; c'est pourquoi la trouvant dans votre maître (a), elle doit naturellement produire cet effet dans votre ame. Vous ne pouviez me donner une marque plus certaine de votre sincérité & de votre amitié, qu'en m'ouvrant votre cœur, & en me faisant connoître toutes les circonstances dans lesquelles vous vous trouvez. Et sans être un Mère Angélique, je ne désire rien tant, connoissant vos chagrins, que d'y pouvoir porter remède. Mais malheureusement je crois avoir [illegible] que nous ne pouvons être à [illegible] de votre bonheur & de votre [illegible]

[illegible]

vous aurez entendu parler, où lu quelques ouvrages, Greffet, vient chez moi, & avec lui l'abbé Jordan, Keiſerling, Fouquet & le major Still. Quelle fatalité nous ſépare, mon cher Diaphane, & pourquoi ne pouvons-nous pas voir à Reinsberg nos jours couler enſemble dans le ſein de la vérité & de l'innocence?

Là, ſous un ciel ſerein, aſſis au pied des hêtres,
Nous étudions Wolff en dépit de nos prêtres.
Les grâces & les ris ont accès en ces lieux,
Sans pourtant excepter aucun des autres dieux:
Tantôt, quand nous ſentons bouillonner notre verve,
Nous chantons en l'honneur de Mars & de Minerve;
Tantôt, le verre en main, nous célébrons Bacchus,
Et la nuit nous payons nos tributs à Vénus.

Telle eſt la confeſſion que je vous fais de la vie que nous menons dans ce fortuné ſéjour, où le Ciel puiſſe nous conſerver long-temps! Quant à ce que vous me dites de la philoſophie de Wolff, vous ſerez fort étonné d'apprendre que ſon ſort eſt celui du temps; & à moins que d'avoir un thermomètre de cour (a),

(a) Ceci a rapport aux perſécutions de Wolff qu'on avoit cherché à noircir aux yeux de la cour de Frédéric-Guillaume I, par des calomnies qui ne furent que trop écoutées pendant quelque temps. Il fut obligé ſur un ordre, d'abandonner la chaire de mathématiques qu'il occupoit dans l'univerſité de Halle; mais on s'empreſſa de lui en donner une autre à Marpourg; & ſa célébrité ſe répandant, les académies des ſciences de Paris, de St-Péterbourg, &c. voulurent le compter parmi leurs membres.

il eſt impoſſible de ſavoir en quel crédit elle eſt préſentement. Mais c'eſt de quoi je ne m'embarraſſe guère ; car lorſqu'on connoît le fonds d'incertitude & de diverſité qui ſe trouve dans le temps, l'on ne s'enquiert plus de la raiſon des choſes qui n'en ont aucune autre qu'un caprice arbitraire mêlé d'une opiniâtreté contradictoire. Paſſez-moi ces termes, je vous en conjure, au cas que vous trouviez que j'en diſe trop. Quant à la traduction des autres ouvrages de notre philoſophe, j'ai la ſatisfaction de vous apprendre que la Logique eſt actuellement ſous preſſe, & que l'on va commencer à traduire ſa Morale. Pour la Métaphyſique, on en trouve la traduction ſi bonne, ſi correcte, & ſi préciſe, que l'on jugeroit ſuperflu d'eſſayer d'en faire une autre, puiſque l'on s'expoſeroit ou à devenir plagiaire de votre traduction, ou bien à en faire une autre beaucoup moins parfaite & moins exacte. Voilà le rapport que je vous fais de l'état où ſe trouve chez nous la république des lettres. Quant au mien en particulier, j'en ſuis peu content, étant ſéparé de vous. Il me ſemble que je ne ſaurois me paſſer de mon cher Diaphane. Quel raviſſement ſera le mien, quand je vous reverrai, & que de vive voix je pourrai vous réitérer les proteſtations de la véritable eſtime avec laquelle je ſuis, mon cher Diaphane, votre, &c.

LETTRE XXV.

De Mr. de Suhm.

Dresde, ce 18 août 1736.

MONSEIGNEUR,

JE viens de recevoir avec autant de joie que de reſpect la lettre dont il vous a plu de m'honorer du camp de Velau, & qui, par un méſentendu, a fait pluſieurs détours avant que de me parvenir. Je ne ſuis point du tout ſurpris, Monſeigneur, d'apprendre que les occupations militaires ne vous ont pas fait perdre de vue notre philoſophe, ſachant bien qu'un génie auſſi grand, auſſi heureux, & ſur-tout auſſi actif que celui de V. A. R., ſait trouver du temps pour tout. Oui, qu'il me ſoit permis, Monſeigneur, de vous le dire ſans flatterie, un eſprit prophétique ſemble me dévoiler dans l'avenir que V. A. R., par cette grande qualité, l'une des plus précieuſes ſans doute, & des plus néceſſaires dont un prince puiſſe être doué, fera un jour l'étonnement de l'Europe, & l'admiration de la poſtérité. C'eſt la connoiſſance que j'ai des grandes qualités de votre auguſte perſonne, c'eſt la force de la conviction qui m'arrache cette prophétie; & c'eſt l'une de vos plus belles qualités, Monſeigneur, la plus touchante, la plus rare dans un prince,

celle qui en vous donne tant de relief à toutes les autres, c'eſt votre grande modeſtie enfin, qui, levant tous mes ſcrupules ſur le danger d'une louange qui, donnée à tout autre objet, auroit tout l'air d'une flatterie, ſemble même m'impoſer le devoir de vous dire ſans détour, Monſeigneur, ce que je viens de penſer à votre égard. La louange peut gâter un eſprit vain & trop ambitieux; mais elle ne fait que donner plus d'énergie à une ame modeſte, qui ſachant s'apprécier au juſte elle-même, s'élève par le ſentiment de ſon véritable prix, même au-deſſus de la flatterie.

Le jugement que V. A. R. porte de notre philoſophe eſt tout-à-fait juſte, & tel que le méritent la profondeur & la ſolidité de ſes raiſonnemens; & quoique nous ne ſoyons pas encore parvenus à ce qu'il y a de plus profond & de plus intéreſſant pour l'homme dans ſa Métaphyſique, nous avons cependant déjà rencontré chemin faiſant tant de belles connoiſſances, qu'elles ſeules ſuffiſent déjà à payer largement les peines de notre entrepriſe.

Vous avez raiſon, Monſeigneur, de dire que toute perſonne qui veut apprendre à raiſonner juſte, devroit étudier la Métaphyſique de Wolff; mais aſſurément, pour que tout le monde apprît à raiſonner toujours juſte, il ne ſuffiroit pas à chacun d'avoir étudié la Métaphyſique de ce célèbre philoſophe, ni même

de ſavoir tous ſes ouvrages par cœur ; car ſans compter que pour apprendre à raiſonner de Wolff, il faut apporter en l'étudiant un fonds de faiſon & de jugement qui eſt un don de la nature & non un fruit de l'étude, il faut encore réfléchir que pour que l'homme fût toujours en état de faire uſage de cette facilité & de cette juſteſſe de raiſonnement qu'il auroit pu acquérir, il faudroit qu'il fût encore tout-à-fait libre des paſſions qui peuvent lui en ôter la liberté. Car n'eſt-ce pas l'ouvrage ordinaire des paſſions, d'étouffer la voix de la raiſon ? Pour que la Métaphyſique apprît à l'homme à raiſonner toujours conſéquemment, il faudroit donc ſans doute qu'elle commençât par le dépouiller de ſes paſſions. Mais, Monſeigneur, que penſez-vous qu'il en réſulteroit, ſi l'homme achetoit par le ſacrifice de ſes paſſions l'avantage de n'écouter jamais d'autre voix que celle de la raiſon ? Si ce ſont les paſſions qui aviliſſent ſouvent l'homme, il n'en eſt pas moins vrai que ce ſont auſſi elles qui le rendent vraiment grand, qui l'élèvent aux vertus les plus ſublimes. Qu on ôte à l'homme ſes paſſions, adieu les grandes vertus ! adieu les belles actions ! adieu les héros ! Non ! non ! Monſeigneur, V. A. R. perdroit trop à un tel échange, ou plutôt le monde y perdroit trop par elle. Conſervez donc toutes les belles, toutes les ſublimes paſſions dont votre grande ame eſt ſuſceptible ; en les

maintenant comme vous le ſavez ſi bien ſous le ſceptre de la raiſon, elles ne produiront jamais rien que de beau & de grand, jamais rien qui ne ſoit digne de louange & d'admiration.

Je n'ai aujourd'hui que peu de feuilles à envoyer à V. A. R.; mais elle m'a fait la grace de me ſouhaiter un heureux ſuccès dans mes deſſeins, & je m'y ſens ſi fort encouragé par cette faveur de V. A. R., que je ne néglige rien pour y réuſſir; ce qui me prend une grande partie de mon temps. Ma plus haute eſpérance ſera toujours que les choſes tournent de manière que je puiſſe un jour jouir du bonheur de paſſer mes jours auprès de V. A. R., afin de pouvoir en les lui conſacrant, lui donner des preuves auſſi ſincères & auſſi convaincantes que je le déſire, du profond reſpect & de l'entier dévouement avec lequel je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE XXVI.

Du Prince Royal.

Rémusberg (*a*), ce 26 août 1736.

MOn cher Diaphane, je ne comprends pas quel démon, ou quelle mauvaiſe étoile peut avoir arrêté ſi long-temps en chemin ma lettre datée du camp de paix; il faut que quelque deſtin, jaloux du plaiſir que je prends à vous écrire, ait porté obſtacle à la facilité de notre correſpondance.

Vous ſavez donner un tour ſi ſinguliet & ſi obligeant pour moi à toutes les choſes métaphyſiques qui conſtituent la matière ordinaire de vos lettres, qu'il ſemble que la philoſophie, peu ſuſceptible d'elle-même d'agrémens, revêt un air de politeſſe entre vos mains. Si le célèbre Fontenelle a ſu épurer l'aſtronomie (*b*) de ce qu'elle a de pédant, vous nous montrez comment votre génie ſupérieur ſait donner un tour heureux à la métaphyſique; elle devient un trafic de politeſſe entre vos mains. La nature, il eſt vrai, devoit un génie comme Fontenelle

(*a*) Nom que portoit autrefois le château de Reinsberg, à cauſe de l'iſle de Rémus.

(*b*) Ceci fait ſans doute alluſion à l'ouvrage de Fontenelle ſur la pluralité des mondes. Ce petit ouvrage écrit en forme de lettres à une marquiſe, eſt célèbre par le tour fin, délicat, enjoué & même galant que l'auteur a ſu donner à l'objet qu'il y traite.

à la France ; mais la raiſon nous en devoit un comme vous, qui nous la faites conſidérer d'un côté aimable qui détrompe le public des préjugés dans leſquels il eſt contr'elle ; car ſon emblême eſt celui d'un vieillard ſévère, & c'eſt ce qui la rend odieuſe. Je m'arrête dans une auſſi riche carrière, & au milieu des éloges que la vérité place dans ma bouche, votre modeſtie me défend de continuer ; ainſi j'en reviens à votre lettre.

Je ne vois pas que ce ſeroit un grand mal que nous feroit la philoſophie, en nous délivrant de cette cruelle ambition, ou de cette ſoif ardente des richeſſes, ſources des guerres ſanglantes qui déchirent le genre-humain. Plus pauvres de quelques héros, de combien de mortels n'aurions-nous pas été plus riches, qui ont été des victimes mercenaires de la rage & de l'ambition démeſurées de leurs maîtres ! Ne craignons rien ſur cet article, mon cher Diaphane ! Dans des temps peu éclairés, les Socrate, les Platon & les Ariſtote ont été les flambeaux qui éclairoient le monde, & le genre-humain étoit pervers & livré à l'avidité de ſes paſſions. Le ſiècle où nous ſommes, plus éclairé que celui-là, peut compter des Deſcartes, des Leibnitz, des Newton, des Wolff, gens autant ſupérieurs aux autres que l'âge mûr l'eſt ſur l'enfance ; & cependant nous n'avons pas à craindre que malgré l'évidence & la raiſon, ces

gens nous apprennent à préférer les choſes ſpirituelles à celles qui frappent nos ſens. Selon toutes les apparences, l'on raiſonnera toujours mieux dans le monde ; mais la pratique n'en vaudra pas mieux pour cela.

Je reçois les cahiers que vous m'avez envoyés avec une véritable joie, & je vous aſſure que je vous en tiens compte. Comment, occupé comme vous l'êtes, avez-vous encore le temps de vous appliquer à traduire ? car c'eſt un travail rude, ſec & fatigant. Je ſouhaite de tout mon cœur que le ſuccès de vos peines réponde à la juſtice qu'on vous doit. Non, il n'eſt pas permis que des gens comme vous aillent quêter la fortune ; il faudroit qu'en vil eſclave elle portât les chaînes du mérite, & fût obligée de le ſuivre.

Mes vœux, mon cher Diaphane, répondent parfaitement aux vôtres, ſi vous me témoignez ſouhaiter de vous trouver auprès de moi : je peux vous aſſurer que je ne déſire pas moins de vous y voir. Puiſſe le Ciel moins contraire à mes vœux qu'il ne l'a toujours été (*a*), exaucer le plus ardent de mes ſouhaits ! puiſſe-t-il joindre nos deſtinées, de ſorte qu'il n'y ait que la mort qui nous ſépare, & m'empêche auſſi de vous donner des preuves de la véritable eſtime

(*a*) Ce paſſage ſera aſſez intelligible pour tous les lecteurs qui ſavent tout ce que le Prince Royal de Pruſſe eut à ſouffrir des rigueurs de ſon père, Guillaume I.

& de la ſincère amitié avec laquelle je ſuis, mon cher Diaphane, votre, &c.

LETTRE XXVII.

De Mr. de Suhm.

Dresde, ce 27 août 1736.

MONSEIGNEUR,

LEs inquiétudes mortelles que j'ai ſenties pendant que je ſavois V. A. R. engagée dans un rude & long voyage, ne pouvoient être mieux calmées que par la précieuſe lettre dont elle m'a honoré depuis ſon retour; car l'aſſurance que V. A. R. jouit d'une ſanté parfaite, c'eſt-à-dire, telle que mes vœux les plus ardens prient ſans ceſſe le Ciel de la lui accorder, me raſſure, me tranquilliſe entiérement ſur tous les autres événemens qui me regardent dans ce monde. Et quand, par un retour ſur moi-même, il eût pu me reſter quelque triſteſſe, la généreuſe bonté avec laquelle V. A. R. daigne s'intéreſſer à mon ſort, m'a cauſé une joie ſi pure, ſi vive & ſi parfaite, que je défie maintenant le monde entier de porter atteinte à ma tranquillité. Les ſolides réflexions qu'il a plu à V. A. R. d'y ajouter, ont achevé de me rendre ſtoïcien. Les raiſons philoſophiques ſe ſoutiennent ſans doute les unes les autres, & n'ont beſoin d'aucun

un appui étranger : cependant il m'a semblé sentir qu'elles ont plus de force dans la bouche d'un grand prince, ou qu'au moins elles frappent davantage, peut-être parce qu'on n'est pas accoutumé à les voir partir de si haut. Il est vrai que je ne suis pas en ceci dans le cas des autres hommes, & que j'ai le bonheur de voir cette merveille de si près, que je ne devrois que l'admirer sans en être frappé. Mais, Monseigneur, vous faites voir à l'univers en vous un prince si accompli, & d'une trempe si nouvelle, que vous devez vous attendre à ne voir cesser la surprise que vous excitez, qu'avec la vie de tous ceux dont vous allez faire les charmes & l'admiration.

La description poétique, toute vive & toute charmante que V. A. R. a bien voulu me faire de sa retraite, a causé en moi deux effets contraires. Je sens un grand plaisir à penser qu'elle y jouit de la solitude & de la tranquillité que sa grande ame recherche par goût, & préfère par raison, y trouvant plus facilement la nourriture qui convient aux ames de sa trempe; mais je sens aussi un cuisant chagrin de n'y pouvoir passer mes jours, & partager moi-même le bonheur de ceux qui y jouissent de la présence & du précieux commerce de V. A. R. Non, cette épreuve est la seule que j'excepte pour mon stoïcisme ; & si l'espérance ne me soutenoit, j'y succomberois sans doute.

La philoſophie de Wolff eſt en ſûreté depuis qu'elle eſt entrée en faveur chez V. A. R. ; & c'eſt auſſi, j'eſpère, en reconnoiſſance de la protection que vous daignez lui accorder, Monſeigneur, & à votre exemple, qu'elle me fera grace ſur le tort que lui pourroit faire ma traduction, quelqu'éloge qu'il plaiſe à V. A. R. d'en faire. Et ce qui me raſſure à cet égard, c'eſt l'eſpérance que les autres traductions, auxquelles on travaille maintenant, comme je l'apprends avec grand plaiſir, la dédommageront de tout ce que lui aura fait ſouffrir la mienne.

Agréez, Monſeigneur, les aſſurances de mon profond reſpect, & de mon parfait dévouement, &c.

LETTRE XXVIII.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 3 ſeptembre 1736.

MOn cher Diaphane, vous me marquez de la manière la plus obligeante du monde la part que vous prenez à ma ſanté ; auſſi puis-je vous aſſurer que vous, plus que perſonne, avez raiſon de vous y intéreſſer. Sans emprunter un langage qui ne m'eſt pas naturel (j'entends celui de la fauſſeté), je peux vous aſſurer que je vous eſtime infiniment ; & pour vous le faire mieux

ſentir, je me contente de vous dire, que mon amitié égale votre mérite.

Il eſt bien naturel & bien juſte que je m'intéreſſe vivement à ce qui vous regarde ; c'eſt un devoir d'ami, c'eſt un devoir de juſtice & d'équité, qui veut que le bonheur ſoit proportionné à la grandeur de la vertu ; & c'eſt entraîné par la ſympathie, que je vous veux du bien. Vous ſavez, ſans que j'aie beſoin de vous le répéter, que la connoiſſance des perfections eſt le premier mobile de notre plaiſir dans l'amour, & dans l'amitié qui eſt fondée ſur l'eſtime : & c'eſt cette repréſentation que ſe fait mon ame de vos perfections, qui eſt le fondement de la parfaite eſtime que j'ai pour vous. C'eſt elle qui fait que je m'intéreſſe à votre deſtinée, que je fais des vœux pour votre perſonne, & que je déſirerois pouvoir fixer votre bonheur. Ne me parlez plus de moi, mon cher Diaphane, il n'y a rien qui ſéduiſe plutôt le cœur de l'homme, que les éloges & la louange ; & je vous crois trop de mes amis pour vous juger capable de vouloir me plonger dans le plus ridicule de tous les vices qui puiſſent dégrader un mortel par cette vanité folle, qui lui fait prendre une idée merveilleuſe de ſa propre perſonne.

Si mes vers vous ont donné envie de venir ici, ils ont eu tout l'effet que je m'en étois promis. Je ſerois ravi de vous y voir, & que quelqu'affaire dans le Holſtein dirigeât vos pas de

ces côtés-ci ; & plus ravi encore, ſi votre bourſe étoit en état de fournir à de pareils voyages.

Je me réſerve, touchant Wolff, de vous marquer un jour mon ample reconnoiſſance ; & j'eſpère que vous ſerez perſuadé que je connois toutes les peines que vous vous donnez, & que je ſens toute l'étendue de l'obligation que j'ai à celui qui m'apprend à raiſonner, & qui rectifie & éclaire mes idées. Il faut eſpérer que l'avenir plus fécond en occaſions que le paſſé, m'en fournira d'aſſez favorables pour vous prouver d'une manière indubitable, que je ſuis avec une parfaite eſtime, mon cher Diaphane, votre, &c.

LETTRE XXIX.

De M. de Suhm.

Dresde, ce 3 ſeptembre 1736.

MONSEIGNEUR,

IL eſt bien au-deſſus de mes forces de vous exprimer tout ce que m'a fait éprouver la gracieuſe lettre dont il a plu à V. A. R. de m'honorer le 26 du mois paſſé ; bien au-deſſus de ma plume, de vous peindre avec des couleurs auſſi vives que fidelles, l'attendriſſement mêlé de confuſion, & les ſentimens de reſpect & de reconnoiſſance dont cette précieuſe lettre eſt venue me pénétrer. Mais n'allez pas croire,

Monſeigneur, que ce qui m'a ſi fortement touché, ſoit peut-être l'éloge qu'il vous a plu de faire de ma pauvre perſonne. Non, Monſeigneur, c'eſt quelque choſe de bien plus flatteur, de bien plus touchant pour moi ; c'eſt le témoignage que j'y trouve de votre précieuſe amitié, c'eſt l'intérêt ſi attendriſſant que vous daignez prendre à mon ſort, & qui en adoucit toute la rigueur. Oui, ſi rien au monde eſt capable de me rendre vain, ce n'eſt ſûrement pas le chétif mérite dont je puis être doué ; mais c'eſt uniquement celui que je tire de l'eſtime & de la faveur dont V. A. R. daigne m'honorer gratuitement. Il me ſuffit donc, Monſeigneur, pour ma propre & entière ſatisfaction, d'oſer eſpérer que V. A. R. ne me trouve pas indigne de ſes bonnes graces ; & que tel que je ſuis, elle ne dédaigne pas mes hommages, ou, ſi j'oſe le dire, mes adorations ; car ſi jamais mortel les méritât, ce fut aſſurément un prince qui, comme vous, réunit en lui les plus rares, les plus grandes qualités, & les plus ſublimes vertus ; un prince qui, comme vous, prenant pour modèle tout ce qu'il y eut jamais de grands hommes, & tirant de leurs caractères tout ce qui peut entrer dans celui d'un ſeul, travailla ſincérement à en former le ſien. Ne vous offenſez point, Monſeigneur, de cette effuſion de mes ſentimens, qui part de la plus vive, de la plus intime conviction ! mais ſouffrez plutôt que

la vérité vous parle par ma bouche ; elle ne connoît point de flatterie, & la postérité reconnoîtra un jour que c'est à elle seule que je rends ici hommage ! Je conviens avec vous, Monseigneur, que la louange peut séduire & corrompre, même le cœur d'un prince ; mais ce ne sera sûrement jamais celui d'un prince qui, comme vous, ne trouve dans la louange, même la plus séduisante, qu'un aliment à sa modestie ; ce ne sera jamais celui d'un prince, qui sachant aussi-bien que vous apprécier le vrai mérite, ne peut manquer de discerner la vraie louange de la fausse ; d'un prince enfin qui abhorrant la duplicité des adulateurs, est toujours prêt à démasquer & à confondre leur vile flatterie, toujours prêt à les apostropher avec la malheureuse Phèdre,

Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste !

Oui, Monseigneur, un prince tel que vous peut recevoir sans scrupule & avec une parfaite sécurité les plus flatteurs éloges, les louanges les plus séduisantes, & même y prendre plaisir ; il peut agréer le juste hommage qu'on rend à ses vertus, sans crainte d'en être ébloui ; il peut même innocemment & sans aucune foiblesse, prêter une oreille calme & indulgente à une louange intéressée ou artificieuse ; & c'est même là le plus grand, le plus beau

triomphe de ſa vertu, que de la ſauver au travers de tous ces écueils ; c'eſt là le gage le plus ſûr qu'il puiſſe donner de la grandeur de ſon ame, & de la ſolidité de ſes vertus, que de s'élever au-deſſus des atteintes de la plus ſéduiſante flatterie. Mais où m'entraîne l'enthouſiaſme de la vérité ! je dois craindre de déplaire à V. A. R., & cette crainte l'emporte même ſur le plaiſir d'épancher le plus délicieux ſentiment de mon ame. Je me fais donc violence ; & quoiqu'il m'en coûte à me taire, je n'acheterai jamais trop cher le bonheur de n'encourir jamais ſa diſgrace, & de ne lui jamais donner lieu de douter le moins du monde de la parfaite ſoumiſſion & du profond reſpect avec leſquels je ſerai juſqu'à mon dernier ſoupir, &c.

LETTRE XXX.

Du Prince Royal.

Potsdam, ce 12 ſeptembre 1736.

MOn cher Diaphane, les détours & les allures que vos lettres prennent avant que de m'être rendues, retardent toujours mes réponſes. Je viens de recevoir celle du 3 avec l'incluſe. Je crois ſuperflu de vous répéter les aſſurances de la reconnoiſſance que je vous ai pour les peines que vous vous donnez. Par un heureux

haſard, j'ai été inſtruit que vous ſouhaitez d'avoir une montre de Paris ; & par un autre haſard encore, cette montre m'eſt tombée entre les mains. Je vous la remets ci-joint, mon cher Diaphane, & j'eſpère que vous l'accepterez comme une foible marque de mon amitié. Ce ne ſera pas le miniſtère de cette montre qui vous apprendra ce que c'eſt que le temps, c'eſt Wolff qui nous l'a enſeigné à tous les deux. Je vous prie de croire, mon cher Diaphane, que je ne ſouhaiterois rien plus ardemment que de pouvoir vous donner des marques continuelles de mon amitié ; en ſorte que vous ne puſſiez déſormais compter d'autre époque dans votre vie que celle de mes bienfaits.

Je ne ſaurois finir cette lettre ſans vous prier encore une fois bien ſérieuſement de ne me donner ni du grand, ni du ſublime dans vos lettres. En les liſant, je m'imagine qu'elles s'adreſſent à d'autres qu'à moi ; & je ne me reconnois point du tout aux traits ſous leſquels vous me dépeignez. Ne voyez en moi qu'un ami ſincère, & vous ne vous tromperez jamais ; mais n'exaltez pas des mérites que je n'ai point, & qui me font rougir de ne les pas avoir. Adieu, mon cher Diaphane, je ſuis tout à vous.

LETTRE XXXI.

De Mr. de Suhm.

Dresde, ce 28 ſeptembre 1736.

MONSEIGNEUR,

L'Excès de la joie que m'a cauſé la gracieuſe marque qu'il a plu à V. A. R. de me donner de ſon ſouvenir & de ſon amitié, autant par ſon obligeante lettre du 12 que par le charmant préſent qui l'accompagnoit, ne me laiſſe aucune expreſſion capable de lui en témoigner dignement toute ma reconnoiſſance. De quels termes aſſez énergiques pourrois-je en effet me ſervir, pour exprimer une millième partie ſeulement du ſentiment que j'éprouve? Ah! je le ſens, Monſeigneur; les armes que la philoſophie nous offre contre l'excès de la douleur, ſont trop foibles contre les tranſports de la joie; & moi qui ſuis déja, j'oſe bien le dire, aſſez endurci contre les coups du ſort, je me ſens prêt à ſuccomber aux atteintes de la félicité. Oui, Monſeigneur, croyez-en la ſincérité de mon cœur; je n'exagère point; c'eſt pour moi la félicité ſuprême ſur la terre, que de penſer aux généreuſes faveurs, aux témoignages ſi précieux de l'amitié ineſtimable dont me comble le plus grand, le plus digne des

princes. Et dans les tranſports de la joie dont mon cœur eſt comme enivré, quelle expreſſion me reſteroit-il, qui pût répondre à l'ardeur du ſentiment dont je ſens brûler mon ame? C'eſt une paſſion! c'eſt un amour! Mon pauvre corps eſt trop foible pour ſoutenir une émotion ſi puiſſante; trop débile pour nourrir un feu ſi ardent, capable de le conſumer; & le moment où mon ame calmée ſe trouve dans une paiſible aſſiette, eſt celui où je commence à pouvoir exprimer foiblement comme je le fais, une ombre légère des ſentimens ineffables dont mon ame étoit remplie.

Qui pourra jamais concevoir l'affection que j'ai pour cette charmante montre, gage préeieux qu'il a plu à V. A R. de me donner de ſon amitié? Oui, je l'idolâtre. Cent fois le jour je prends plaiſir à la faire répéter. Mais ce qui me touche ſi ſenſiblement, ce n'eſt ſûrement pas tant le préſent en lui-même, que la manière ſi noble & ſi délicate dont il m'a été offert, & les expreſſions ſi obligeantes qui l'accompagnoient. O! vous avez là un ſecret, Monſeigneur, qui augmentera toujours à l'infini le prix de vos bienfaits! Soyez perſuadé, je vous en conjure, que cette montre ne marque pas une ſeconde qui ne ſoit comptée par quelque vœu de ma reconnoiſſance; pas une ſeconde, qui ne ſurprenne en moi le déſir ardent de me voir aux pieds de V. A. R., pour

lui témoigner mes ſentimens. Mon impatience à cet égard eſt à ſon comble, & je compte mes malheurs par les momens de la triſte obligation où je me vois condamné à vivre éloigné d'elle; & ſi les témoignages qu'il plaît à V. A. R. de me renouveller ſi ſouvent de la continuation de ſes bonnes graces, ne me ſoutenoient, j'y aurois déja ſans doute ſuccombé depuis long-temps. Mais je me flatte de ſortir bientôt d'une ſi cruelle incertitude, & me conſole en attendant par les aſſurances de ſa bienveillance. Conſervez-la-moi, Monſeigneur, & mettez-y pour prix ma vie! je la tiendrai toujours prête, & m'eſtimerai le plus heureux des hommes de pouvoir vous la conſacrer juſqu'à mon dernier ſoupir, & même de vous la ſacrifier, s'il le faut, afin de vous prouver avec quels ſentimens je ſuis, &c.

LETTRE XXXII.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 23 octobre 1736.

MOn très-cher Diaphane, je viens de recevoir à la fois les deux lettres que vous m'avez fait le plaiſir de m'écrire; je vous remercie des pièces traduites de Wolff, que vous y avez jointes. Je ne ſaurois aſſez m'étonner de la reconnoiſſance que vous me témoignez au ſujet de la

montre que je vous ai envoyée. Cette petite bagatelle m'auroit été ſuffiſamment payée par la valeur d'une ligne de votre main. Il faut, en vérité, mon cher Diaphane, que vous ayez grande proviſion de vertus, puiſque vous en faites une ſi conſidérable dépenſe à l'occaſion d'un rien. Si votre reconnoiſſance ſe manifeſte ſi efficacement à l'occaſion d'une montre, d'un rien, qui tout au plus ne peut être compté que pour une très-foible marque de mon amitié, à quoi ne doit-on pas s'attendre d'un cœur comme le vôtre, qui ſait ſi bien ſentir & reconnoître les bienfaits ? Il y a plaiſir à vous obliger ; mais cette raiſon n'eſt pas le ſeul motif, ou la ſeule raiſon ſuffiſante qui m'y porte.

Je crois que vous ne ſerez pas fâché que je vous diſe deux mots de nos paſſe-temps champêtres ; car avec les perſonnes qui nous ſont chères, l'on aime à entrer juſques dans les plus petits détails. Nous avons partagé nos occupations en deux claſſes, dont la première eſt celle des utiles, & la ſeconde celle des agréables. Je compte au rang des utiles l'étude de la philoſophie, de l'hiſtoire & des langues ; les agréables ſont la muſique, les tragédies & les comédies que nous repréſentons, les maſcarades & les cadeaux que nous donnons. Les occupations ſérieuſes ont cependant toujours la prérogative de paſſer devant les autres, & j'oſe vous dire que nous ne faiſons qu'un uſage

raiſonnable des plaiſirs, ne les prenant que pour délaſſer l'eſprit & pour tempérer la moroſité & la trop grande gravité philoſophique, qui ne ſe laiſſe pas facilement dérider le front par les grâces.

Notre malheureuſe condition d'homme nous fait paſſer par un chemin fort étroit, aux deux côtés duquel il y a deux précipices que l'on nomme les *abus*. Il y a excès de ſageſſe & excès de folie ; le ridicule en eſt à peu près égal ; & pour éviter les petites-maiſons, l'on doit être ſoigneux à éviter également ces deux extrêmes, mêlant le badin au ſérieux, & les plaiſirs à l'auſtérité.

Pour vous, qui êtes à une cour (*a*) brillante où règne le bon goût, vous n'avez pas beſoin des antidotes que nous prenons ici ; & la ſeule choſe que je crois devoir vous recommander, c'eſt de prendre patience, & de lire le chapitre de Sénèque ſur le mépris des richeſſes. Je ſouhaiterois pouvoir vous donner des conſolations plus réelles que celles que l'on trouve dans les livres, & que les effets puſſent ſeconder ma bonne volonté comme je le déſirerois, étant bien ſincérement & avec toute l'eſtime imaginable, mon très-cher Diaphane, votre, &c.

(*a*) La cour de Dresde, qui, ſous Auguſte III, étoit, comme on le ſait, une des plus brillantes & des plus magnifiques de l'Europe.

LETTRE XXXIII.

De Mr. de Suhm.

Dresde, ce 24 octobre 1736.

MONSEIGNEUR,

QUelques embarras domeſtiques m'ayant mis, bien malgré moi, dans la fâcheuſe néceſſité d'interrompre ma traduction, j'ai eu, pour comble de déplaiſir, le chagrin d'apprendre à mon retour en ville, par une lettre de Berlin, que deux de mes paquets ont été retardés, ſans que j'en puiſſe encore deviner la cauſe; j'ai auſſi-tôt pris toutes les meſures néceſſaires pour en être informé au plutôt, afin de pouvoir remédier pour la ſuite à cet inconvénient. Je me flatte, Monſeigneur, que vous ne prendrez point en mauvaiſe part ces petites irrégularités qu'il n'a pas dépendu de moi de prévenir, & que vous voudrez bien être perſuadé, au contraire, que rien au monde ne me tient tant à cœur que d'exécuter avec tout le zèle & toute la promptitude poſſibles, les ordres dont il plaît à V. A. R. de m'honorer.

Mon libraire en cette ville m'a envoyé la traduction de la Logique de Wolff, par Mr. Deſchamps (*a*). Je l'ai auſſi-tôt parcourue des

(*a*) Jean Deſchamps, frère cadet de celui qui eſt mort paſ-

yeux avec avidité, & elle m'a paru bonne. Je ſuis enſuite tombé comme par haſard ſur l'épître dédicatoire que je n'avois point d'abord remarquée. Je ne vous le cacherai point, Monſeigneur; mon cœur a treſſailli en y voyant à la tête le nom de V. A. R., & un ſentiment inconnu a fait bouillonner mon ſang dans mes veines. Je crois, car pourquoi ne l'avouerois-je pas ingénuement, je crois que c'étoit un mouvement d'envie. Mais cette première impreſſion paſſée, la raiſon a auſſi-tôt repris ſon empire, & m'a aidé à étouffer un ſentiment ſi

---

teur à Berlin en 1785, avoit été attaché au ſervice de l'égliſe de Reinsberg, comme candidat; & prêchant devant la cour, il s'attribuoit le caractère de Chapelain. Le Prince Royal n'a jamais été à ſes ſermons. M. Deſchamps ayant été diſciple de Wolff à Marpourg, traduiſit d'abord en françois ſa Logique allemande, & cette traduction fut bien reçue du public. Enſuite il publia un cours entier de philoſophie Wolffienne, par lettres, adreſſées à un jeune théologien de ſes amis, nommé Cabrit, qui eſt mort en 1741, paſteur de l'égliſe de Francfort-ſur-l'Oder. Ces lettres finiſſoient ordinairement par quelques nouvelles littéraires. Mr. de Voltaire étant venu à Berlin en 1740, Deſchamps s'aviſa de mettre à la fin d'une de ſes lettres le portrait de ce poëte, & de repréſenter ſa figure, comme l'une des plus laides & des plus ridicules. Le Roi, irrité de cette ſortie imprudente, fit jouer au château une comédie, dont on a cru qu'il étoit lui-même l'auteur. Dans une des ſcènes, un libraire, dans ſon magaſin, indiquoit les livres dont il avoit eu bon débit; enſuite faiſoit voir de grandes piles de volumes entaſſés, diſant: *C'eſt la philoſophie de Deſchamps; je la vends à l'aune.* Quand Deſchamps apprit cela, il en fut navré, ſe tint renfermé quelques jours, puis partit ſans rien dire, alla ſe faire donner l'impoſition des mains à Caſſel, & paſſa delà à Londres, où il fut paſteur de l'égliſe de la Savoie, & mourut en 1760.

indigne d'une perſonne que vous honorez de tant de bontés. Pour prix d'un aveu ſi plein de franchiſe, j'oſe eſpérer que V. A. R. enſevelira à jamais dans l'oubli le ſouvenir de cette foibleſſe, & daignera m'épargner par-là, la confuſion dont le moindre mot de ſa part ſur ce ſujet ne manqueroit pas de me couvrir.

J'ai donc lu cette épître avec le vif intérêt que m'inſpire tout ce qui regarde V. A. R.; & me mettant à ſa place, c'eſt-à-dire, m'élevant bien loin au-deſſus de moi-même par le ſentiment de ſes ſublimes qualités, j'ai cru éprouver pour elle quelqu'embarras à cette lecture; non que V. A. R. ne ſoit par toutes ſes belles vertus, bien au-deſſus de toutes les louanges, toutes vraies, quoique trop fadement exprimées, de cette épître; mais parce que ſa grande modeſtie refuſe abſolument de ſe reconnoître dans ſon propre portrait, & en eſt même d'autant plus embarraſſée, plus la peinture en eſt fidelle. Mais ne voilà-t-il pas que, ſans m'appercevoir, je retombe moi-même dans la faute que V. A. R. m'a déjà ſi ſouvent reprochée? Pardonnez, Monſeigneur, mon cœur ſeul étoit coupable; c'eſt lui, c'eſt la vivacité de ſes ſentimens qui me ſurprend, qui me ſéduit chaque fois que je viens à parler de vous; ma volonté vous eſt parfaitement ſoumiſe, & ne peut vous déſobéir; mais le ſentiment l'emporte. Cependant il le faut, puiſque vous le voulez; je veillerai donc

donc ſur moi-même, & m'interdirai abſolument, au moins envers vous, ces douces effuſions d'un cœur trop plein de votre auguſte perſonne, pour ne pas aimer à s'épancher ſans ceſſe en louanges ſur ſes belles qualités ; d'un cœur trop ingénu pour pouvoir cacher ce qu'il ſent, & trop ſincère pour afficher ce qu'il ne ſent pas: oui, je m'interdirois même, ſi vous l'ordonniez, tout langage, pour vous complaire.

Il étoit fort heureux pour Mr. Deſchamps qu'il écrivît pour le public ; car n'étant point ainſi obligé de ſavoir ce qui pouvoit plaire ou déplaire à V. A. R., il a eu un beau champ à s'étendre ſur l'éloge d'un prince dont il avoit à louer le caractère. En vérité, il m'a fait naître une envie démeſurée de devenir auteur, afin de pouvoir une bonne fois, à l'abri des droits que me donneroit ce titre, m'épancher tout librement ſur un ſujet dont mon cœur eſt ſi plein, & en dire à mon aiſe tout ce que j'en penſe. Je n'ai garde cependant de m'imaginer que ma traduction me donne jamais ce privilège, quelques corrections qu'on y fît, à moins que de tout refondre.

Je ſais très-bon gré à Mr. Deſchamps de s'être étendu dans ſa préface ſur les difficultés qu'il y a en général à traduire de l'allemand en françois, & en particulier de celles d'une traduction de la Métaphyſique de Wolff. Si donc

V. A. R. a déjà jeté les yeux ſur cette préface, elle aura eu occaſion de ſe perſuader qu'en me chargeant de cette traduction, j'avois, ſans héſiter, entrepris l'impoſſible pour lui obéir.

Mais je mourrai, Monſeigneur, dans cette diſpoſition ; & par-tout où mes forces ne pourront atteindre, vous connoîtrez du moins le zèle ardent, & le dévouement entier & parfait avec leſquels je ſuis très-reſpectueuſement, & pour toute la vie, &c.

LETTRE XXXIV.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 7 novembre 1736.

MOn cher Diaphane, vous n'avez pas lieu de vous excuſer d'une inexactitude à me faire tenir vos lettres, à laquelle certainement vous n'aviez aucune part. C'étoit ma faute d'avoir pris de fauſſes meſures pour me les faire parvenir ; & je vous ai bien des obligations d'avoir réglé la marche de notre correſpondance mieux qu'elle ne l'étoit.

Je vous avoue, mon cher Diaphane, que l'épître dédicatoire de Mr. Deſchamps m'a paru bien plate : eſt-il permis de donner de la ſorte à quelqu'un de l'encenſoir au milieu de la phyſionomie ! Louer une perſonne que l'on dit ne point connoître, n'eſt-ce pas faire l'éloge

d'un héros de roman, d'un être imaginaire, qui n'a de réalité que dans le cerveau de l'auteur? Paſſe encore ſi cette épître étoit placée à la tête d'une tragédie ou d'un poëme épique; on pourroit en quelque ſorte excuſer l'auteur, en diſant, qu'animé du feu de la poéſie, il s'étoit laiſſé aller à l'illuſion d'une imagination échauffée, & n'avoit pas aſſez écouté la raiſon. Mais qu'à la tête d'une logique, le foible traducteur faſſe par ſon épître dédicatoire l'aveu qu'il ne ſait pas raiſonner lui-même, c'eſt, ſelon moi, une faute eſſentielle. Lorſque le traducteur me l'envoya, je le fis remercier du bel ouvrage qu'il avoit bien voulu me dédier; mais je lui fis dire en même temps, que, ſenſible à la bonne volonté qu'il m'avoit témoignée dans ſa dédicace, je croirois le payer d'ingratitude ſi je ne lui diſois naturellement que je ſouhaiterois pour l'amour de lui, qu'il eût changé l'épître dédicatoire.

Je ne crois pas que l'on ait jamais dans une lettre autant parlé d'une dédicace que je viens de le faire ici. Le reſte de l'ouvrage, autant que j'en peux juger, me paroît heureuſement exécuté. Il n'avoit pas beſoin de marquer dans ſa préface les difficultés qu'auroit à ſurmonter quiconque eſſayeroit de traduire la Métaphyſique de Wolff, pour que cela fît augmenter la reconnoiſſance que je vous dois pour cet ouvrage; le plus grand prix que j'y trouve, c'eſt le motif

d'amitié pour moi qui vous l'a fait entreprendre, ſans compter que la traduction eſt très-fidelle & très-exacte.

Nous paſſons ici notre vie le plus doucement & le plus agréablement qu'il ſoit poſſible. Notre compagnie eſt fort jolie, & nos heures aſſez bien partagées. Je voudrois, mon cher Diaphane, que vous fuſſiez des nôtres; vous couronneriez l'œuvre, & ajouteriez à nos plaiſirs champêtres les charmes de l'amitié; j'aurois la ſatisfaction de vous voir, de m'entretenir avec vous, & de vous aſſurer de vive voix de la parfaite & ſincère eſtime avec laquelle je ſuis à jamais, mon cher Diaphane, votre, &c.

LETTRE XXXV.

De Mr. de Suhm.

Dreſde, ce 29 octobre 1756.

MONSEIGNEUR,

QUelque démon fatal à mon repos, empêchant mes paquets de vous parvenir, ſemble avoir pris à tâche de me tourmenter, par la crainte que V. A. R. ne me ſoupçonne de quelque refroidiſſement dans mon zèle à la ſervir; ſoupçon qui m'affligeroit aſſurément plus que quoi qui pût m'arriver au monde, ſentant bien que je ne l'ai nullement mérité, & que je ne le mériterai jamais. Dans l'inſtant

même, l'on me mande de Berlin que mon avant-dernier paquet eſt encore demeuré en arrière ; mais j'ai découvert la cauſe de ces retards, & y ai auſſi-tôt porté remède par les meſures dont V. A. R. aura été inſtruite à la réception du dernier, qui aura, j'eſpère, accompagné les trois précédens.

Ma vie eſt très-languiſſante depuis que je me ſens de toute façon éloigné de V. A. R. ; elle m'a accoutumé à recevoir de temps en temps quelques mots de ſouvenir de ſa part ; & quels mots ! tous dignes d'être gravés dans le cœur d'un honnête homme, auſſi profondément qu'ils le ſont dans le mien. Une ſi douce habitude ne ſe perd pas ſans violence ; auſſi gémis-je de me voir depuis ſi long-temps privé de la ſeule conſolation qui me reſte dans ma triſte ſituation.

J'ai beau me voir vers la fin de la Métaphyſique, je n'y trouve rien qui puiſſe me calmer ſur ce ſujet. Vous ſeul, Monſeigneur, avez plus de pouvoir ſur ma tranquillité que toute la philoſophie ; & une ſeule lettre de votre part, telle que votre généreuſe amitié ſait vous les inſpirer, ſuffit pour compenſer dans la balance de mes deſtinées les plus rudes coups du ſort. Une conſolation me reſte pourtant encore, l'eſpérance de me voir dans peu aux pieds de V. A. R., & de m'y payer des ſouffrances d'une ſi longue abſence. Si j'avois pu prévoir

les choſes, j'y ſerois déjà ; & je n'aurois pas perdu à un voyage & à des ſollicitations inutiles, un temps que je pouvois employer ſi précieuſement.

En vérité ! la vie des hommes eſt trop courte pour qu'ils puiſſent acquérir d'aſſez bonne heure, pour en pouvoir faire beaucoup d'uſage, la prudence qu'il leur faudroit pour ne pas faire des démarches frivoles, & ne pas perdre leur temps. Qu'un homme ſeroit heureux, & qu'il ſe conduiroit facilement dans le monde, s'il s'aviſoit d'étudier les hommes, & s'accoutumoit à réfléchir ſur lui-même dès que la raiſon vient de ſes puiſſans rayons éclairer ſon ame ! Et ſi une telle habitude ne pouvoit manquer d'être d'un très-grand uſage à tout ſimple particulier, quelle utilité n'en devroit pas retirer un grand prince dans le gouvernement de ſes états ! V. A. R. pourra nous en dire un jour des nouvelles, puiſque du train dont elle y va, elle aura plus fait de chemin dans cette étude, & aura acquis plus de lumières à trente ans, que les autres hommes n'en ont communément à quatre-vingts, où il eſt trop tard d'en faire uſage.

Daignez, Monſeigneur, excuſer cette petite digreſſion, qui eſt venue ſi naturellement au bout de ma plume, que vous pouvez la regarder comme un effet néceſſaire de l'union & de l'harmonie d'une ame toute pleine & ſans ceſſe

occupée de vous, avec un corps toujours prêt à obéir aux impreſſions qu'il reçoit d'elle, & toujours diſpoſé à en exprimer les ſentimens. Je regarderois même en ce moment comme le comble de la faveur, ſi V. A. R. vouloit bien y trouver une raiſon ſuffiſante de ſe perſuader intimement que c'eſt de cœur & d'ame, que c'eſt enfin abſolument avec tout moi-même, que je ſuis & veux être toute ma vie, &c.

LETTRE XXXVI.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 16 novembre 1736.

MOn cher Diaphane, depuis les meſures que vous avez priſes derniérement à l'égard de notre correſpondance, tout va le mieux du monde; je reçois vos lettres aſſez régulièrement, mais un peu vieilles; & je me pique de répondre le plutôt qu'il m'eſt poſſible. Celle que l'on m'a rendue aujourd'hui eſt du 29 d'octobre. J'attribue la raiſon de l'avoir reçue ſi tard, aux détours qu'elle a été obligée de faire avant que de parvenir juſqu'à moi. A moins que je n'aie quelque lettre indiſpenſable à écrire en cour, ou à des perſonnes délicates, à des miniſtres qui prennent d'abord ombrage, & condamnent les moindres retardemens, votre correſpondance eſt toujours la première.

Je m'intéreſſe trop vivement à tout ce qui vous regarde, pour n'être pas touché ſenſiblement du peu de ſuccès qu'à eu votre ſéjour à Dreſde. Il m'auroit été bien doux de vous voir chez moi : ce voyage ne vous auroit pas non plus, à la vérité, mené à quelque choſe de réel ; mais vous n'auriez pas au moins couru riſque de vous tromper en croyant venir chez un ami. Vous m'auriez trouvé ravi de vous voir, & prêt à vous procurer tous les agrémens que j'aurois pu. Ma maiſon n'eſt pas à la vérité un endroit où l'on puiſſe ſe divertir avec bruit ; mais le repos, la tranquillité & l'étude de la vérité, ne ſont-ils pas de beaucoup préférables aux bruyans & frivoles plaiſirs de ce monde ? Je n'ai jamais paſſé de jours auſſi heureux que ceux où j'ai été ici. Il ne manque à mon contentement, que le plaiſir de vous y voir. Si cela ne ſe peut, vous ne trouverez pas mauvais que je vous appointe à Berlin, où je ſerai ſûrement au commencement de décembre. Et puiſque notre ſort ne nous permet pas de nous voir plus d'une fois tous les ans, ne me privez pas cette année de cette ſatisfaction, puiſque ſi je commence la nouvelle avec vous, ce me ſera le plus heureux augure que je puiſſe deſirer.

Il me ſemble que je vous revois au coin de mon feu, que je vous entende m'entretenir agréablement ſur des ſujets que nous ne comprenons pas trop tous deux, & qui cependant

prennent un air de vraiſemblance dans votre bouche. Wolff dit, ſans contredit, de belles & bonnes choſes ; mais on peut pourtant le combattre ; & dès que nous remontons aux premiers principes, il ne nous reſte qu'à avouer notre ignorance. Nous vivons trop peu pour devenir fort habile ; de plus, nous n'avons pas aſſez de capacité pour approfondir les matières ; & d'ailleurs il y a des objets qu'il ſemble que le Créateur ait reculés, afin que nous ne puiſſions les connoître que foiblement. Je commencerai bientôt à attiſer le feu qui vous échauffera. Je vous prie, mon cher Diaphane, que mes ſoins ne ſoient pas perdus ! Je vous promets beaucoup d'amitié de ma part, c'eſt la ſeule monnoie avec laquelle je ſuis en état de vous payer ; elle eſt de peu de prix pour ceux qui n'ont point de ſentimens. Je vous rends aſſez juſtice, mon cher, pour ne pas même vous ſoupçonner d'une pareille inſenſibilité. Je me flatte que mon amitié vous eſt chère. C'eſt encore de la fumée, il eſt vrai, mais qui peut ſe conſolider ; c'eſt une bonne intention, qui ſe réaliſera un jour, & dont je ne déſeſpère pas de vous faire ſentir les influences. C'eſt à la vérité vous prêcher la patience, mais c'eſt en même temps vous faire l'éloge de l'eſtime & de la conſtante amitié avec leſquelles je ſuis, mon très-cher Diaphane, votre, &c.

LETTRE XXXVII.

De Mr. de Suhm.

Dreſde, ce 20 octobre 1756.

MONSEIGNEUR,

LEs trois gracieuſes lettres dont il a plu à V. A. R. de m'honorer ſous les dates du 23 octobre, du 7 & du 16 novembre, ſont venues me ſurprendre dans une conjoncture & dans une diſpoſition d'eſprit bien propres à m'en faire ſentir tout le prix. L'attrayante peinture que V. A. R. m'y a faite du charmant ſéjour de Reinsberg, la relation qu'elle a bien voulu m'y donner du ſage emploi de ſon temps, & le déſir qu'elle a daigné m'y témoigner de me voir dans ſa paiſible retraite, partager ſes plaiſirs champêtres, ſi dignes d'un prince philoſophe; combien tout cela n'étoit-il pas propre à m'inſpirer l'ardent déſir d'aller paſſer dans cette délicieuſe retraite le peu de jours qu'il me reſte peut-être encore à vivre! Le généreux intérêt enfin que V. A. R. témoigne prendre à mon ſort, & le gracieux rendez-vous qu'elle me donne à Berlin, combien l'un & l'autre ne m'attachent-ils pas de plus en plus à ſon auguſte perſonne! combien ne me font-ils pas déſirer de ne me voir jamais ſéparé d'elle! Et dans le même temps où tous ces ſentimens & tous ces

déſirs viennent pénétrer ſi vivement juſqu'au fonds de mon ame, dans ce même moment je me vois dans la dure néceſſité d'immoler tous ces déſirs & tous ces ſentimens à mon devoir & à mon honneur ; je me vois réduit à me ſéparer d'elle, peut-être, hélas, pour jamais !

J'ai l'honneur d'apprendre à V. A. R. que je reçus, il y a quelques jours, l'ordre de me rendre à Hubertsbourg, d'où je reviens aujourd'hui même avec la commiſſion d'aller, en qualité d'envoyé extraordinaire, relever le comte de Linar à Pétersbourg.

Comment vous peindrai-je, Monſeigneur, les violens combats que la nouvelle de cette vocation inopinée eſt venue exciter dans mon ame ? Moi, qui donnerois avec joie l'une des moitiés du reſte de ma vie, ſi je pouvois par ce ſacrifice acheter le bonheur de paſſer l'autre auprès de V. A. R., & de la lui conſacrer ! moi ! qu'une abſence de quelques mois, qu'un éloignement de quelques milles d'elle, plonge dans une langueur prête à détruire les derniers reſtes d'une foible ſanté, ne dois-je pas regarder comme mon arrêt de mort, l'ordre qui me condamne aujourd'hui à me ſéparer de plus de cent milles d'elle, pour aller vivre dans un rude climat, Dieu ſait combien d'années, ſans eſpérance certaine de jamais la revoir ? Cependant le devoir, l'honneur l'ordonnent, la raiſon fait entendre ſa voix, & le ſacrifice eſt fait ! Ah !

il m'en coûte assez à le faire, pour oser espérer que V. A. R. daignera m'en faire un mérite, & me jugera digne de conserver à jamais les généreuses bontés qu'elle a eues jusqu'ici pour moi, & qui seules sont capables de soutenir encore ma fermeté, mon courage & ma constance, dans la douloureuse résolution que j'ai prise; qui seules sont capables de me conserver encore à la vie par l'espérance, quoique fort éloignée, d'en jouir un jour plus parfaitement que le Ciel n'a voulu me le permettre jusqu'à présent.

C'est avec un serrement de cœur inexprimable que je viens d'écrire cette lettre. J'attends, Monseigneur, de votre amitié toutes les consolations dont j'ai besoin dans les circonstances où je me trouve, me sentant incapable d'en puiser en moi-même. O que ne puis-je ici vous dévoiler ce qui se passe dans mon ame! vous me dispenseriez pour toujours de vous réitérer l'assurance des sentimens ineffables d'amour & de reconnoissance, avec lesquels je serai jusqu'au tombeau, &c.

LETTRE XXXVIII.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 25 novembre 1736.

MOn cher Diaphane, la lettre que vous venez de m'écrire a fait ſur moi un effet tout différent de celui que vos autres lettres ont coutume de produire. J'ai été véritablement affligé de vous voir vous éloigner de moi à à une ſi énorme diſtance. Comme je m'imagine que c'eſt pour votre ſatisfaction & pour votre établiſſement, que l'on vous charge de la commiſſion d'envoyé extraordinaire pour la Ruſſie, je me conſolerois en quelque façon de la perte que je fais de vous, pour l'amour de vous-même, ſi une penſée affreuſe ne venoit s'offrir à mon eſprit; penſée qui redouble ma triſteſſe, & me rend plus inquiet ſur votre ſort que jamais. C'eſt, mon cher Diaphane, le contraſte de la délicateſſe de votre conſtitution avec la rigueur du climat de Moſcovie. Votre ſanté n'y réſiſtera pas, & je redoute pour vous le ſort du pauvre Rabutin (*a*). Permettez-moi de

(*a*) Le comte de Rabutin, dont il eſt parlé ici, étoit parent du célèbre Roger de Rabutin, comte de Buſſy, & fils de Jean-Louis, comte de Rabutin, gouverneur de la Tranſylvanie, au ſervice de l'empereur, & membre de ſon conſeil-privé. Le fils parvint par ſon mérite au grade de général, & a ſervi fort utilement ſon maître dans ſes ambaſſades aux cours de Berlin & de Pétersbourg, où il mourut.

vous dire que votre cour s'eſt fort trompée dans le choix qu'elle a fait de vous pour remplacer le comte de Linar. Il faut à cette cour barbare (*a*) de ces hommes qui ſachent bien boire & f..: vigoureuſement. Je ne crois pas que vous vous reconnoiſſiez à ces traits. Votre corps délicat eſt le dépoſitaire d'une ame fine, ſpirituelle & déliée. Vous payerez toujours bien de ce côté-là ; mais c'eſt une monnoie qui n'a pas cours dans l'endroit où l'on vous envoie. J'avoue que plus j'y penſe, & plus je crains que je ne ſois obligé de prendre un congé éternel de vous. Vous ſavez & enſeignez ſi bien ce que c'eſt que l'éternité ; ne frémiſſez-vous pas à ce ſeul nom ? Mon cher Diaphane, faites bien vos réflexions, je vous en prie ; & pour une vaine ombre d'établiſſement, n'allez pas commettre un meurtre en votre propre perſonne. Que me ſervira votre ame immortelle après votre mort ? Les précieux débris d'un corps ſi chéri ne me ſeront d'aucune utilité. Et ſi ces motifs ne vous ſemblent pas aſſez puiſſans, ſongez à votre famille que vous abandonnez à la merci de tous les malheurs qui peuvent l'accabler, & qui ſe voit ſans ſecours ſi vous ceſſez d'être. Mes conſeils peuvent vous paroître ſuſpects, puiſque vous connoiſſez l'amitié que j'ai pour vous ; mais

(*a*) Elle a bien changé depuis un demi-ſiècle. *L'Éditeur.*

cette même amitié fait que je n'enviſage que votre propre avantage. Partez ! traverſez des mers ! cherchez un autre ciel ; & s'il ſe pouvoit, un autre monde ! mon amitié vous ſuivra par-tout, & je me dirai à moi-même, que l'univers n'a point d'eſpace qui ne devienne ſacré en vous contenant. La Ruſſie va devenir ma Grèce, & Saint-Pétersbourg (endroit auquel je ne daignois pas penſer) l'objet de tous mes vœux.

Je me flatte de la douce eſpérance de vous voir à Berlin avant votre départ ; je n'aurai que des larmes pour vous reconduire, & des ſouhaits pour vous accompagner. Souffrez que je vous faſſe un aveu de ma foibleſſe ; je rougis en le faiſant ; — l'amitié vient de me faire faire des vœux que l'ambition ne m'auroit jamais arrachés : — mais je me rendrois indigne de votre eſtime, ſi je ne les étouffois.

Que la philoſophie eſt un foible ſecours contre les coups imprévus ! j'en fais malheureuſement l'expérience ; & malgré tout ce que le deſtin en a ordonné, je voudrois changer le vôtre. C'eſt temps perdu que d'y penſer ; & peine perdue que de le dire. Après cela n'eſt-il pas ſuperflu de vous réitérer les aſſurances de la parfaite eſtime qu'on ne ſauroit vous refuſer, & avec laquelle je ſuis à jamais, mon très-cher Diaphane, votre, &c.

ÉPITRE

A MON CHER DE SUHM.

Ce 25 novembre 1736.

INterprète charmant de la philoſophie !
Quel démon, t'arrachant de ces paiſibles lieux,
Dans les climats glacés de la triſte Ruſſie,
Juſqu'aux limitrophes d'Aſie,
Te fait chercher de nouveaux cieux ?
Seroit-ce l'indigence à l'aſpect odieux,
Qui d'Horace accordant la lyre,
Lui fit parler jadis le langage des dieux,
Que dans ſes vers harmonieux,
L'univers tout entier admire ?.....
De deux princes puiſſans ſerrant le nœud ſacré,
Du Pope & du Boyard vous ſerez révéré.
Mais quand de votre eſprit la ſcience profonde,
Vous vaudroit les honneurs & les biens de ce monde,
De plus, un nom fameux, du gazetier chanté,
Que vous ſerviront-ils, ſi, perdant la ſanté,
Vous allez grelotant dans ces froides contrées,
Voir changer en glaçons les mers hyperborées ?
Mais ſi de ce projet le côté ſéducteur
Vous enchante, pour moi, j'en vois toute l'horreur.
Je vois de vos beaux jours la brillante carrière,
Finir avant le temps, & ſa main meurtrière,
Exerçant ſur vous ſes rigueurs,
Inflexible à mes pleurs, & ſourde à ma prière,
Vous abîmer dans ſes fureurs.
M'apprendrez-vous, ſi votre ame immortelle
Exiſte après le corps, triomphe des erreurs ?
Et vous, ſi vainement je vous reſte fidèle,
Qui vous en portera la flatteuſe nouvelle,
Et qui ſera tarir mes pleurs ?

Trom-

Trompeuſe illuſion ! ô frivoles grandeurs !
Croyez-moi ; déſormais quittant la politique,
Du ſage Julien ſuivant encor la voix,
Et préférant l'ami, même au plus grand des rois,
Reprenez la Métaphyſique !

LETTRE XXXIX.

De Mr. de Suhm.

Lübben, ce 7 décembre 1736.

MONSEIGNEUR,

J'Attendois des conſolations de V. A. R., j'attendois des encouragemens dans les conjonctures où je me trouve, ſur-tout au ſujet du parti que j'ai eu la fermeté de prendre ; & vous venez le combattre, Monſeigneur ! vous venez ſoutenir les objections trop ſpécieuſes qu'un penchant déjà ſi puiſſant oppoſoit à la voix & aux conſeils de ma raiſon ! Quelles armes peut-il me reſter après cela contre les ſéductions d'un cœur trop ingénieux à flatter ſon penchant, & à éluder les préceptes de la raiſon & du devoir ? d'un cœur trop ſenſible & trop foible en même temps pour pouvoir s'amortir ou ſe vaincre lui-même ? Mais non ; ce ne peut-être ſérieuſement que vous combattez ma réſolution, puiſque vous ne pouvez manquer de ſentir que le devoir & l'honneur m'en font une loi. C'eſt donc ſans doute une amorce que vous me préſentez,

afin d'apprendre peut-être ſi la philoſophie fait quelquefois élever celui qui en fait profeſſion, juſqu'à être auſſi conſéquent dans ſa conduite, qu'il affecte de l'être dans ſes raiſonnemens ; c'eſt un piège enfin que vous tendez à ma vertu, pour la mettre à l'épreuve. O ! il ſuffit de cette penſée pour me rendre la victoire facile. Ne craignez donc rien, Monſeigneur, je ne me rendrai pas indigne de votre amitié ! Le ſort en eſt jeté, je ſaurai en ſoutenir toutes les rigueurs ; auſſi-bien ſuis-je déjà aſſez endurci contre ſes coups.

Quelque douleur que m'ait cauſée votre gracieuſe lettre par les violens combats qu'elle eſt venue renouveller en moi, je ſens que je n'en ſuis que plus pénétré de la généreuſe & touchante bonté avec laquelle vous daignez vous intéreſſer à mon ſort, & entrer dans ma ſituation. Et que vous dirai-je de la charmante épître qui l'a ſuivie de ſi près ? Je ſens qu'elle eſt bien au-deſſus de mes éloges, & qu'elle m'auroit attendri, même quand je n'aurois pas été l'heureux mortel à qui elle étoit adreſſée.

Je viens de me rendre à Lubben, d'où j'eſpère aller au premier jour me jeter aux pieds de mon auguſte ami, & épancher dans ſon ſein tous les ſentimens qui font palpiter le mien toutes les fois que je réfléchis aux bontés & aux faveurs ineſtimables dont il daigne me combler. Je ne ſuis pas en peine, Monſeigneur,

de vous faire alors approuver les raiſons qui m'ont engagé à ne point refuſer l'emploi qu'on veut bien me confier ; & V. A. R. ſe perſuadera facilement, à ce que j'eſpère, lorſqu'elle ſera inſtruite de tout, que mon inviolable attachement pour elle y a au fond plus de part qu'elle n'a pu ſe l'imaginer.

J'ai enfin l'honneur d'envoyer à V. A. R. la fin de la traduction de la Métaphyſique de Wolff, ſi tant eſt qu'un tel ouvrage, fait en plus grande partie ſi fort à la hâte, mérite le nom d'une traduction. Elle ſeroit parfaite ſi mes forces avoient répondu à mon zèle ; car je les y aurois employées toutes, comme je n'en épargnerai jamais aucune auſſi ſouvent qu'il s'agira de vous prouver, Monſeigneur, à quelque prix que ce ſoit, que jamais homme ne pourra plus que moi vous être attaché & dévoué par devoir, par inclination & par reconnoiſſance, &c.

LETTRE XL.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 10 décembre 1736.

MOn cher Diaphane, je viens de recevoir votre lettre avec le paquet, dans le moment où je m'attendois à vous voir vous-même ; & quoique j'en aie été dédommagé par une très-jolie

lettre, je vous avoue que votre préſence m'auroit été infiniment plus agréable. Je ſuis perſuadé qu'un philoſophe comme vous ne fait rien ſans raiſon ; je crois même que votre voyage de Ruſſie a ſa raiſon ſuffiſante : mais indépendamment de tout cela, permettez-moi de vous dire, que votre départ me fait beaucoup de peine, & que je ſens bien que la voix de la raiſon n'a guère de vertu ſur un cœur pénétré d'amitié. Alléguez-moi cent mille raiſons qui vous ont obligé de vous faire Envoyé ; mon amitié dira toujours que vous avez tort.

Vous me flattez encore, mon cher Diaphane, du plaiſir de vous revoir ici. Je le ſouhaite beaucoup, & principalement pour vous faire reſſouvenir de ce que vous m'avez promis un jour. Je vous prie, ne l'oubliez de votre vie ! & ſoyez perſuadé que dans quelqu'endroit du monde que vous vous trouviez, je m'intéreſſerai toujours vivement à ce qui vous regarde ; mon cœur prendra toujours part à votre gloire, & je ne ceſſerai de faire des vœux pour tout ce qui pourra contribuer à votre félicité !

Je ſuis avec une très-parfaite eſtime, & l'amitié qu'on ne peut vous refuſer, mon cher Diaphane, votre, &c.

LETTRE XLI. (N°. 1.) (a)

De Mr. de Suhm.

Lubben, ce 22 décembre 1735.

MONSEIGNEUR,

JE pars cette nuit pour Pétersbourg, & quitte une retraite dont le ſeul agrément pour moi fut de me trouver à portée de recevoir ſans gêne les témoignages flatteurs de vos bontés & de votre amitié, & de pouvoir m'occuper ſans ceſſe du meilleur prince du monde en travaillant à lui préparer un petit bout du chemin qui devoit le conduire au temple de la philoſophie.

Hélas! tout prend fin dans ce monde! Mais pourvu que V. A. R. daigne me conſerver ſa bienveillance juſqu'à la fin de ma vie, la durée d'aucune choſe ne m'inquiétera. Tranquille, j'attendrai avec une conſtance philoſophique, qu'un certain nombre d'événemens s'étant ſuccédés, & ayant rempli leur temps, il en vienne d'autres dont vous ſerez le moteur & la cauſe. Que j'en prévois alors de grands & de mémorables! & combien de plaiſir ne prends-je pas déjà à me les repréſenter!

Oſerai-je vous dire, Monſeigneur, ſans

(a) On voit la raiſon de ce numéro & des ſuivans, dans la Lettre XLII.

craindre de bleſſer votre trop délicate modeſtie, ce qui ſoutient aujourd'hui mon courage & mes eſpérances, ce qui affermit ma tranquillité & ma ſatisfaction? C'eſt la connoiſſance que je me flatte d'avoir de la conſtance de vos ſentimens, & de l'uſage admirable que vous ſavez faire de votre raiſon pour vous rendre intérieurement heureux vous-même, en attendant que vous puiſſiez faire un jour le bonheur de tant d'autres hommes, au nombre deſquels j'eſpère venir me ranger quand il en ſera temps. S'il ſuffiſoit pour ma félicité, de jouir des faveurs du plus grand & du plus aimable de tous les princes, & d'oſer en eſpérer la conſtance, même dans le plus grand éloignement de lui, je devrois ſans doute être aujourd'hui parfaitement heureux: mais comme une condition eſſentielle de mon bonheur ſera toujours d'être auſſi aſſuré de celui de V. A. R., il falloit encore une conſidération telle que celle ſur laquelle je viens de fonder l'eſpérance de ſon parfait bonheur, pour aſſurer aujourd'hui le mien.

Je ne puis cependant, Monſeigneur, m'empêcher de vous faire ici l'aveu d'une de mes foibleſſes. En réfléchiſſant ſur la bizarrerie de mes deſtinées, j'éprouve ſouvent dans la ſucceſſion de mes ſentimens une eſpèce de contradiction. Tantôt conſidérant une certaine face de mon ſort, je crois avoir ſujet de me regarder comme le plus malheureux des hom-

mes ; & preſque dans le même inſtant, une autre face de ma ſituation venant ſe préſenter à mon eſprit, je m'eſtime le plus fortuné des mortels. Inſatiable avidité de nos déſirs ! ſource féconde de maux imaginaires & factices ! c'eſt toi ſeule que nous devons accuſer de ſemblables contradictions ! c'eſt toi, qui nous faiſant oublier ce que nous avons, ou nous apprenant à n'en tenir aucun compte, pour tourner ſans ceſſe notre attention ſur ce que nous n'avons pas, & ſur le prix des choſes qui nous manquent, fais nous rendre toujours mécontens & injuſtes ! Et par une conſéquence de notre nature, le prix de l'objet de nos déſirs ſe proportionnant toujours néceſſairement à celui de nos jouiſſances préſentes, c'eſt ainſi que cette inſatiabilité de nos déſirs fait nous rendre d'autant plus mécontens de notre ſort, moins nous avons ſujet de l'être ! c'eſt ainſi qu'elle fait pouſſer notre aveuglement juſqu'à nous faire trouver malheureux, oui, dans le ſein du bonheur même !

Mais, Monſeigneur, je ne vous ferois aſſurément point cet aveu avec tant de franchiſe, ſi je ne ſentois bien pouvoir me rendre le ſincère témoignage de m'être déjà, grace à vos leçons & à celles de la philoſophie, beaucoup corrigé de cette foibleſſe ; & j'oſe me flatter que V. A. R. daignera en voir une preuve dans la fermeté que je lui ai montrée dans les circonſtances préſentes.

Je finis par prendre congé de V. A. R. en la conjurant de vouloir bien toujours ſe ſouvenir de ſon fidèle & dévoué ſerviteur, qui ne déſire rien tant que de pouvoir la ſervir partout où la Providence trouvera bon de le conduire. En particulier, je vous ſupplie de vous tranquilliſer tout-à-fait au ſujet de ma ſanté. J'eſpère que le climat de Ruſſie ne me ſera pas auſſi funeſte que V. A. R. juge avoir lieu de le craindre. Je me ſuis déclaré invalide, ce qui me donne bien des privilèges. Et pour ce qui eſt de la fatigue du voyage & de la rigueur de la ſaiſon, je me ſuis aſſez bien prémuni contre l'une & l'autre pour pouvoir eſpérer de n'en avoir pas beaucoup à ſouffrir.

Dans le moment du départ, je ſens mon cœur s'émouvoir, & des larmes couler de mes yeux. Quelle autre expreſſion de mes adieux pourroit me permettre cet attendriſſement, ſi ce n'eſt de me jeter aux pieds de V. A. R., d'embraſſer ſes genoux, & de lui laiſſer lire dans mes regards & dans mon reſpectueux ſilence les ſentimens ineffables que j'emporte loin d'elle, mais qui ne ceſſeront jamais de vivre dans mon cœur auſſi long-temps qu'un ſouffle de vie l'animera encore, &c.

LETTRE XLII. (Nº. 1.)

Du Prince Royal.

Rupin, ce 1 janvier 1736.

MOn cher Diaphane, vous voilà donc en voyage, & ſur le chemin de Pétersbourg! Il ſeroit inutile de vous marquer tout ce que j'ai ſenti en vous voyant partir. Il me ſemble que chaque lieue que vous faites pour vous éloigner de moi, me ſoit une raiſon ſuffiſante pour me cauſer du chagrin. Je m'en conſole cependant, pouvant vous aſſurer d'une manière figurée de ma parfaite amitié. Voilà comme je commence cette année; & je vous aſſure que je finirai, non-ſeulement celle-ci, mais toutes celles que le Ciel m'accordera encore de même, c'eſt-à-dire, rempli d'une parfaite eſtime pour vous.

Si la philoſophie m'éclaire, c'eſt par vous: vous m'avez ouvert la barrière de la vérité, & c'eſt vous qui en avez été l'organe.

Mon eſprit languiſſoit dans une obſcure nuit,
Quand le brillant flambeau qui maintenant me luit,
Allumé par vos mains vint éclairer mon ame:
Je reſpectai d'abord cette céleſte flamme;
Et deſcendant du ciel, l'auguſte vérité
Répandit dans mon cœur ſa force & ſa clarté.

Voilà des vers! il ſemble que mon Apollon

vienne m'inſpirer dès qu'il s'agit de vous. Remarquez par-là quelle puiſſance vous avez ſur mes ſens & mon imagination. Dès qu'il eſt queſtion de vous, mes eſprits mis en mouvement travaillent plus que leurs forces ordinaires ne le leur permettent.

Je m'en remets entiérement à vous touchant la ſouſcription de la nouvelle édition des batailles du prince Eugène (*a*). Je ſuis ſûr que vous me ferez avoir un bon exemplaire ſans que j'aie beſoin de m'en embarraſſer davantage.

Si jamais je peux être le moteur de vos deſtinées, je vous garantis que je n'aurai d'autre ſoin que celui de vous rendre la vie auſſi agréable qu'il me ſera poſſible. Rendre quelqu'un heureux, eſt une grande ſatisfaction ! mais faire le bonheur d'une perſonne qui nous eſt chère, c'eſt le plus haut point où puiſſe atteindre la félicité humaine !

Je vous prie de cotter les lettres que vous m'écrivez, afin que par-là vous puiſſiez toujours voir à laquelle des vôtres la mienne ſe rapporte. Celle-ci, que je viens de recevoir, datée du 28, eſt N°. 1. Je mets le même numéro au haut de la mienne ; & ainſi de ſuite.

Puiſſe le Ciel vous conduire en toute ſûreté, afin que vous arriviez heureuſement dans ua

(*a*) C'étoit une commiſſion donnée de bouche.

endroit d'où il me tarde de vous voir revenir! Tous mes vœux tendent vers ce but, & je ne ſerai parfaitement content que quand je vous reverrai ici à mes côtés, & que je pourrai vous donner des marques évidentes de la véritable eſtime avec laquelle je ſuis, mon cher Diaphane, votre, &c.

LETTRE XLIII. (N°. 2.)

De Mr. de Suhm.

Dantzick, ce 10 janvier 1737.

MONSEIGNEUR,

J'Ai mis neuf jours à venir juſqu'ici par des chemins abominables. Ce qui m'a bien reſtauré des fatigues de ce trajet, c'eſt une très-précieuſe lettre de V. A. R., N°. 1, qui m'a été remiſe preſqu'à mon arrivée.

L'engagement qu'elle prend dans ſes vers,.... qui font ſon éloge bien mieux que je ne pourrois jamais réuſſir à le faire,.... de reſpecter toujours l'auguſte vérité, ne lui fera aſſurément jamais de peine. Elle y eſt ſi naturellement portée, qu'elle ſeroit obligée de ſe faire violence, ſi jamais elle devoit y contrevenir. Il m'eſt bien doux, Monſeigneur, de remarquer qu'à cette occaſion vous avez daigné vous ſouvenir de moi; & bien plus doux encore de voir

que vous voulez bien compter mon zélé attachement pour V. A. R. au nombre des cauſes qui peuvent avoir contribué à nourrir ſon ardent amour pour la vérité. Les aſſurances, Monſeigneur, que vous me réitérez de vos bonnes graces, ont achevé de remplir la meſure de mon contentement ; & les touchantes expreſſions dont vous vous ſervez à ce ſujet, font bien connoître que c'eſt-là une manière de penſer qui vous eſt tout-à-fait propre, & qui a ſa ſource dans les nobles ſentimens d'un grand cœur. Hélas ! pourquoi faut-il qu'un trop cruel deſtin m'oblige à m'éloigner de vous, à meſure que je vois augmenter le nombre des raiſons qui devroient m'engager à reſter ?

J'ai trouvé ici preſque toute la maiſon Czartoriska, qui m'a accablé de politeſſes pendant le ſéjour que j'ai été obligé de faire ici, ayant eu deux de mes voitures toutes fracaſſées en route. Le palatin de Mazovie, Poniatowski, digne & grand homme, que je connois de longue main, & qui a eu occaſion de connoître de grands princes, rend bien juſtice à V. A. R., par la grande idée qu'il s'en eſt faite. Le prince-chancelier & moi nous ne nous ſommes preſqu'entretenus que d'elle. Dieu ſait tout ce que nous en avons dit, & plus encore penſé ! Je ne ſerois jamais parti d'ici ſi nous avions entrepris d'épuiſer un ſi riche ſujet. Ne m'accuſez pas, Monſeigneur,

d'agir ici contre vos ordres & contre ma promeſſe; ce n'eſt ici qu'un ſimple rapport que je vous fais de ce qui s'eſt paſſé; & toute votre modeſtie, quelque grande qu'elle ſoit, ne peut impoſer à deux perſonnes qui ſe plaiſent à parler de vous, la loi de ne point exalter les grandes & belles qualités qu'ils remarquent en vous, & qu'ils jugent tout-à-fait dignes de vous-même.

Je pars demain de grand matin pour Konigsberg, n'eſpérant recevoir qu'à Pétersbourg une réponſe à celle-ci. Pour ce qui regarde la ſouſcription de la nouvelle édition des batailles du prince Eugène, & la commiſſion touchant le manuſcrit de la vie de ce prince, dont V. A. R. m'a fait le plaiſir de me charger, elle peut être aſſurée que je m'en acquitterai de mon mieux, déſirant par mes ſoins & mon exactitude à la remplir à ſon entière ſatisfaction, de mériter qu'elle me juge digne d'être chargé d'autres commiſſions infiniment plus importantes encore.

Je ne laiſſe pas, chemin faiſant, de faire mes remarques ſur ce que je pourrai changer pour la commodité de mon voyage lorſqu'il s'agira de revenir. Cette époque fortunée où je pourrai me revoir aux pieds de V. A. R., eſt le terme où tous mes déſirs & toutes mes penſées viennent aboutir. Je l'attends avec impatience, vous ſuppliant, Monſeigneur, de me conſerver

juſqu'à ce temps votre gracieux ſouvenir, & de me regarder comme celui de tous les mortels qui vous eſt le plus attaché par tous les ſacrés liens du devoir & de la reconnoiſſance, &c.

LETTRE XLIV. (N°. 2.)

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 22 janvier 1737.

MOn cher Diaphane, vous voilà donc parti de Dantzick, & peut-être déjà au-delà de Konigsberg, par des chemins affreux, par des ſaiſons plus rudes que les nôtres, & ce qui m'inquiète le plus, expoſé à tous les malheurs qui peuvent arriver dans un ſi long & ſi pénible voyage. Vous me donnez des marques ſuffiſantes de votre ſouvenir, je ſuis ſûr, mon cher Diaphane, que vous êtes de mes véritables amis, je vous compte pour tel; & quand même vous iriez aux climats glacés de la Nouvelle-Zemble, ou aux régions ardentes de la zône torride, je ne craindrois jamais que l'éloignement & la différence des climats vous fît oublier votre ami. Il ne pouvoit manquer d'arriver que vous ne fuſſiez comblé de politeſſes dans la maiſon du prince Czartoriski, qui a de l'amitié pour moi. Votre bon caractère vous les mérite déjà de tout le monde; & ceux

qui vous connoiſſent & qui ont des ſentimens, ne vous refuſeront jamais leur eſtime.

J'admire la différence de nos deſtinées. Tandis que j'ai été occupé par des voyages & des campagnes, vous avez vécu paiſiblement dans votre retraite; & à préſent que la politique a eu beſoin de vos lumières pour être éclairée, & que vous parcourez des centaines de lieues, je me trouve ici dans la plus grande tranquillité du monde. Vous êtes au fait de mes occupations; il ſeroit donc ſuperflu de vous les répéter, d'autant plus que toutes les redites ſont ennuyantes. Un plaiſant accident qui penſa les déranger, m'a fourni matière à rire, & ſujet à plaiſanter à toute une compagnie.

Ma chère mimi (*a*), fidelle compagne de ma retraite, me voyant l'autre jour étudier avec grand attachement la Métaphyſique de Wolff, dont vous êtes l'aimable interprète, s'impatientoit de voir que je préférois un livre tout vrai & tout raiſonnable, à ſon badinage frivole, & à l'illuſion de ſes agrémens. L'heure du ſouper me fit abandonner cette lecture inſtructive, pour avoir quelque ſoin de mon corps, qu'aucun être penſant & raiſonnable ne doit négliger. Sur ces entrefaites, mon ſinge, de tous les ſinges le plus ſinge, ſe déchaîne, prend la Métaphyſique, l'allume à la chandelle, &

(*a*) C'étoit le nom d'un ſinge favori du Prince de Pruſſe.

s'applaudit de la voir brûler. Que devins-je en rentrant dans la chambre, lorſque je vis le pauvre Wolff en proie aux flammes, & traité d'une façon convenable au ſeul Lange (*a*). Courir, prendre de l'eau, éteindre les flammes, ne fut qu'une action pour moi. Par bonheur, cependant ce n'eſt que la copie qui a brûlé, & l'original exiſte encore en ſon entier. Nos beaux-eſprits diſent que le ſinge avoit voulu étudier la Métaphyſique, & que ne l'ayant pu comprendre, il l'avoit brûlée. D'autres ſoutiennent que Lange l'avoit corrompu, & que par zèle pour ce béat, il m'avoit joué ce tour-là. D'autres enfin diſent que mimi, piquée de ce que Wolff donne trop de prérogatives à l'homme ſur la bête, avoit conſacré à Vulcain un livre qui décréditoit ſon eſpèce.

Voilà l'abrégé des ſaillies de nos rieurs. Chazot (*b*) enrage ſérieuſement de cette aventure,

---

(*a*) Joachim Lange, docteur de théologie à Halle, & grand adverſaire de Wolff, qui lui enlevoit tous ſes auditeurs, parvint à force d'accuſations calomnieuſes, à le faire exiler de l'univerſité. Il l'avoit dénoncé en cour comme hérétique, parce que Wolff avoit loué la morale des Chinois, & il avoit répandu malicieuſement dans le public, que les écrits de ce philoſophe, & en particulier ſon principe de la raiſon ſuffiſante & ſon harmonie préétablie, engageoient les grands grenadiers du roi à déſerter ſes troupes.

(*b*) François Iſaac, chevalier, comte de Chazot, natif de Normandie, s'étant trouvé dans l'armée Françoiſe lors de la campagne du Rhin en 1734, le Prince Royal de Pruſſe, qui avoit accompagné le Roi Fréderic-Guillaume I, ſon père, au

puiſqu'il eſt obligé de recopier l'original. Voilà certainement de belles ſornettes, & des contes dignes de faire 300 lieues pour aller vous ennuyer en Ruſſie!

Vous ne vous contentez donc pas de m'être utile en fait de philoſophie, vous voulez l'être également pour l'hiſtoire. La Vie du Prince Eugène qui eſt très-utile & très-propre à inſtruire des jeunes gens de mon âge, me fera beaucoup de plaiſir. Comme vous vous êtes chargé ſi généreuſement du ſoin de me faire venir ce livre, je ne m'embarraſſe de rien, pas même de la reliure, ſoin que je ſuis perſuadé que vous voudrez bien prendre auſſi, ainſi que de le faire bien empaqueter, afin que les pluies ne puiſſent pas percer juſqu'aux livres, & aux eſtampes qui en ſeroient gâtées. Je ſouhaiterois bien, mon cher Diaphane, être à mon tour en état de vous fournir une bibliothèque choiſie. Il y a du plaiſir à en approviſionner des gens comme vous, qui ſavent faire un ſi excellent uſage de leurs lectures.

Je vous quitte; mille vœux accompagnent

---

camp près de Philipsbourg, & qui avoit obtenu la permiſſion de voir les troupes Françoiſes, y fit ſa connoiſſance, & l'engagea à le ſuivre à Reinsberg pour lui tenir compagnie. C'eſt le même chevalier & comte de Chazot, qui, après l'avénement de Frédéric au trône, ayant été placé dans les troupes, rendit au Roi de très-grands ſervices, ſur-tout à la bataille de Hohenfriedberg. Il a obtenu depuis, à la recommandation du Roi, le gouvernement militaire de Lubeck, & ſes deux fils ont été placés avec diſtinction dans les troupes Pruſſiennes.

cette lettre ; puiſſiez-vous en éprouver les effets ! puiſſiez-vous vous retrouver bientôt auprès de moi, & recueillir les fruits de la ſincère amitié & de la parfaite eſtime avec laquelle je ſuis, mon cher Diaphane, votre, &c.

LETTRE XLV. (N°. 3.)

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 2 mars 1737.

MONSEIGNEUR,

SI Votre Alteſſe Royale a daigné penſer à moi, comme je ne puis m'empêcher de m'en flatter, elle doit avoir trouvé extraordinaire qu'un voyage, & l'arrivée à une nouvelle cour aient pu m'empêcher ſi long-temps de profiter de la permiſſion que j'ai de lui donner de mes nouvelles. Mais, Monſeigneur, quel voyage ! je frémis encore quand j'y ſonge, & n'oſe en vérité lui en faire la deſcription détaillée, de peur que ma ſanté, dont j'ai tant beſoin, ne ſoit altérée par le ſouvenir de tout ce que j'ai ſouffert. V. A. R. me faiſant d'ailleurs la grace de me vouloir du bien, quel plaiſir pourroit-elle prendre au récit de tant de ſouffrances ? Tantôt le ſable ou la mer juſques par-deſſus les eſſieux ; tantôt dans une miſérable chaloupe, & par un très-gros temps, le jouet des vents & des flots, à la merci de la mer & des écueils ;

puis paſſant à pied des rivières à moitié gelées, tenant un enfant de chaque main, & me voyant à chaque pas dans le plus grand péril d'être englouti avec eux ſous les glaces ; enfin, ſurpris par des neiges épouvantables, qui menaçoient de nous enſevelir, dans des lieux où il étoit impoſſible de ſe procurer des traîneaux ; en voilà aſſez pour vous donner une légère idée de toutes les fatigues & de toutes les angoiſſes que j'ai eu à éprouver pendant mon voyage. Graces à Dieu, me voici enfin arrivé ſain & ſauf à Pétersbourg ; & le bonheur que j'ai en ce moment de m'entretenir avec V. A. R., me fait oublier tout ce que j'ai eu à eſſuyer.

Vous ne concevrez pas facilement, Monſeigneur, la ſurpriſe que m'a cauſée le premier aſpect de cette belle capitale, où l'on ne voit par-tout que de ſuperbes palais, bâtis par les plus habiles architectes Italiens, ſur un terrein où il n'y avoit que marais il y a trente ans. Il n'y a que quelques jours que je jouis, de mes fenêtres, d'un autre ſpectacle non moins ſurprenant, unique peut-être en ſon genre depuis que le monde exiſte ; j'ai vu paſſer dans ma rue dix mille hommes de la garde, qui alloient ſe ranger ſur la glace de la Néva pour y parader vis-à-vis du palais impérial à l'occaſion de la fête du nom de l'impératrice (*a*).

(*a*) Anne Iwanowna, qui avoit ſuccédé en 1730 à Pierre II, & qui régna juſqu'en 1740, où elle mourut.

Mais le poids de ces dix mille hommes n'eſt rien. Cette rivière qui porte des vaiſſeaux de guerre en été, porte en hiver ſur le dos de ſes glaces outre ces dix mille hommes armés, cent mille ſpectateurs & cinquante pièces de canons qu'on y décharge à différentes repriſes tous enſemble.

Le jour de l'audience étant venu, S. M. I. me l'a donnée de deſſus un trône dreſſé exprès dans une chambre, à côté d'une ſuperbe galerie qui vient d'être achevée. La cour, compoſée des deux ſexes, étoit très-nombreuſe & magnifique. L'air & la majeſté de cette grande princeſſe me frappa. Mais comme je n'avois rien que d'agréable à lui dire, je me raſſurai facilement, & tins ma harangue avec plus de préſence d'eſprit & de fermeté que je ne m'en étois flatté. Depuis ce temps, j'ai déjà aſſiſté à différentes fêtes qui ſe donnent ici avec beaucoup de magnificence, & plus de goût que je ne m'attendois à en trouver.

Il fait terriblement froid ici; mais l'air y eſt ſain, & je ne me ſuis de long-temps pas ſi bien porté qu'à préſent. Huit jours après mon arrivée, j'eus la joie inexprimable de recevoir une gracieuſe marque du ſouvenir de V. A. R. par ſa lettre, N°. 2. J'y aurois répondu incontinent, ſi je n'avois pas attendu réponſe à une lettre que j'ai écrite au ſujet de l'hiſtoire du prince Eugène. Elle eſt arri-

vée comme je m'en étois flatté, & j'ai aujourd'hui la ſatisfaction de pouvoir donner à V. A. R. l'aſſurance que j'aurai dans peu l'honneur de lui en envoyer un exemplaire, quelque difficulté qu'il y ait de ſe procurer une copie de ce manuſcrit, qui, comme on aſſure, ne doit jamais être imprimé.

Comme je ne puis abſolument m'empêcher de faire cas de tout ce que V. A. R. aime le moins du monde, je ne dirai point non plus de mal de mimi, ni ne lui en voudrai pour avoir eſſayé de livrer aux flammes l'ouvrage immortel du divin Wolff; trouvant d'ailleurs fort naturel & fort ingénieux, que ce pauvre animal ait cherché à ſe défaire d'un papier qui empêche ſi ſouvent ſon cher maître de s'amuſer avec lui, & de prendre plaiſir à ſes fingeries. Il me ſemble qu'à ſa place, & avec toute ma raiſon, je n'aurois pu mieux raiſonner, & que j'en aurois fait tout autant.

Je m'abſtiens de répondre aux flatteuſes expreſſions dont il a plu à V. A. R. de ſe ſervir en parlant de ma chétive perſonne, pour la remercier du déſir qu'elle m'a témoigné de pouvoir me procurer une bibliothèque choiſie.

Je ne finirai plus déſormais mes lettres, autrement qu'en conjurant V. A. R. de me conſerver ſes bonnes graces & ſa précieuſe amitié, auſſi long-temps que je chercherai à m'en rendre digne, c'eſt-à-dire, juſqu'au tombeau, &c.

LETTRE XLVI. (Nº. 3.)

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 23 mars 1737.

MOn cher Diaphane, j'ai eu le plaiſir de recevoir votre lettre ; elle m'a extrêmement réjoui, m'apprenant que votre ſanté étoit bonne. Que je ſuis aiſe d'avoir ignoré toutes les incommodités & les dangers que vous avez eſſuyés dans votre voyage ! cela m'auroit privé de tout repos, & je n'aurois pu jouir, comme je l'ai fait, des agrémens de la retraite.

J'admire fort vos palais dorés, vos fleuves gelés, la magnificence de la cour impériale, & les gardes rangées ſur la glace ; tout cela, & trois fois autant, ne me feroit pas cependant naître l'idée de quitter Rémusberg. Nous vivons ici ſans fourrures, nous voyons renaître les fleurs, revenir la verdure ; & le ſoleil favorable à ces climats, commence déjà à nous faire ſentir ſes ardeurs. Qu'un village près de Rome eſt préférable à une ville ſituée dans la Nouvelle-Zemble !

Pourvu que le froid ne ſoit pas contraire à votre ſanté, & que l'air condenſé qu'il fait au voiſinage du pôle, ne vous ſoit pas dangereux, le reſte ne m'importe guère.

Je ſuis à la fin de toutes mes lectures, & j'at-

tends avec grande impatience la Vie du Prince Eugène. Quelqu'un ces jours paſſés m'a ſommé de lui en donner un extrait ; je me ſuis fort excuſé ſur ce que l'original n'étoit pas entre mes mains ; ce qui fit une ſcène ſemblable à celle qui ſe trouve dans le *Joueur*, où Mr. Galonier (*a*) & Madame Adam viennent lui rendre viſite.

J'ai un très-bon relieur qui relie à la françoiſe, & de façon que les livres ſont bien fermés ; ſi vous le voulez, je pourrois le prêter quand on le voudra, à condition qu'on ne le retienne pas.

Le 27 de ce mois nous célébrerons l'anniverſaire du jour de la naiſſance de la reine ; on ne verra que de paiſibles bergers former des danſes avec leurs bergères. Le farouche Mars & la foudroyante Bellone n'auront aucune part à la fête, & les pipeaux de Céladon ſeront préférés aux timbales & aux trompettes, dont la muſique trop bruyante n'inſpire que de la terreur.

Quand vous reverrai-je, mon cher Diaphane ? quand pourrons-nous nous promener ſous les hêtres & ſous les ormeaux ? Voltaire a

(*a*) Deux perſonnages du *Joueur de Regnard*. Tout ce qui a été dit, & ſera dit encore de la Vie du Prince Eugène, doit s'entendre, non de cet ouvrage, mais, à mots couverts, d'un emprunt à Vienne ou à Pétersbourg, que M. de Suhm s'étoit chargé de faire pour le Prince Royal. Le relieur qui entre dans cette allégorie, eſt un homme de confiance, que le Prince Royal offre d'envoyer pour retirer l'argent.

reçu la Métaphyſique, & l'approuve beaucoup. Je fais actuellement traduire la Morale du philoſophe ; ainſi avec le temps je pourrai lire tout Wolff en françois.

Le traducteur de la Métaphyſique m'eſt bien cher ; il me tient toujours à cœur ; & ni l'éloignement, ni la mort même, ne pourront altérer en quoi que ce ſoit la ſincère amitié que je lui porte. Soyez-en perſuadé, mon cher Diaphane, de même que de la parfaite eſtime avec laquelle je ſuis inviolablement, votre, &c.

LETTRE XLVII. (Nº. 4.)

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 19 mars 1737.

MONSEIGNEUR,

JE paie actuellement le tribut qu'on doit à tout nouveau climat, par une très-forte fluxion qui me tient ſur mon grabat depuis quelques jours. Quelque douloureuſe qu'elle ſoit, elle ne m'empêchera pourtant pas d'avoir l'honneur d'écrire à V. A. R., & j'eſpère bien au contraire l'oublier tout-à-fait pour quelques heures, en jouiſſant de ce plaiſir.

J'ai enfin reçu réponſe de mon libraire (*a*) qui

(*a*) On n'avertira plus à l'avenir, que ce libraire déſigne d'abord le banquier de Vienne, & enſuite le prêteur de Pétersbourg.

paroît fort diſpoſé à arranger la ſouſcription de la Vie du Prince Eugène ; mais il me propoſe derechef certaines conditions relativement aux ſouſcripteurs, quoique je me ſois déjà expliqué très-expreſſément à ce ſujet, n'en voulant point du tout entendre parler : ce ſont-là des inconvéniens ordinaires quand on négocie à trois cent milles : mais j'ai répondu, & me ſuis aſſez bien énoncé cette fois, pour pouvoir eſpérer qu'il n'y aura plus de pareilles accroches.

Tous ces délais n'ont pas laiſſé de me cauſer du chagrin, & m'ont fait réfléchir que je pourrois peut-être encore mieux trouver mon affaire ici, où il y a une très-belle & très-bonne imprimerie : car outre que je ſerois à portée de diriger la choſe, je n'aurois à faire qu'à un particulier, qui eſt très-en état de mener à bout cette entrepriſe, pourvu qu'il ait quelque certitude d'y trouver ſon compte : au-lieu qu'ailleurs, les imprimeurs ſont obligés de ſe pourvoir de ſûretés, & de ſe faire autoriſer. Cette idée que j'ai bien ruminée, & conſidérée de tous les côtés, m'a paru ſatisfaire à tout ; & pour peu que V. A. R. l'approuve, je me mettrai à la réaliſer.

Je me flatte, Monſeigneur, que vous voudrez bien vous en remettre à moi, tant pour l'accord des conditions, que pour l'arrangement des eſtampes & des vignettes ; devant

vous perſuader, par la connoiſſance que vous avez de mon zèle, que je ne négligerai abſolument rien pour que tout réuſſiſſe au mieux.

Si V. A. R., dans ſa charmante & paiſible retraite, eſt curieuſe d'apprendre les nouvelles qui nous intéreſſent ici, je lui dirai que les puiſſances belligérantes (*a*) ont nommé des plénipotentiaires qui vont commencer les négociations de la paix, qui ſe conclura, à ce qu'on eſpère, avant l'ouverture de la campagne.

Le nouveau Kan l'a cependant déja ouverte de ſon côté, en entrant dans l'Ukraine avec cent mille hommes. Mais le feld-maréchal comte de Munich les a repouſſés avec grande perte en leur faiſant repaſſer le Nieper. On regrette beaucoup ici le brave général Lesli, qui a été tué à cette action.

Mon Dieu, qu'on a peur d'être oublié quand on eſt loin! grand Prince! vous qui reſſemblez ſi peu au vulgaire de ceux qui portent ce nom, n'allez pas leur reſſembler par cet endroit! Mais que dis-je! ô pardon! la crainte trouble mes ſens, & me fait oublier que je parle à la conſtance même. Agréez, Monſeigneur, les aſſurances du plus reſpec-

(*a*) Les Ruſſes, les Turcs & l'empereur Charles VI. Ce dernier ne s'étoit armé contre les Turcs, que parce qu'il étoit obligé, en vertu d'un traité fait avec l'impératrice Anne Iwanowa, de lui prêter ſecours contre ceux-ci.

tueux attachement, & de la plus tendre vénération qui fut jamais, &c.

LETTRE XLVIII. (N°. 4.)

Du Prince Royal.

Sans date.

Mon cher Diaphane, j'ai bien cru que cet air condenſé de Ruſſie ſeroit pernicieux à votre ſanté : vous en éprouvez les effets. Dieu veuille qu'ils ne paſſent pas les bornes des fluxions ! Malgré vos incommodités, vous penſez à moi, vous travaillez à m'obliger, vous voulez abſolument être l'homme le plus aimable, & qui en même temps m'eſt le plus utile.

Il y a un double plaiſir à être reconnoiſſant, quand nous devons notre gratitude à des perſonnes qui, ſans nous obliger, ont déjà enlevé toute notre eſtime, & qui ne font en nous ſervant qu'avérer la bonne opinion que nous avions déjà de leur perſonne.

Je ſuis dans ce cas ; vous m'y mettez, mon cher Diaphane ; c'eſt à vous de ſatisfaire auſſi généreuſement aux devoirs de l'amitié que vous vous l'êtes propoſé, en attendant qu'un jour je rempliſſe à mon tour & les devoirs de l'amitié, & ceux de la reconnoiſſance.

Puiſque vous voulez bien être mon commiſſionnaire en Ruſſie, ayez la bonté de me faire avoir l'édition nouvelle de la Vie du Prince Eugène qu'on imprime là-bas ; ce ſera plus court, l'arrangement de l'envoi ſera plus aiſé, l'accord avec le libraire plus ſûr, & j'y trouverai beaucoup mieux mon compte qu'avec ces libraires de Vienne, qui impriment lentement, qui ne font point crédit à ceux qui ſouſcrivent, & qui en un mot ne me conviennent point.

On me demande douze exemplaires de ce livre (*a*). Ceux qui les ont commandés, me perſécutent tous les jours pour les avoir, comme ſi j'avois une imprimerie dans ma maiſon, & que je fuſſe en état de les ſatisfaire à mon gré. J'apprendrai à faire des antiques, à me jeter dans le métier de ceux qui font des médailles modernes, pour me tirer d'embarras. Enfin, onze ou douze perſonnes ſont entêtées de la Vie du Prince Eugène ; ils la veulent avoir à quelque prix que ce ſoit ; jugez de ma ſituation ; je me voue à tous les Saints ; & ſans vous, je ſerois très-mal logé. Faites donc, je vous prie, l'accord avec le libraire ; je vous donne plein-pouvoir ; mes intérêts ne peuvent être mis en de meilleurs mains que les vôtres. Votre prudence & Wolff me ré-

(*a*) Douze mille écus.

pondent du ſuccès de tout ce que vous entreprenez.

Après cela pouvez-vous me ſoupçonner, mon cher Diaphane, de vous oublier ? ou vous me connoiſſez bien mal pour me croire ſi changeant, ou vous m'avez oublié vous-même, pour me juger capable d'une inconſtance & d'une légéreté impardonnables à l'homme animal, & dont je ne ſerai jamais coupable.

Le Kan des Tartares eſt ſi éloigné de nous, qu'il me ſemble quaſi que c'eſt un habitant de la lune. Mr. de Munich méritera le nom d'aſiatique ; l'impératrice, celui d'une grande princeſſe ; & vous, celui de véritable ami. Je préfère ce dernier à tous les autres. La bravoure & le génie forment le grand capitaine ; l'eſprit & une vaſte conception, une grande princeſſe ; mais le cœur ſeul fait l'ami. Cher Phénix de ce ſiècle ! faites revivre les temps ſacrés d'Oreſte & de Pylade, du bon Pirithoüs, du tendre Niſus & du ſage Achate ! que les hommes voient de nos jours les heureux effets d'une amitié réciproque ! j'y concourrai de mon côté ; vous n'en douterez plus ! vous en ſerez perſuadé ! & quand même je ne vous répéterois pas les ſentimens que j'ai pour vous, vous n'en croiriez pas moins que je ſuis avec autant d'eſtime que d'amitié, mon très-cher Diaphane, votre, &c.

LETTRE XLIX. (N°. 5.)

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 16 avril 1737.

MONSEIGNEUR,

JE viens de recevoir la gracieuſe lettre, N°. 3, dont V. A. R. m'a honoré le 23 du mois paſſé. La part qu'elle a daigné prendre aux dangers que j'ai courus, aux fatigues que j'ai eſſuyées, m'a touché juſqu'au fond du cœur. Bien que je vive aſſez tranquille aujourd'hui, & aſſez bien portant, elle ne laiſſeroit pas, j'en ſuis perſuadé, de me plaindre, ſi elle pouvoit me voir ici au plus fort de l'hiver encore, dans le milieu du mois d'avril ; la Néva gelée, la campagne couverte de neige, ſans l'eſpérance même de voir dans un mois d'ici ni eau ni terre. Heureuſement pour moi que la deſcription de l'air que V. A. R. reſpire, a fait gliſſer dans mes veines une douce chaleur qui me ſoutient, & me met en état de braver tous les frimats. Cependant elle m'a auſſi vivement fait ſentir tout ce que j'ai perdu ; & que ne perd-on pas quand on s'éloigne de V. A. R. ! La ſeule conſolation que je puiſſe goûter dans l'éloignement où je me trouve d'elle, eſt celle que je trouve dans les aſſurances qu'il lui plaît de me donner

encore de la conſtance de ſes bonnes graces.

La douceur de la vie que mène V. A. R. dans ſa charmante retraite, contribue beaucoup à la tranquillité de la mienne ; mais elle ne me rendra parfaitement heureux, que quand j'aurai le bonheur d'en être témoin. C'eſt à cet égard que la connoiſſance figurée ne vaudra jamais l'intuitive, n'en déplaiſe au grand Wolff, que j'ai été obligé de négliger un peu, mais que je ne perdrai jamais de vue.

V. A. R. a donc communiqué ma traduction de la Métaphyſique: l'approbation que d'autres y donnent ne ſauroit flatter le traducteur, puiſqu'il avoit déjà celle de V. A. R., qui lui tient lieu de toutes les autres ; & il abandonne volontiers ſon ouvrage, pourvu, Monſeigneur, que vous n'abandonniez jamais l'auteur.

Je compte dans peu faire retentir le bienheureux & tranquille ſéjour que la préſence du Prince le plus accompli rend ſi fortuné & ſi déſirable, de la bruyante nouvelle de la priſe d'Oczakow, vers l'embouchure du Nieper. Le feld-maréchal Laſſi marche déjà vers la Crimée, & le feld-maréchal comte de Munich va ſe mettre en mouvement avec le gros de l'armée pour s'approcher du Danube.

Je ne m'étonne pas que j'oublie mes infortunes quand j'ai le bonheur d'entretenir V. A. R. J'allois effectivement finir cette lettre ſans lui faire la relation d'un malheur qui m'eſt arrivé,

& qui a menacé ma vie. Je loge dans une maiſon que le baron de Mardefeld a quittée pour prendre celle qu'avoit le comte de Linar. Il m'avoit aſſuré qu'il avoit pourvu à tout contre le feu ; mais malheureuſement on avoit oublié une cheminée dont il ne ſe ſervoit guère : le feu y a pris ſamedi paſſé, & avoit déja gagné la chambre au-deſſus de la mienne avant qu'on s'en apperçût. Si c'eût été de nuit, je devenois aſſurément la proie des flammes ; & ma maiſon, avec toutes les voiſines, & même le magnifique palais impérial qui n'en eſt pas fort éloigné, auroient facilement pu être réduits en cendre : mais comme c'étoit en plein jour, on y a promptement porté ſecours, & le feu fut éteint en moins d'un quart-d'heure. J'en ai été quitte pour la peur, & quelques meubles qui ont été endommagés.

Si je remercie le Ciel de m'avoir conſervé la vie, ce n'eſt qu'autant qu'il lui a plu par cette grace de me laiſſer l'eſpérance de la conſacrer un jour au ſervice du plus digne & du plus aimable des princes ; ce n'eſt qu'autant qu'il veut bien m'en réſerver la félicité dans ſes décrets éternels. Après une telle aſſurance, que pourroit-il, Monſeigneur, me reſter à vous dire des ſentimens inaltérables de tendreſſe & de vénération avec leſquels je ſerai juſqu'à mon dernier ſoupir, &c.

LETTRE

LETTRE L. (N°. 5).

Du Prince Royal.

Rupin, ce 16 mai 1737.

MOn cher Diaphane, je suis bien heureux de n'être informé qu'après coup des dangers qui vous menaçoient. Qui pourroit croire qu'une maison pût brûler dans un pays où l'on seroit plutôt porté à croire que tout périroit de froid ? Je rends graces à Dieu, mon cher Diaphane, de vous avoir sauvé de ce péril; puisse-t-il être le dernier que vous ayez à courir de votre vie?

Ne croyez pas que je me plaise à la fiction, quand je vous mande qu'au mois de février & de mars, il a fait beau temps ici. Cela est très-vrai; car nous n'avons point eu d'hiver cette année, point de neige qui ait duré plus d'un jour, & par conséquent les glacières sont très-mal remplies. Le capitaine de Knobelsdorf (*a*) qui vient d'Italie, parle bien encore sur un autre ton de ce pays. Il dit qu'il a cherché l'ombre au mois de janvier sous des lauriers & des peupliers. Je vous plains de tout mon cœur d'être dans un pays si contraire à votre santé.

(*a*) C'est le grand architecte, auquel nous devons la belle salle d'opéra, & d'autres édifices superbes, élevés à Berlin, &c. sous le règne de Frédéric II.

Je l'ai prévu, & j'en crains les funeſtes ſuites. Ce que vous m'écrivez de l'imprimerie de Pétersbourg, me plaît beaucoup ; je vous remets tout le ſoin de ma bibliothèque. Je ſaurai garder un ſilence néceſſaire & requis ; vous pouvez bien croire que mon propre intérêt m'y oblige, puiſqu'on confiſque les livres de contrebande. Ne pourriez-vous pas envoyer mes livres par Stetin, où Rovedel me les pourroit faire tenir ? je crois qu'on n'y riſqueroit rien. Je m'en rapporte à ce que je vous ai marqué dans ma dernière, où vous verrez que je vous détaille toutes les raiſons de ceux qui me preſſent pour que je leur prête des livres.

Nous tirons ici depuis quelque temps plus de poudre que je crois qu'on n'en a tiré à la priſe d'Oczakow. Rémusberg eſt abandonné depuis quelque temps à mon grand regret. Quand les revues ſeront paſſées, je m'y rencoignerai de nouveau. Vous me manquez mille fois, mon cher Diaphane ; il me ſemble que chaque lieue nous ſépare d'autant d'années, tant vous me paroiſſez éloigné. Que le Ciel veuille donc nous rapprocher bientôt, & me donner la conſolation de vous revoir ! je le déſire bien ardemment, étant avec une très-ſincère & parfaite eſtime, mon cher Diaphane, votre, &c.

P.S. On vient de m'annoncer qu'un capitaine de Wartenberg, au ſervice de Ruſſie,

étoit arrivé. Je l'ai fait chercher d'abord pour lui demander de vos nouvelles. Il me ſemble voir arriver un homme de l'autre monde.

LETTRE LI. (N°. 6.)

Du Prince Royal.

Ce 16 mai 1737.

MOn cher Diaphane, voici la ſeconde lettre que je vous écris aujourd'hui : ayant trouvé l'occaſion bonne, je me ſerois reproché de l'avoir négligée.

Ce capitaine Wartenberg m'a dit beaucoup de particularités de Pétersbourg ; mais rien ne m'a touché le cœur de toutes les belles choſes qu'il vante de cette cour. Il n'y a que vous, mon cher Diaphane, qui m'intéreſſiez en Ruſſie, & ſans vous, tout ce pays m'eſt le plus indifférent du monde.

Comme je crois cette voie ſûre, je ne haſarde rien à vous dire que je ſuis preſſé de tous côtés par mes créanciers. Ayez la bonté de me tirer d'affaire, ſans quoi je ferai du très-mauvais coton. Je garderai ſans faute un ſecret inviolable ; vous pouvez bien le croire, d'autant plus que mon propre intérêt m'y oblige. J'aurai toute l'obligation imaginable au généreux inconnu qui me tirera d'affaire ; c'eſt vous en dire aſſez.

Nos nouvelles ne ſont ni aſſez importantes,

ni assez curieuses pour vous être communiquées de si loin. Je finis en vous assurant que je suis avec une véritable & sincère estime, mon cher Diaphane, votre, &c.

LETTRE LII. (N°. 6.)

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 28 mai 1737.

MONSEIGNEUR,

J'Ai reçu avec une joie inexprimable l'adorable marque du souvenir que V. A. R. a bien voulu me donner par sa gracieuse lettre, N°. 4. J'attendois pour y répondre le départ d'un courier, désirant lui envoyer par cette occasion les mémoires ci-joints de l'académie, en trois volumes reliés à l'angloise (*a*). Ce sera, Monseigneur, s'il vous plaît, en attendant que je puisse vous envoyer l'autre ouvrage, dont je presse autant que possible l'édition.

Le départ du courier me surprend, ainsi je serai obligé d'être laconique.

J'ose espérer que V. A. R. ne s'offensera point de la liberté que je prends de la prier de vouloir bien dans sa réponse à celle-ci faire un petit postcript allemand, dans lequel elle me félicite en termes gracieux d'avoir trouvé

(*a*) Trois mille écus.

ici un digne & véritable ami, & faſſe briller ſur ce ſujet une étincelle du feu qui anime ſes beaux & nobles ſentimens. Je ne puis, par prudence, m'expliquer aujourd'hui plus clairement; tout ce qu'il m'eſt permis de vous dire, c'eſt que cet ami mérite parfaitement la bonne opinion que vous pouvez avoir de lui, & que j'eſpère le diſpoſer peut-être au premier jour à vous rendre le ſervice en queſtion (*a*). Vous comprenez du reſte que mon intention eſt de montrer ce poſtcriptum.

Ne ſachant comment vous exprimer à la hâte tous les ſentimens dont mon cœur eſt pénétré en s'occupant à vous ſervir, je ne puis mieux faire que de me jeter aux pieds de V. A. R., en la ſuppliant de ne jamais oublier, & d'aimer toujours le fidèle ſerviteur, qui ne vit & ne veut vivre que pour elle, &c.

(*a*) Le ſervice dont il s'agit ici eſt, comme les Lettres précédentes l'inſinuent aſſez, & comme la ſuite de la correſpondance le fait encore mieux connoître, le prêt d'une ſomme d'argent aſſez conſidérable, dont il avoit déjà été queſtion entre le Prince Royal & Mr. de Suhm, dans un entretien qu'ils avoient eu enſemble avant le départ de ce dernier pour la Ruſſie.

LETTRE LIII. (N°. 7.)

Du Prince Royal.

Berlin, ce premier juin 1737.

MOn cher Suhm, il faut avouer que vous êtes le premier bibliothécaire du monde. Je viens de recevoir la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire touchant les livres que je vous ai demandés. J'ai auſſi reçu certain catalogue relatif à un futur (*a*) qui le ſuivra. Enfin, je vois en tout & par-tout, que vous n'êtes pas ſeulement grand métaphyſicien, mais encore ami ſincère, officieux & fidèle. Il me ſuffit de vous connoître pour vous eſtimer, & pour vous devoir beaucoup de reconnoiſſance.

Nous ſommes à préſent dans les revues par-deſſus les oreilles. Nous perdons notre temps (qui ne reviendra jamais) à des riens. Le Roi a une attaque de goutte, ma ſœur de Brunſwick arrivera demain, lundi ſera la revue générale. Voilà en deux mots la gazette du jour.

Mes amis attendent avec grande impatience les douze volumes de l'Imprimerie Ruſſienne: vous ne ſauriez croire à quel point ils me preſſent là-deſſus.

(*a*) Obſcurité affectée, cela ſignifie une autre ſomme promiſe.

Je ſuis avec toute l'eſtime qu'on ne ſauroit vous refuſer, & qui vous eſt due, mon très-cher Suhm, votre, &c.

Remarque. Parmi les ſingularités de la vie du grand Fréderic, celle-ci n'eſt peut-être pas une des moins frappantes, que depuis la date de la Lettre ci-deſſus, c'eſt-à-dire, dès le premier de juin 1737, aucune de ſes Lettres à Mr. de Suhm n'eſt plus ſignée *Fréderic*, mais toutes ſans exception *Féderic*; ſingularité qu'il a conſervée, comme on le ſait, juſqu'à la fin de ſa vie. Ce n'eſt pas, comme on le voit, une habitude qu'il ait contractée peu-à-peu & par une eſpèce de négligence; mais c'eſt au contraire un changement qui paroît réfléchi, marqué pour ainſi dire par une époque, & trop conſtant d'ailleurs pour être un pur effet du haſard. Il eſt à préſumer qu'il y a quelque cauſe aſſez importante d'un tel changement.

Peut-être que les beaux-eſprits Italiens avec leſquels le Prince Royal commençoit à converſer & à correſpondre, lui ont inſpiré le goût de *Féderic*, qui répond à l'Italien *Federico*. Peut-être que Voltaire, qui aimoit à ſe moquer des noms gothiques, terminés en *ic* & en *oc*, a eſſayé d'adoucir celui de Fréderic par le retranchement de la lettre *r*.

LETTRE LIV. (N°. 8.)

Du Prince Royal.

Berlin, ce 12 juin 1737.

MOn cher Diaphane, j'ai reçu la vôtre du 28, de Saint-Pétersbourg, avec toutes les nouvelles agréables que je pourrois déſirer. Vous pouvez juger du plaiſir que m'ont fait les mémoires de votre académie; ils m'ont tiré d'un très-grand embarras par rapport à pluſieurs points de la littérature, ſur leſquels j'étois

en diſpute, & qu'ils ont éclaircis. Je vous ai toute l'obligation du monde de vos ſoins obligeans, de votre promptitude à me ſervir, & de votre zèle à me ſatisfaire. Le reſte eſt mon affaire.

Si vous pouviez améliorer votre bibliothèque en même temps que la mienne, je vous aſſure que j'y donnerois les mains volontiers, trop heureux de pouvoir contribuer à la ſatisfaction d'un de mes amis, & de lui prouver qu'il n'eſt aucun ſervice qu'il puiſſe me rendre, que je ne veuille reconnoître.

J'ai été attaqué d'une maladie contagieuſe qui règne ici, mais qui n'eſt aucunement dangereuſe; je vous l'écris, afin que ſi vous l'appreniez d'ailleurs, vous ſachiez au juſte ce qui en eſt.

Le duc & ma ſœur de Brunſwick ſont ici: j'ai trouvé le premier, pour ſa perſonne, très-changé; il eſt roide, grave, & duc régnant autant que ſon grand-père. Cela n'eſt pas fort philoſophique; qu'y faire? Ma ſœur eſt toujours la même, d'une humeur également enjouée; & malgré la modification différente de ſon ventre, ſon eſprit ne ſe dément en aucune manière. Voilà la gazette du jour.

Adieu, mon cher Diaphane! il n'eſt point de ſouhait que je ne faſſe pour votre bonheur, étant avec une très-ſincère eſtime, votre, &c.

P. S. *Ich wünſche ihm glück zu dem getreuen freund den er muſs in Ruſsland angetroffen haben. Dergleichen freunde ſind ſehr rar, und wäre es eine doppelte infamie nicht erkenntlich gegen ſie zu ſeyn.*

TRADUCTION PAR L'ÉDITEUR.

Je vous félicite de l'ami fidèle que vous avez trouvé en Ruſſie. De tels amis ſont très-rares ; & ce ſeroit une double infamie, de manquer de reconnoiſſance envers eux.

LETTRE LV. (No. 9 ou 10.)

Du Prince Royal.

Berlin, ce 22 juin 1737.

MOn cher Diaphane, il ſeroit ſuperflu de vous faire l'énumération de toutes les obligations que je vous ai ; il ſuffit que je les connois toutes, & que je ſuis plus que content des ſoins que vous vous êtes donnés pour moi. Quinze jours plus tard j'étois perdu (*a*).

J'ai oublié les derniers Nos. de mes lettres ;

(*a*) Ce paſſage donne aſſez clairement à entendre que le Prince Royal venoit de recevoir l'emprunt que M. de Suhm avoit dû lui négocier à Pétersbourg. Si l'on ne trouve ici aucune Lettre de ce dernier, dans laquelle il en ſoit poſitivement parlé, la raiſon en eſt ſans doute, que ſa Lettre No. 9, dont le Prince Royal fait mention immédiatement après le paſſage ci-deſſus, ne s'eſt point trouvée dans la collection des papiers de cette correſpondance ; mais l'on rencontrera dans la ſuite quelques paſſages qui l'inſinuent aſſez clairement.

ce qui fait que je ne ſais plus où j'en ſuis. Celle-ci ſert de réponſe au N°. 9 des vôtres.

Il y a eu ces jours paſſés de nouvelles tracaſſeries. Le tout vient d'une jalouſie que Bredow (*a*) a contre Wolden (*b*). Le premier a trouvé le moyen d'inſinuer au Roi que j'étois un homme ſans religion, que Manteuffel (*c*) & vous, aviez beaucoup contribué à me pervertir, & que Wolden étoit un fou qui faiſoit le bouffon chez nous, & qui étoit mon favori. Vous ſavez que l'accuſation d'irréligion eſt le dernier refuge des calomniateurs, & que cela dit, il n'y a plus rien à dire. Le Roi a pris feu, je me ſuis tenu ſerré : mon régiment a fait merveilles ; & le maniement des armes, un peu de farine jetée ſur la tête des ſoldats, des hommes de ſix pieds paſſés, & beaucoup de recrues, ont été des argumens plus forts que ceux de mes calomnia-

(*a*) Ancien gouverneur du Prince Royal, lieutenant-général de la cavalerie, chef du régiment des carabiniers ; il a joui depuis 1740 juſqu'à ſa mort d'une penſion honorable de 2000 écus. Il a laiſſé une fille, qui eſt madame de Wulffen, à Berlin.

(*b*) Mr. de Wolden a été maréchal de la cour du Prince de Pruſſe. Il a épouſé une demoiſelle de Borke, ſœur de madame de Maupertuis, grande gouvernante de S. A. R. la princeſſe Amélie. Madame de Wolden eſt morte en 1778, grande gouvernante de S. A. R. la princeſſe douairière de Pruſſe.

(*c*) C'eſt le célèbre comte de Manteuffel, conſeiller-privé & premier-miniſtre de la cour de Saxe, remplacé par le comte de Brühl. Depuis il s'étoit retiré à la cour du Prince Royal, qui l'appelloit ſon *Quinze-Vingts*; & après avoir paſſé quelques années à Berlin, il eſt mort à Leipſick, dans l'obſcurité. Il en ſera parlé plus au long à la fin de ces Lettres.

teurs. Tout eſt tranquille à préſent, & l'on ne parle plus de religion, de Wolden, de mes perſécuteurs, ni de mon régiment.

Je pars le 25 pour Amalthée, mon cher jardin de Rupin. Je brûle d'impatience de revoir mon vignoble, mes ceriſes & mes melons ; & là, tranquille & débarraſſé de tous les ſoins inutiles, je ne vivrai que pour moi. Je deviens tous les jours plus avare de mes momens ; je m'en rends compte à moi-même, & je n'en perds qu'avec beaucoup de regrets. Tout mon eſprit n'eſt tourné que vers la philoſophie ; elle me rend des ſervices merveilleux, & j'ai beaucoup de retour pour elle. Je me trouve heureux, me trouvant beaucoup plus tranquille qu'autrefois ; mon ame eſt moins agitée de mouvemens tumultueux & véhémens ; je ſupprime les premiers effets de mes paſſions, & je ne prends mon parti qu'après avoir bien conſidéré de quoi il s'agit. Que le principe de la contradiction, & que la raiſon ſuffiſante ſont de beaux principes ! ils répandent du jour & de la clarté dans notre ame ; c'eſt ſur eux que je fonde mes jugemens, de même que ſur ce qu'il ne faut point négliger de circonſtances quand on compare des cas, pour appliquer aux uns la conſéquence qu'on a tirée des autres. Ce ſont là les bras & les jambes de ma raiſon ; ſans eux elle ſeroit eſtropiée, & je marcherois comme le gros du vulgaire avec les béquilles de la ſuperſtition & de l'erreur.

Ma foi, la plupart des hommes ne penſent pas ; ils ne s'occupent que des objets préſens, ne parlent que de ce qu'ils voient, ſans penſer à ce que c'eſt que les cauſes cachées & les premiers principes des choſes. Ce midi j'ai entendu un diſcours qui ne rouloit que ſur la différence des ſoupes, & ſur la façon la plus avantageuſe de guérir de la vérole ; hier au ſoir ce fût une diſſertation de coëffures, de paniers, & de modes en général, &c. ; & ces gens *profondément remplis de bagatelles*, toujours talonnés par l'ennui, aiment à vivre, & appréhendent la mort !

Je ne m'apperçois pas qu'au-lieu d'une lettre, je vous adreſſe une épître ; mais ſi vous ſaviez avec quelle rapidité le temps ſe paſſe quand je penſe à vous, ou que je vous écris, vous me trouveriez excuſable.

Adieu, mon cher Diaphane ! je vous aime trop géométriquement pour que vous puiſſiez me ſoupçonner d'inconſtance ; & la définition 48 d'*Euclide* (*a*) ſera fauſſe, quand mon amitié envers vous ſe démentira, étant avec une parfaite eſtime, votre, &c.

(*a*) Il ne ſe trouve proprement que trente-cinq définitions dans *Euclide* ; mais en mettant de ce nombre les ſuppoſitions, & les axiomes qui ſuivent les définitions, comme il paroît que le Prince Royal l'a fait, il eſt à préſumer qu'il s'agit ici de l'axiome 9, que *Le tout eſt plus grand que ſa partie* ; axiome évident & inconteſtable.

LETTRE LVI.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 9 juillet 1737.

MONSEIGNEUR,

J'Ai reçu à la fois plusieurs lettres dont V. A. R. a daigné m'honorer, & ma joie en a été extrême. Toutes me sont parvenues jusqu'au N°. 10, en comptant celle que m'a remise le capitaine Wartenberg qui ne fait que d'arriver. La plus chère & la plus précieuse de toutes a été celle qui m'a rendu la vie en m'apprenant le rétablissement de V. A. R., qui doit maintenant jouir d'une parfaite santé. J'avois reçu la nouvelle de son indisposition par le baron de Mardefeld.

Nous avons eu ici un affreux spectacle ; le plus beau quartier de cette ville vient d'être réduit en cendres dans l'espace de deux ou trois heures de temps. Je suis encore dans la plus grande confusion, écrivant cette lettre sur un coffre. J'avois précisément reçu tous mes meubles par un vaisseau de Stettin ; tout a été transporté sur des barques avec l'ordre & la charité qu'on peut se représenter en pareille occasion. Le feu a été arrêté à deux maisons de la mienne, & derrière moi à celle du baron de Mardefeld, qui a été sauvée. C'étoit la nuit ; & après avoir

fait tranſporter en lieu de ſûreté tout ce qu'il avoit pu, il entra dans ma cour, l'habit de gala du jour précédent ſur le corps, parce que c'étoit le premier qu'il avoit trouvé ſous ſa main, & les bas à moitié déroulés, repréſentant au naturel un cothurne tragique.

On ne gagne rien dans ces ſortes d'occaſions; auſſi ne ſais-je pas encore ce que j'ai perdu. Du reſte, je n'ai jamais vu une plus vive image de l'embraſement de Troyes; car au travers des flammes & de la fumée qui couvroient la rivière, comme il fait ici jour la nuit, je voyois voguer des vaiſſeaux tout pleins d'hommes & de hardes, je découvrois la citadelle vis-à-vis, à droite & à gauche des arcs de triomphe, plus loin de grands bâtimens qui paroiſſoient en feu; & enfin les grenadiers de la garde avec leurs caſques, qui venoient porter ſecours, achevoient complétement la reſſemblance.

V. A. R. s'appercevra de la hâte & de la grande confuſion dans laquelle j'écris; ainſi je finirai en ajoutant ſeulement que nous attendons impatiemment la nouvelle des proueſſes que le comte de Munich aura faites contre un ſéraſquier qui s'eſt avancé vers lui avec ſept bachas; ce qui ſignifie, avec ſoixante & dix mille hommes. De l'autre côté, Laſci eſt aux portes de Precop, & on s'impatiente de ſavoir comment il y aura heurté pour entrer.

Daignez, Monſeigneur, conſerver vos bonnes

graces au plus fidèle de vos ſujets, que le Ciel vient pour la ſeconde fois de ſauver des flammes, ſans doute pour mettre un jour le comble à ſes vœux; & qui après cette douce attente ne connoît pas de plus délicieux ſentiment que celui de pouvoir & d'oſer vous aſſurer du tendre attachement, & du reſpectueux dévouement avec leſquels il ſera toute ſa vie, &c.

LETTRE LVII. (N°. 11.)

Du Prince Royal.

Berlin, ce 27 juillet 1737.

MOn cher Diaphane, il ſemble que tous les élémens ligués aient conſpiré votre perte. L'eau a penſé vous être funeſte dans votre voyage, & le feu vient de vous talonner deux fois: avec cela le froid exceſſif qu'il fait en hiver: ne voilà-t-il pas de quoi vous abîmer ſuffiſamment? Quittez donc, je vous prie, au plus vîte un pays pour lequel vous n'êtes point né, & revenez dans des lieux où vous ſavez que votre perſonne eſt chérie.

Puiſque votre deſtin vous fait cependant habiter dans ces lieux lointains, permettez-moi de tirer encore un uſage du ſéjour que vous y ferez. Ayez la bonté de me répondre en détail aux points que je vous marquerai, &

desquels je souhaiterois être instruit à fond. Vous aurez soin d'écarter toutes les nouvelles fausses ou incertaines, & de ne donner place qu'aux seules vérités que vous apprendrez.

Je souhaiterois savoir,

1. Si au commencement du règne du czar Pierre I, les Moscovites étoient aussi brutes qu'on le dit.
2. Quels changemens principaux & utiles le czar a faits dans la religion?
3. Dans le gouvernement qui tient à la police générale?
4. Dans l'art militaire?
5. Dans le commerce?
6. Quels ouvrages publics commencés? quels achevés? quels projetés? comme communications de mers, canaux, vaisseaux, édifices, villes, &c.
7. Quels progrès dans les sciences? quels établissemens? quel fruit en a-t-on tiré?
8. Quelles colonies a-t-on envoyées? & avec quels secours?
9. Comment les habillemens, les mœurs, les usages ont-ils changé?
10. La Moscovie est-elle plus peuplée qu'auparavant?
11. Combien d'hommes à peu près? & combien de prêtres?
12. Combien d'argent?

Ayez la bonté de me répondre à tous ces points,

points, & cela ſur un papier à part. Si les obligations que je vous ai déjà, étoient de nature à pouvoir être augmentées, ce ſeroit par le plaiſir que je vous prie de me faire. Adieu, mon cher! je ſuis avec une très-parfaite amitié, votre, &c.

LETTRE LVIII. (N°. 12.)

De Mr. de Sühm.

Pétersbourg, ce 13 août 1737.

MONSEIGNEUR,

J'Ai reçu avec des tranſports de joie les marques de votre gracieux ſouvenir & les aſſurances de votre conſtante amitié par la lettre dont il a plu à V. A. R de m'honorer le 27 du mois paſſé. Ni mes fonctions, qui ſont aſſez pénibles, puiſque je ſuis obligé de faire ſeptante-deux werſtes, c'eſt-à-dire, dix mortels milles, chaque fois que quelqu'affaire m'appelle à la cour qui réſide pendant l'été à Péterhof; ni rien au monde ne m'empêcheroit de répondre dès-à-préſent à ce que V. A. R. déſire de ſavoir, ſi j'étois en état de le faire. Mais quoique vous ne vous ſoyez pas trompé, Monſeigneur, ſi vous avez cru que les points de vos queſtions ſont une partie de mon étude, il s'en faut cependant bien que je ſois déjà en état de rendre raiſon de tant de choſes, ne pou-

vant me réſoudre à rien avancer ſur ce ſujet dont je ne ſois auparavant bien inſtruit & bien convaincu moi-même. Mais je promets de travailler à ſatisfaire là-deſſus V. A. R. avec le même empreſſement que j'aurai toujours à lui faire connoître mon zèle en toute occaſion ; trop heureux ſi j'en pouvois trouver d'aſſez importantes pour la convaincre pleinement de mon parfait dévouement. En attendant, je joins ici la copie de la lettre du feld-maréchal victorieux à ſon fils, qui peut ſervir à faire connoître en partie à V. A. R. la différence qu'il y a entre la nation Ruſſe d'à préſent, & celle qui, ſous Pierre I, commença à ſe manifeſter par la perte de la bataille de Narva. Les Turcs, tous janiſſaires ou ſpahis, & tous d'élite, au nombre de vingt-trois mille, ſe ſont défendus, pour ainſi dire, juſqu'au dernier homme, puiſqu'il y en a eu dix-ſept mille de tués, & quatre mille de priſonniers, le reſte s'étant noyé. Le ſéraſquier bacha à trois queues s'eſt rendu au lieutenant-général Biron, frère du duc de Courlande, que V. A. R. ne connoît pas encore ſous ce titre, parce qu'il n'a pas encore fait ſes notifications, mais qu'elle jugeroit digne de cette élévation par ſes grands ſentimens, ſi elle le connoiſſoit. Comme je n'attache aucune idée de politique à cet éloge, vous trouverez bon, Monſeigneur, que je rende cette juſtice au duc, en le nommant à un prince, juge auſſi

éclairé du vrai mérite que l'eſt celui auquel j'ai le bonheur d'écrire. On amenera ce ſéraſquier ici, auſſi-bien que le bacha d'Oczakow. Le premier a fait une réponſe auſſi fière que décente au général Romanzow, qui lui a demandé comment il avoit oſé ſe défendre contre une armée ſi formidable : » Le devoir m'or-» donnoit de me défendre, lui a-t-il dit; je » n'ai donc pas demandé quelles étoient les » forces de mon ennemi, mais je me ſuis cru » en état de réſiſter, & même aſſez fort pour » vous vaincre ; je vois bien que ce qui eſt » arrivé vient du Ciel ». Le pillage d'Oczakow a été prodigieux, car cette ville étoit fort marchande. On aſſure que chaque grenadier a eu mille ducats pour ſa part. On a tout maſſacré le premier jour ; mais enſuite on a fait priſonniers ceux qu'on a trouvés dans les caves. Cette place eſt un hexagone très-régulièrement fortifié ; on y a trouvé quatre-vingt-deux pièces de canons de fonte, & ſept mortiers.

Mais je fais trève aux nouvelles, crainte de devenir ou importun en vous étourdiſſant de nouvelles trop peu intéreſſantes pour vous, ou indiſcret en abuſant de votre bonté à m'écouter. Mais quand le monde entier retentiroit de nouvelles toutes dignes d'attirer votre attention, ô laiſſez-moi encore eſpérer, grand & aimable Prince, qu'elles ne vous feront jamais oublier l'heureux mortel que vous avez daigné

élever à la dignité de votre ami, & qui vous eſt dévoué de cœur & d'ame ! &c.

LETTRE LIX.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 12 ſeptembre 1737.

MOn cher Diaphane, j'ai reçu votre belliqueuſe lettre ; je n'y vois que les triomphes du comte de Munich, & la défaite des Turcs & des Tartares. Je vous avoue que je ſuis de ces perſonnes qui aiment à partager la gloire des autres, & que, ſans la philoſophie, je verrois avec inquiétude tant de grandes actions ſans y aſſiſter. Le comte de Munich paroît vouloir faire là l'Alexandre de ce ſiècle ; il gagne des batailles comme on renverſe des jeux de cartes, & fait conquérir des provinces avec plus de rapidité que d'autres ne les parcourent.

Il y a un bonheur à venir à propos dans le monde, ſans quoi on ne fait jamais rien. Le prince d'Anhalt (*a*), qui eſt peut-être le plus grand général du ſiècle, demeure dans une obſcurité dont lui ſeul peut reſſentir tout le poids :

(*a*) Léopold, prince d'Anhalt-Deſſau, qui s'étoit ſi fort diſtingué dans la guerre d'Italie par ſa bravoure & par ſes talens militaires.

& d'autres qui ne le valent pas de bien loin, ſont les arbitres de la terre. Cela revient à ce que je viens de dire, qu'il ne ſuffit pas d'avoir ſimplement du mérite, mais qu'il faut encore être en paſſe de le pouvoir faire éclater.

Les paiſibles habitans de Rémusberg ne ſont pas ſi belliqueux ; je me fais une plus grande affaire de défricher des terres, que de faire maſſacrer des hommes ; & je me trouve mille fois plus heureux de mériter une couronne civique que le triomphe.

Nous allons repréſenter l'*Œdipe* de Voltaire, dans lequel je ferai le héros de théâtre ; j'ai choiſi le rôle de Philoctete ; il faut bien ſe contenter de quelque choſe.

Wolff a reçu du cardinal de Fleury une lettre flatteuſe au poſſible : de plus, l'évêque de Bamberg lui a rendu viſite ; & à la fin de la converſation, lui a gliſſé en partant une médaille d'or dans la main, d'un prix conſidérable. Je me réjouis des progrès de la philoſophie, comme de l'augmentation de mes revenus. C'eſt le bonheur des hommes quand ils penſent juſte, & la philoſophie de Wolff ne leur eſt certainement pas de peu d'utilité en cela. Vous qui en tirez de ſi divins ſecours, dites-moi un peu, mon chet, quand reviendrez-vous la profeſſer dans nos cantons ? Je vous avoue que je languis de vous revoir ; je voudrois vous témoigner ma reconnoiſſance,

& vous donner des marques de mon amitié.

Ayez la bonté, ſi vous le pouvez, de me répondre ſommairement aux queſtions que je vous ai faites; un détail demanderoit trop de recherches. Nommez-moi auſſi, je vous prie, votre ami; car je m'intéreſſe à ſon ſort, & je voudrois pourtant volontiers ſavoir quel eſt l'honnête homme avec lequel vous êtes en liaiſon.

Vous me connoiſſez, mon cher Diaphane; j'eſpère que vous ne douterez jamais de mon amitié. Elle n'eſt point intéreſſée, vous le ſavez, mais elle peut être reconnoiſſante. Je ſuis avec cette eſtime que vous méritez ſi bien, votre, &c.

LETTRE LX.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 2 ſeptembre 1737.

MONSEIGNEUR,

DEs raiſons de prudence que V. A. R. approuveroit ſans doute ſi je les lui détaillois, m'ont fait attendre le départ d'un courier pour répondre à la dernière lettre qu'elle m'a fait la grace de m'écrire. Je comptois alors me dédommager amplement de cette contrainte en lui parlant librement de tous les ennuis que me fait éprouver le cruel éloignement où je me vois condamné à vivre d'elle, & en lui peignant

avec des couleurs auſſi vives que vraies la langueur dans laquelle me plonge l'abſence, & la privation de tout ce qui peut me rendre heureux. Mais n'ayant pu faire faire un détour au courier que je ſuis obligé d'expédier fort bruſquement aujourd'hui, je ne puis pourtant en profiter comme je le déſirois. Car encore que mon parfait dévouement & ma reſpectueuſe tendreſſe pour V. A. R. faſſent ma plus grande gloire & toute ma félicité, en ſorte que je ne puis le cacher dans l'occaſion; vous n'ignorez pas, Monſeigneur, de combien de prudence je dois uſer à l'égard des témoignages que j'oſe vous donner de la vivacité de mes ſentimens; & quoique l'éclat de vos belles & aimables qualités ſemble donner à chacun le droit de ſe dévouer à votre auguſte perſonne avec tous les ſentimens du plus tendre & du plus reſpectueux attachement, & de vous le témoigner en toute liberté, il s'en faut bien que cette liberté ne ſoit acoordée à ceux qui trouveroient le plus de ſatisfaction & de plaiſir à en faire uſage.

C'eſt une raiſon de même nature qui me fait renvoyer à une occaſion plus ſûre de répondre en détail aux points ſur leſquels V. A. R. déſire d'être inſtruite. Elle approuvera, j'en ſuis ſûr, ma prudence à cet égard, dès qu'elle daignera un moment ſe mettre à ma place, & entrer dans ma ſituation. J'y répondrai cependant aſſurément; je ſupplie ſeulement V. A. R.

de me donner le temps de bien m'inſtruire moi-même de toutes ces choſes, & ſur-tout de me laiſſer choiſir une occaſion ſûre de lui faire parvenir mes obſervations : elle aura cette bonté, j'eſpère, puiſque rien ne la preſſe encore. Plût à Dieu qu'elle eût déjà des raiſons pour être plus preſſée à cet égard !

En attendant, je joins ici quelques conſidérations générales, dont votre pénétration, Monſeigneur, ſaura d'elle-même tirer les conſéquences particulières.

Ce n'eſt pas une petite affaire que de parler de cet empire, de ſes habitans, & de ſon état politique : il faut pour cela y avoir ſéjourné long-temps, & avoir obſervé par ſoi-même ; car on n'a preſqu'encore aucun ouvrage imprimé dans lequel on puiſſe trouver des relations aſſez détaillées & aſſez ſûres ſur tous ces ſujets. Je haſarderai cependant d'avancer ici ce que je regarde juſqu'à préſent pour avéré parmi tout ce qu'on dit de cet état & de ſes habitans.

(a) Il y a d'ici à Oczakow 2000 werſtes, qui ſont environ 400 milles d'Allemagne ; juſ-

(a) Ceci ne paroît être qu'un fragment des relations de M. de Suhm au Prince Royal. Comme il s'eſt trouvé conſervé parmi les papiers de cette correſpondance, on a jugé qu'il intéreſſeroit aſſez le lecteur pour mériter ici une place.

qu'à Aſtracan, il y a près de 700 milles. D'ici à Archangel, il y en a 150 ; & juſqu'à la Chine, on compte au-delà de 24,000 werſtes ; il eſt vrai qu'il ſe trouve entre-deux une partie de la Grande-Tartarie. Les frontières du côté du Nord & du Japon ne ſont point encore bien déterminées ; depuis cinq ans, on a envoyé de ces côtés des profeſſeurs pour faire des recherches à ce ſujet, & l'on compte même qu'ils pénétreront juſqu'en Amérique, à laquelle il eſt probable que cet empire touche quelquefois On peut juger delà que ſi l'immenſe état connu ſous le nom de Ruſſie Européenne & Aſiatique, étoit par-tout auſſi peuplé que la France ou l'Allemagne, il mettroit ſans peine l'Europe dans ſa poche. Cependant de la manière dont on y fait les recrues, on voit bien qu'il n'eſt pas auſſi pauvre en habitans qu'on ſemble le croire ailleurs ; puiſqu'actuellement pour former un corps de 60,000 hommes, on ne lève que le quatre-vingt-dixième. Ce qui renforce beaucoup cette conſidération, c'eſt l'aſſurance que l'on a que la population de l'intérieur du pays n'eſt point encore aſſez bien connue ; car il eſt avéré, que, malgré la rigueur des ordres donnés à ce ſujet, tel poſſeſſeur de terres qui ſe trouve inſcrit pour n'avoir que cent ſujets, en a quatre cents & au-delà.

Il en eſt de même des revenus qu'on n'a pas

encore bien pu fixer ; & ceux qui les ont bornés à douze millions de roubles, n'ont assurément eu d'autre raison pour le faire, que de déterminer un nombre certain pour un incertain. Mais quand cela seroit, cette somme seroit plus d'effet dans cet état, que le décuple peut-être dans un autre ; ce qui fait que dans ce pays on rend possibles des choses auxquelles il ne faut pas penser seulement ailleurs.

Je tiens cet état invincible sur la défensive ; c'est un hydre dans ce cas ; les armées y naissent comme les hommes ailleurs, & ne coûtent pas plus de peine à mettre sur pied que Cadmus n'en eût à créer des hommes armés de pied en cap, en semant les dents du dragon.

La guerre ne coûte rien à cet état quand les armées ne sortent pas du pays ; & je n'appelle pas cela sortir du pays, que d'aller dans des déserts & dans la Crimée ; parce que l'argent reste dans l'armée, & rentre avec elle dans le pays.

Une guerre réglée au-dehors est onéreuse à toute nation ; mais que n'expédie-t-on pas en deux ou trois campagnes, en y allant comme les Russes le font ? Quand on auroit pu douter de ce qu'on peut faire avec le soldat Russe, il n'y a qu'à examiner de sang-froid l'affaire d'Oczakow ; on n'a peut-être rien vu de pareil : & le sérasquier arrivé ici, & qui a eu assez de

temps pour ſe remettre, ne ſauroit encore revenir de ſon étonnement. Il ne peut pas ſeulement comprendre comment l'armée a pu paſſer ſans périr par les déſerts immenſes qu'elle a traverſés pour arriver là-bas ; & il dit qu'on peut tout attendre de troupes capables de ſoutenir une telle marche ſans ſuccomber à la faim, ou à la ſoif, ou aux ardeurs du ſoleil. Jamais, dit-il, l'armée Turque n'y paſſeroit.

Le Ruſſe eſt ſoldat auſſi-tôt qu'il eſt armé : on eſt ſûr de le mener à tout, parce que ſon obéiſſance eſt aveugle & ſans égale. Avec cela il ſe nourrit mal, & de peu. Enfin, il ſemble né exprès pour les grandes expéditions ; & s'il y a encore une armée qui puiſſe nous donner une idée des troupes anciennes, c'eſt une armée de Ruſſes.

V. A. R. jugera qu'il ne me convient pas encore d'entrer ſur toutes ces choſes dans un plus grand détail. Les relations qu'elle vient de lire ſuffiront pour lui donner d'avance une légère idée d'un pays & d'une nation qu'elle juge digne de ſon attention. J'eſpère lui donner peu-à-peu, dans la ſuite, toutes les lumières qu'elle peut déſirer ſur ce ſujet.

La réflexion que vous faites, Monſeigneur, ſur le bonheur qu'il y a à venir à propos dans le

monde eſt des plus juſtes, & ſeroit très-propre à conſoler le héros (*a*) dont V. A. R. a une ſi haute opinion, ſi, à ſes qualités guerrières, il ſavoit joindre votre philoſophie, Monſeigneur. Pour ce qui eſt de mon héros (*b*), je n'en ſuis pas en peine; il aura l'avantage des génies ſupérieurs, qui eſt de ſe rendre, pour ainſi dire, maître des conjonctures, de les faire naître, & de les gouverner à ſon gré, par ſa ſageſſe ou par ſa conſtance, par ſa modération ou par ſa bravoure, ſelon les cas & le beſoin.

J'eſpère bien, pour le coup, que V. A. R. ne me demandera pas de qui je parle; ou ſi quelque choſe pouvoit encore la retenir en doute, ce ne pourroit être que ſa modeſtie.

Je n'avois preſque pas douté, Monſeigneur, que vous ne devinaſſiez que l'ami, dont je me loue ici, eſt le comte Biron (*c*), aujourd'hui duc de Courlande. Je m'étois effectivement exprimé avec aſſez de vivacité en vous faiſant ſon portrait, pour que vous duſſiez penſer que j'avois trahi mon ſecret en vous parlant de lui.

(*a*) Il s'agit ici du prince Léopold d'Anhalt-Deſſau, dont le Prince Royal avoit fait mention dans ſa dernière lettre comme de l'un des plus grands généraux de ſon temps.

(*b*) On comprend que M. de Suhm parle ici du Prince Royal lui-même.

(*c*) Le célèbre favori de l'impératrice Anne, qu'elle éleva, de ſimple particulier qu'il étoit, à la dignité de duc de Courlande.

J'oſe eſpérer, Monſeigneur, que vous avez ajouté foi à ce que je vous en ai dit, pouvant vous aſſurer, comme je le crois, avec la plus grande certitude humaine, que je ne me trompe point ſur le fonds de ſon caractère, qui eſt ſans doute auſſi peu connu qu'il mérite beaucoup de l'être.

En vérité, on eſt bien ſujet à ſe tromper dans le jugement qu'on porte des hommes, quand on ne s'arrête qu'à l'écorce. Que j'étois mal informé du caractère du duc Biron, & quelle autre idée ne m'a-t-il pas donnée de lui depuis que j'ai appris à le connoître de plus près! Il ne me ſeroit pas difficile, Monſeigneur, de vous faire convenir que c'eſt un grand homme, ſi cela ne m'entraînoit dans un grand nombre de conſidérations politiques, dont vous ne voulez pas encore entendre parler.

J'en reviens donc à la philoſophie. Je me ſuis bien réjoui avec V. A. R. des honneurs qu'elle a reçus dans la perſonne de Wolff; car pour ce grand homme lui-même, il étoit comblé d'honneur depuis que le Marc-Aurèle de notre ſiècle s'étoit déclaré ſon partiſan & ſon protecteur.

Je ſuis fort curieux de ſavoir le ſentiment de V. A. R. ſur les opérations de la Hongrie. Ne voilà-t-il pas un prince bien ſervi? On écrit que le cardinal de Seckendorf eſt rappellé, & que le cardinal de Philippi a reçu le comman-

dement. Ce trait figurera mal dans l'oraiſon funèbre du premier.

Que ne puis-je participer aux aimables amuſemens d'un prince qui ſait réunir tous les plus nobles goûts! peut-être me trouveroit-il digne d'un petit rôle. L'héroïſme eſt toujours un bel objet, même lorſqu'empruntant tout ſon éclat de l'illuſion, il ne ſe montre qu'en image.

Je vous envoie ici, Monſeigneur, un petit problême d'arithmétique (*a*) dont je ſerois bien aiſe que vous me donniez la ſolution. V. A. R. aura bien de la peine à le déchiffrer, & pour le moins autant à y répondre; mais cette exercice ne laiſſera pas, Monſeigneur, d'avoir ſon utilité pour vous, ne fût-ce qu'en exerçant

(*a*) Le problême d'arithmétique dont il s'agit ici n'eſt autre choſe que le poſtcript ci-joint, qui ſe trouvoit écrit en chiffres, c'eſt-à-dire, que les lettres en étoient repréſentées par certains nombres, dont le Prince Royal & Mr. de Suhm étoient ſans doute convenus antérieurement, puiſqu'on ne trouve nulle part dans leurs lettres l'explication qui auroit dû ſervir de clef à cette écriture myſtérieuſe. On devine aiſément les raiſons qu'ils avoient d'avoir recours à une telle invention, au moyen de laquelle ils pouvoient correſpondre ſur certains ſujets ſans craindre d'être trahis par perſonne.

Le lecteur curieux verra ſans doute ici avec plaiſir quelques échantillons de ces lettres myſtérieuſes que le Prince Royal écrivoit à Mr. de Suhm: mais comme leur contenu eſt au fond ce qui doit le plus intéreſſer & exciter la curioſité, on s'eſt donné la peine d'en chercher la clef, que l'on a trouvée, non ſans difficulté, à l'aide de quelques interprétations qui ſe trouvoient par-ci, par-là, ſur les chiffres. L'alphabet ci-joint eſt, comme le prouve évidemment la convenance des ſignes, celui qui a ſervi à la compoſition de ces lettres.

votre patience, vertu auſſi néceſſaire à un grand prince qu'au plus miſérable de ſes ſujets.

a	15.	40.	65.	90.
b	16.	41.	66.	91.
c	17.	42.	67.	92.
d	18.	43.	68.	93.
e	19.	44.	69.	94.
f	20.	45.	70.	95.
g	21.	46.	71.	96.
h	22.	47.	72.	97.
i	23.	48.	73.	98.
k	24.	49.	74.	99.
l	25.	50.	75.	100.
m	26.	51.	76.	101.
n	27.	52.	77.	102.
o	28.	53.	78.	103.
p	29.	54.	79.	104.
q	30.	55.	80.	105.
r	31.	56.	81.	106.
s	32.	57.	82.	107.
t	33.	58.	83.	108.
u	34.	59.	84.	109.
v	35.	60.	85.	110.
w	36.	61.	86.	111.
x	37.	62.	87.	112.
y	38.	63.	88.	113.
z	39.	64.	89.	114.

La clef de cette écriture myſtérieuſe conſiſte donc, comme on le voit, dans la connoiſſance des nombres qui ſervent à repréſenter les différentes lettres. Chaque lettre a quatre nombres repréſentans, ce qui auroit infiniment augmenté la difficulté de déchiffrer cette écriture, ſi les nombres, en ſuivant l'ordre de l'alphabet, n'avoient en même temps conſervé celui qui lui eſt propre; car 15 repréſente *a*, 16 repréſente *b*, 17 *c*, & ainſi de ſuite; les nombres ſuivans repréſentant conſécutivement les autres lettres dans leur ordre alphabétique juſqu'à *z*, qui eſt repréſenté par 39. Enſuite l'alphabet recommence par le nombre ſuivant 40, qui eſt le ſecond nombre repréſentant de *a*; 41 eſt le ſecond nombre repréſentant de *b*, & ainſi de ſuite juſqu'à 114, qui eſt le quatrième & dernier repréſentant de *z*. Si le nombre au-deſſous de 15 & au-deſſus de 114, qui ne repréſentent rien, ſe trouvent mêlés parmi les autres, ce n'eſt que par-ci, par-là, entre deux mots, ſans doute pour dérouter celui entre les mains de qui ces lettres auroient pu tomber, & qui en auroit cherché la clef.

Voici le ſens du poſtcriptum en chiffres.

Le duc de Courlande ſe fait un plaiſir de vous être utile, ſans aucune vue politique; ainſi je continuerai à régler avec lui le prêt que vous pouvez hardiment accepter d'une grande dame, qui penſant d'une façon tout-à-fait digne d'elle & de vous, ne prétend par-là vous engager à aucune reconnoiſſance, & ne compte que ſur votre eſtime, qu'elle mérite déjà ſans cela par les ſentimens héroïques.

Il n'y aura que trois confidens de cette affaire, le duc, la dame (*a*), & moi. Mandez-moi donc bien clairement en chiffres la ſomme qu'il vous faudra.

Dites-moi auſſi en même temps quelque choſe de gracieux pour le duc qui le mérite à tous égards, & chargez-moi, ſi vous le trouvez bon, de le féliciter ſur ſon élévation. L'empereur l'a fait, même avant la notification; & le roi de Pruſſe lui a répondu dans les termes du monde les plus obligeans. Autant en feront les autres têtes couronnées. Ils ont leurs raiſons de politique que vous n'avez pas; ainſi le duc ſera bien plus ſenſible à votre attention, qui le flattera agréablement de l'eſpérance d'acquérir un jour votre amitié, qu'il mérite par bien des endroits.

Pour le coup, vous n'aurez pas lieu, Mon-

(*a*) Cette dame eſt l'impératrice.

ſeigneur, de vous plaindre de la briéveté de cette lettre : il y en a, je crois, de reſte pour pouſſer à bout toute conſtance moins à l'épreuve que la vôtre. Je me hâte donc de finir ; & pour mettre le ſceau à tout ce que cette lettre vous apprendra de mon zèle à vous ſervir, agréez que je vous réitère les aſſurances du tendre reſpect & du parfait dévouement avec leſquels je ſerai juſqu'au dernier moment de ma vie, &c.

LETTRE LXI.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 15 novembre 1737.

MOn cher Diaphane, un ancien a dit une fois qu'il n'y avoit aucun bonheur parfait dans ce monde, & c'eſt de quoi je m'apperçois tous les jours. Je vis en paix & en repos, j'ai le bonheur d'avoir des amis que j'aime ſincérement, & dont je ſuis ſincérement aimé. Mais le malheur eſt, que je puis ſi peu jouir de ces amis, que la plupart ſont ſi éloignés de Rémusberg, que les correſpondances vont ſi mal, qu'il faut tant de temps juſqu'à ce que leurs nouvelles me parviennent, & en un mot, qu'ayant le plaiſir de me dire que j'ai de vrais amis, j'aie en même temps le chagrin de ne les pouvoir poſſéder.

Je ne reçois que toutes les ſix ſemaines, &

quelquefois ſeulement tous les deux mois, de vos lettres ; & quoiqu'elles me cauſent toujours beaucoup de joie, elles ne ſauroient cependant me conſoler de votre abſence. En vérité, mon cher Diaphane, vous êtes un eſprit trop exquis pour le pays où votre poſte vous attache. J'ai penſé dire que je méritois ſeul de jouir de tout votre eſprit, mais j'ai craint que cela ne ſentît trop la préſomption ; quoique d'un autre côté je pourrois me juſtifier, parce que l'amitié parfaite que j'ai pour vous peut me tenir lieu de tout autre mérite.

Vous ſerez ſans doute informé de la chûte de Seckendorf (*a*), juſte punition de toutes

(*a*) Voici ce qu'en dit Fréderic II, auteur immortel des Mémoires de Brandebourg. » D'abord après l'avénement de » Georges II au trône (1726), le comte de Seckendorf vint à » Berlin. Il ſervoit comme général en même temps l'empereur » & la Saxe ; il étoit d'un intérêt ſordide ; ſes manières groſ- » ſières & ruſtres, le menſonge lui étoit ſi habituel, qu'il en » avoit perdu l'uſage de la vérité. C'étoit l'ame d'un uſurier, » qui paſſoit tantôt dans le corps d'un militaire, tantôt dans » celui d'un négociateur. Ce fut cependant de ce perſonnage » que ſe ſervit la Providence pour rompre le traité d'Hanovre » (1727).... Il s'empara de l'eſprit du Roi (Fréderic-Guil- » laume I) avec tant d'adreſſe, qu'il le diſpoſa à ſigner à Wuſter- » hauſen un traité avec l'empereur ».

Plus bas il eſt parlé de ſa diſgrace :

» La mauvaiſe tournure que prit la guerre de Hongrie, abat- » toit l'eſprit de l'empereur..... Aigri des maux de la guerre, » il s'en prit à ſes généraux. Seckendorf fut mis en priſon au » château de Grætz ».

Il obtint pourtant la liberté de ſe retirer en Saxe, où il mourut dans un âge très-avancé, ſur une de ſes terres, pendant la guerre de ſept ans.

les méchancetés & de toutes les mauvaiſes actions qu'il a commiſes. A la fin il a ſon tour ; & après avoir été pendant un temps infini l'idole de la fortune, il devient la proie de ſes ennemis dans la décrépitude. On l'accuſe de choſes horribles, & toutefois vraiſemblables, puiſqu'elles ont beaucoup de rapport avec ſon caractère ; on l'accuſe d'avoir laiſſé manquer de tout l'armée impériale, pour aſſouvir ſon avarice ſordide. Il n'y a pas d'exactions qu'on ne lui impute ; ſes ennemis rejettent ſur lui le mauvais ſuccès de la dernière campagne, & la prêtraille anime tous les dévots contre lui à cauſe de la religion. Après tout il me fait pitié. Il eſt vrai qu'une proſpérité continuelle avoit rendu Seckendorf d'une hauteur inſupportable ; il eſt vrai que tous les chagrins qu'il m'a cauſés, méritoient rétribution ; il ſe peut que les accuſations qu'on vient de lui intenter, ſoient bien fondées : mais cela n'empêche pas qu'il n'ait des talens excellens pour la guerre, & qu'il ne ſoit en état, plus que qui que ce ſoit, de rendre des ſervices ſignalés à l'empereur. Je crois qu'on ſera dans peu informé de ſon ſort.

Voilà tout ce que je peux vous apprendre de plus intéreſſant. Pour ce qui me regarde, j'étudie de toutes mes forces, je fais tout ce que je puis pour acquérir les connoiſſances qui me ſont néceſſaires, pour m'acquitter dignement de toutes les choſes qui peuvent devenir de mon

reſſort ; enfin, je travaille à me rendre meilleur, & à me remplir l'eſprit de tout ce que l'antiquité & les temps modernes nous fourniſſent de plus illuſtres exemples. Je vous prie, mon cher Diaphane, donnez-moi bientôt de vos nouvelles, & ſoyez ſûr que perſonne ne peut vous aimer davantage, que votre, &c.

Billet en chiffres, ſans ſignature & ſans date (*a*).

(Si) (je) (peux)
(32. 48.) (23. 69.) (104. 94. 109. 37.)
(avoir) (quator-
(15. 110. 78. 48. 31.) (105. 84. 90. 58. 78. 31.
ze) (mille) (é-
39. 44.) (101. 73. 100. 25. 19.) (94.
cus) (au) (mois)
17. 59. 57.) (65. 59.) (76. 103. 73. 107.)
(d'avril) (mai.)
(43. 90. 110. 31. 98. 50.) ou de (101. 40. 73.)
(Ils)
(98. 25. 32.) me ſuffiront avec beaucoup de
J'en (aurai)
ſatisfaction. (73. 94. 102.) (90. 59. 31. 15. 23.)
(une) (grande)
toujours (34. 27. 19) (21. 31. 65. 52. 68. 19.)
(obligation)
(28. 16. 25. 98. 46. 40. 33. 48. 53. 52.) au
(Duc) (tâche-
(43. 109. 42.) que je (108. 15. 42. 22. 69.

(*a*) Ce billet, à en juger par les dates & le contenu des lettres, ou a été envoyé à part, ou s'eſt trouvé inſéré dans la lettre qui ſuit. La première ſuppoſition paroît cependant la plus vraiſemblable.

(rai) (de) (lui) (mar-
31. 90. 73.) (18. 44.) (25. 84. 48.) (26. 65. 56.
(quer) (avec) (le)
80. 84. 94. 106.) (40. 60. 94. 17.) (75. 19.)
(temps) (il) (ſuffit)
(58. 69. 51. 32.) (98. 25.) (32. 34. 20. 73. 108.)
(que) (je) (ſuis)
(105. 34. 94.) (23. 19.) ne (57. 109. 23. 107.)
(ingrat)
pas (73. 27. 71. 81. 40. 108.) ſi on veut
(des) (ſûretés)
(18. 44. 57.) (32. 59. 56. 94. 108. 19. 107.)
(je) (m'offre) (de)
(48. 44.) (26. 103. 45. 81. 69.) (18. 44.)
(faire) (avoir)
(20. 90. 48. 81. 94.) (15. 85. 28. 98. 31.)
(un) (ſigné) (de)
(109. 27.) (82. 73. 71. 77. 44.) (43. 19.)
(mon) (frère)
(51. 55. 102.) (45. 81. 69. 31. 94.) Vous
(ſans)
pouvez bien vous imaginer (32. 15. 27. 82.)
(qu'il) (ſache)
(105. 34. 48. 100.) (57. 90. 17. 97. 69.)
(de) (quoi) (il) (s'a-
(18. 94.) (30. 109. 18. 98.) (23. 75.) (32. 40.
git) (en) (aucune)
21. 73. 33.) (19. 102.) (65. 59. 42. 34. 77. 19.)
(façon) (il)
(95. 15. 67. 53. 27.) ni que ſeulement (18. 100.)
(pût) (s'en) (dou-
(29. 34. 108.) (82. 69. 27.) (43. 53. 84.
ter).
33. 44. 31). Ce ſont mes affaires, & vous pou-
(j'em-
vez bien vous imaginer que (23. 44. 51.

ployerai)
29. 25. 103. 113. 19. 31. 40. 98.) toute
(la) (prudence)
(50. 65.) (79. 106. 59. 18. 65. 77. 17. 69.)
(poſſible.)
(104. 78. 57. 23. 41. 50. 69.) Si vous ne le croyez pas néceſſaire, cela vaudra d'autant
(je)
mieux; mais c'eſt ſeulement en cas que (98. 69.)
(vienne) (à) (mou-
(60. 23. 44. 77. 102. 69.) (15.) (51. 78. 109.
rir.)
81 48. 31). Adieu, mon cher, il eſt minuit. Bon ſoir, je ſuis tout à vous.

LETTRE LXII.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 16 novembre 1737.

MOn cher Diaphane, il m'eſt bien douloureux de me voir ſéparé de vous d'une ſi cruelle manière, & de ce que votre deſtinée vous attache à un endroit diſtant de plus de deux cents milles de Rémusberg. Pour ſurcroît de déſagrément, je ne reçois que très-rarement de vos nouvelles; ce qui n'eſt pas une petite mortification, lorſqu'on aime ſincérement ſes amis.

J'entre entiérement dans les raiſons qui vous empêchent de me mander les particularités que j'avois ſouhaité de ſavoir touchant la Ruſſie. Je

vous avoue que ma curioſité n'avoit pas conſulté la prudence comme elle auroit dû le faire. Mais ce qu'il y a d'heureux, c'eſt qu'on ne haſarde jamais rien avec vous, & qu'une imprudence de ma part n'en entraînera jamais de la vôtre.

Que maudite ſoit la malheureuſe politique, qui oblige les hommes à ne pouvoir ſe témoigner l'amitié qu'ils ont les uns pour les autres! Pourquoi ne puis-je vous donner des marques de mon eſtime & de toute ma reconnoiſſance? & quel eſclavage, quelle tyrannie, que de n'oſer ſe témoigner des ſentimens ſi raiſonnables? En vérité, le monde eſt bien de mauvaiſe humeur dans le ſiècle où nous ſommes, & c'eſt une étrange néceſſité que celle de n'oſer pas être reconnoiſſant hardiment. Quoi qu'il en ſoit, figurez-vous toujours mon cœur, & liſez-y tous les ſentimens que l'inclination, l'eſtime, l'amitié, & la véritable reconnoiſſance inſpirent. Je voudrois pouvoir vous envoyer la carte, perſuadé que vous auriez lieu d'en être entiérement ſatisfait.

Je n'ai aucune réponſe à faire à tout ce que vous me dites d'obligeant. La tendreſſe vous a mené la plume, & on ſait qu'elle eſt aveugle comme la fortune. Je vous prie, mon cher, rayez tout mon héroïſme, juſqu'à l'amitié près que j'ai pour vous. Si les qualités du cœur peuvent entrer dans la compoſition d'un héros; ſi la fidélité & l'humanité peuvent tenir lieu de

cette fureur brutale & ſouvent barbare des conquérans ; ſi le diſcernement & le choix des honnêtes gens peut être préféré au vaſte génie de ceux qui conçoivent les plus grands deſſeins ; ſi enfin les bonnes intentions & la douceur ſont préférables à l'activité de ces hommes remuans, qui ſemblent être nés pour bouleverſer tout le monde ; alors, & à ces conditions, je peux entrer en compromis avec eux. Mais comme toutes ces qualités que je viens de citer, la bonté, la douceur, &c. ne ſont capables que de former un bon citoyen, & non un grand homme, je n'ai pas le vain orgueil de prétendre à ce titre, & je vous aſſure que j'y préférerai conſtamment ceux de fidèle ami, d'homme compatiſſant aux misères des hommes, & enfin d'homme, qui ne croit être homme que pour faire du bien aux autres hommes, en quelque ſituation qu'il ſe trouve.

J'ai lu avec contention d'eſprit votre ſyſtême mathématique & arithmétique ; j'ai fait ce que j'ai pu pour y répondre ; j'eſpère cependant de m'être bien expliqué, & de la façon que vous le ſouhaitez.

Kaiſerling (*a*), qui connoît le comte de Biron pour avoir étudié avec lui à Kœnigsberg, m'en

(*a*) Admirateur zélé & éclairé de Fréderic II, qui l'a ſervi long-temps & utilement en qualité d'aide-de-camp major. Le Roi a beaucoup regretté ſa perte, & l'a fait jouir d'une penſion de 1500 écus juſqu'à ſa mort, arrivée vers 1749.

a toujours fait un portrait fort avantageux. Vous ne faites que me confirmer ce qu'il m'en a dit. Je ſuis bien-aiſe qu'il ſoit de vos amis. Comme il eſt honnête homme, il mériteroit de l'être, & cette qualité le rend plus reſpectable à mes yeux que s'il étoit roi des rois. Qu'eſt-ce en effet que ce vain titre ? & quel changement produit-il dans l'homme ? Je dis qu'il n'en produit jamais d'avantageux, & qu'on a vu plus d'une vertu obſcurcie ſous l'ombre du trône. Il eſt vrai que les rois ſont les ſymboles mortels de la majeſté de Dieu ; mais voilà tout ; car ôtez-leur la puiſſance, la grandeur, leur cour & leurs flatteurs, il ſe trouve que ce ne ſont la plupart que de pauvres hommes, ſans vertu, & peu dignes d'inſpirer de l'admiration.

Vous me ferez donc grand plaiſir de dire au comte de Biron, que je le félicite de tout mon cœur ſur ſon avénement au duché de Courlande, que je prenois toujours part à la fortune des gens de mérite ; & que quelqu'inconnu qu'il me ſoit, il me ſuffiſoit d'être inſtruit de ſes belles qualités, pour m'intéreſſer vivement à tout ce qui pourra lui être avantageux.

Vous ne me parlez que du rappel de Seckendorf, & j'y ajoute la nouvelle de ſa détention. Il eſt arrêté actuellement à Vienne. Ses ennemis l'accuſent d'une infinité de malverſations. Les principaux chefs d'accuſation tombent ſur les moyens illicites qu'il a mis en uſage pour s'enri-

chir dans la dernière campagne. Ses amis débitent ici qu'il trouvera moyen de ſe purger de toutes ces imputations, & qu'il ſe lavera blanc comme neige. Pour moi, j'en doute; car il eſt connu que l'avarice fut de tout temps le vice auquel il a le plus fortement incliné. Ce qui eſt ſûr, & ſur quoi vous pouvez compter, c'eſt que ſon rôle eſt fini, & que jamais on n'entendra plus nommer le nom de Seckendorf. Le cardinal Népote (*a*) eſt parti de Berlin, & entre dans le ſervice d'Anſpach.

Quelle viciſſitude! quel changement rapide de la plus brillante fortune au malheur le plus inopiné! s'écrieroit très-éloquemment un orateur à cet endroit-ci. En effet, il n'auroit pas tort; car, comparez un moment la ſituation du comte de Seckendorf en 1728 & 29, avec la ſienne d'à préſent. C'étoit lui qui étoit l'arbitre de l'Allemagne, qui régloit tout, & de la manière du monde la plus impérieuſe & la plus abſolue; il faiſoit des traités, accommodoit ou brouilloit les puiſſances ſelon ſon bon plaiſir, & voyoit même des princes ſouverains s'abaiſſer juſqu'à lui faire la cour. Le printemps de cette année, il gouvernoit à Vienne tout le conſeil de l'empereur; il amenoit les événemens comme il le

(*a*) On ne ſait qui eſt ce cardinal Népote, & l'on croit que c'eſt un nom ſuppoſé. Il n'y a eu à Berlin que le cardinal de Zinzendorf.

jugeoit à propos, & diſpoſoit ſouverainement de tout dans ſon armée : ſix mois ſe paſſent ; & cet homme, qu'une proſpérité continuelle avoit élevé juſqu'au ſommet de la roue de la fortune, eſt précipité tout-d'un-coup de ſa ſphère, ſans prévoir l'impétuoſité du coup qui l'abat ; il ne lui reſte que la haine de l'armée qu'il a commandée ; & l'on peut dire que le public n'a attendu que le moment de ſa chûte, pour ſe déclarer ſon ennemi. Il eſt ſûr que les intrigues des Jéſuites n'ont pas peu contribué à le perdre. Je crois que (Lichtenſtein) (25. 73. 17. 33. 94. 77. 57. 83. 19. 98. 102.) n'y a pas peu contribué de ſon côté ; mais ce (P.) (de) qu'il y a de certain, c'eſt que le (29.) (18. 44.) (Deſſau) (93. 69. 32. 15. 34.) y a eu ſa part. Voilà un exemple bien éclatant des infidélités de la fortune. Seckendorf en a été l'idole pendant toute ſa vie ; & à cette heure qu'il eſt ſur ſon déclin, & dans ſa décrépitude, elle lui tourne le dos. Le Roi le plaint infiniment. Pour moi je le plains en cas qu'il ſoit innocent ; mais en cas qu'il ſoit coupable, je ne le trouve guère digne de compaſſion.

D'ailleurs, les affaires de l'empereur vont auſſi mal qu'il eſt poſſible en Hongrie. Les François travaillent de tout leur pouvoir à rétablir l'union & la paix entre l'empereur & les Turcs, & il n'eſt pas douteux qu'ils n'aient

un plan formé de fondre de tous côtés ſur l'empire Ruſſien. Je crois que c'eſt de ces plans dont on doit plutôt admirer la hardieſſe que la ſolidité. Il eſt certain que le monde produira dans peu de nouveaux événemens. Pour moi, qui n'en ſuis que ſpectateur (dont je rends graces à Dieu), je vois tout ce qui ſe fait avec un regard ſtoïque, & ſans m'inquiéter de quoi que ce ſoit.

Depuis quatre mois que je ſuis ici, je n'ai pas diſcontinué d'étudier. Je me fais un devoir de bien employer mon temps, & d'en tirer tout le fruit qu'il me ſera poſſible. Pour vous communiquer quelques-uns de mes amuſemens, je haſarde de vous envoyer une Ode, dont le ſujet ne m'a pas été de peu de ſecours. Encore un coup, mon cher Diaphane, excuſez mes folies, & regardez cette Ode avec quelqu'indulgence; ce n'eſt pas pour mendier votre approbation, mais pour vous rendre compte de mes amuſemens, que je vous l'envoie.

Nous partons la ſemaine qui vient pour Berlin. J'y retrouverai mon feu de cheminée, mais je n'y retrouverai pas celui dont l'entretien charmoit mon ame. Souvenez-vous, mon cher Diaphane, qu'il y a en Allemagne une petite contrée ſituée dans une vallée aſſez riante, & toute entourée de bois, où votre nom & votre ſouvenir ne périront point tant que je l'habiterai! Souvenez-vous de votre ami qui,

dans quelqu'endroit du monde qu'il ſe trouve, & dans quelque ſituation que la ſuite des événemens le place, ne ceſſera d'être avec toute l'eſtime & la reconnoiſſance imaginables, mon cher Diaphane, votre, &c.

P. S. La longueur de cette lettre pourra vous faire juger de mon loiſir.

ODE.

TOi, dont la ſageſſe adorable,
De l'univers conçut le plan,
Toi, dont le pouvoir ineffable,
D'un mot le tira du néant;
Divin Auteur de la nature,
Souffre que plein d'une ardeur pure,
J'oſe publier en tous lieux,
Et ta douceur & ta clémence,
Et que dans ma reconnoiſſance,
Ma voix s'élève juſqu'aux cieux!

C'eſt toi, c'eſt ta grace infinie,
Qui, dans ton conſeil éternel,
Daignant m'appeller à la vie,
Me mit dans ce monde mortel:
C'eſt toi ſeul par qui ma paupière
S'ouvrit aux traits de la lumière;
Sans toi, dans l'éternelle nuit,
Sans corps & ſans intelligence,
Je n'eus point reçu l'exiſtence,
Et l'amour ne m'eût point produit.

La droite raiſon qui m'éclaire
De tes dons les plus précieux,
De la fange de cette terre
Élève mon eſprit aux cieux.

Dans le moindre de tes ouvrages,
Elle me montre les images
D'un Dieu puiſſant, d'un Créateur;
Le ver qui rampe ſur la terre,
Plus que la foudre & le tonnerre,
Me fait adorer ta grandeur.

Le monde, ce ſuperbe ouvrage,
Qui ſuffit à tous nos beſoins;
Les biens dont tu permets l'uſage,
Dont nous jouiſſons par tes ſoins;
Toutes les douceurs de la vie,
Les faveurs dont tu l'as remplie,
Tout fut fait pour nous contenter;
Et la grandeur de ta ſageſſe
Dans ce monde m'offre ſans ceſſe
Tout ce que j'y puis ſouhaiter.

Voyez du ſein de l'opulence
Sortir la troupe des Beaux-Arts!
Ils ſont conduits par la ſcience;
Et rangés ſous ſes étendards,
Ils s'érigent un édifice.
Ici des couleurs l'artifice,
Me trace des objets abſens;
Là, la ſublime Poéſie,
Menant ſa ſœur, la Symphonie,
A la fois charment tous mes ſens.

O Dieu! de tes dons ineffables
Qui peut compter la quantité?
Ta main ſur les plus miſérables,
Répand richement ſa bonté;
Et lorſque la mort dévorante,
D'un coup de ſa faulx déſolante,
Vient de moiſſonner nos beaux jours,
Ce n'eſt point ſa fureur cruelle,
Mais c'eſt ta bonté paternelle
Qui de nos maux finit le cours.

Oui, l'homme compoſé d'argille,
Doué d'organes & de ſens,
Eſt de nature trop fragile
Pour devenir vainqueur du temps.
Le feu de ſa frêle jeuneſſe,
Ou les glaces de ſa vieilleſſe,
Toujours précipitent ſes pas;
Telle qu'une vapeur légère,
Son exiſtence paſſagère
Se perd dans l'ombre du trépas.

Ah! quand mon ame appeſantie,
Subiroit la loi de ſon corps,
Et deſcendroit anéantie,
Dans le ſombre empire des morts,
Grand Dieu! ta clémence infinie
Dans aucun ſens ne ſe dénie;
En me condamnant à périr,
Ta bonté ſe fera connoître.
Eſt-ce un malheur de ne point être?
Ah! qui n'eſt plus, ne peut ſouffrir.

Mais ſi mon ame, en ſa durée,
D'Atropos trompe le ciſeau,
Et que ſa ſubſtance épurée
Survive à l'horreur du tombeau;
Cet avenir eſt plein de charmes,
Je ſens des plaiſirs ſans alarmes,
Je vois un Dieu plein de bonté;
Un Dieu qui, dans ſa grace utile,
Réunit mon ame fragile,
A ſa divine éternité.

Déjà je vois les cieux qui s'ouvrent,
Déjà je vois mon bienfaiteur!
Les voiles épais qui le couvrent,
Ne le cachent plus à mon cœur.

La bonté fait ſon caractère,
Et des rayons de ſa lumière,
Je ſens mon cœur s'illuminer ;
Ce Dieu chérit ſes créatures,
Ceux dont les âmes toujours pures,
Se ſoumettent ſans raiſonner.

Qu'un ſcolaſtique atrabilaire,
Sans charité, peu tolérant,
Plein d'un faux zèle, ſanguinaire,
Dépeigne Dieu comme un tyran ;
Et que ſon eſprit imbécille,
Du fiel que diſtille ſa bile,
Emprunte toutes les couleurs ;
Ce venin, que ſa bouche impure
Vomit en blaſphême, en injure,
De ſon cœur marque les horreurs.

LETTRE LXIII.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 17 décembre 1737.

MONSEIGNEUR,

J'Ai laiſſé écouler quelques jours avant de répondre à la gracieuſe lettre dont V. A. R. m'a honoré le 15 novembre, dans l'eſpérance de recevoir réponſe à celle que j'ai eu l'honneur de lui écrire derniérement, & de pouvoir en même temps dans celle-ci déterminer quelque choſe au ſujet du problême arithmétique. Mais comme cette réponſe tarde tant à venir, je ne puis différer plus long-temps de témoigner reſpec-

reſpectueuſement à V. A. R. combien je ſuis ſenſible aux flatteuſes aſſurances qu'elle a daigné me donner de la continuation de ſon gracieux ſouvenir. Oui, j'oſe dire, Monſeigneur, que vous me les devez autant par pitié que par juſtice; car elles ſeules me conſolent, me ſoulagent; elles ſeules me tiennent lieu de tout ce qui me manque ici pour être parfaitement heureux; & ſi jamais perſonne les mérita par tous les ſentimens que vous pouvez déſirer dans un homme, pour le trouver digne de votre affection & de votre eſtime, n'en doutez nullement, Monſeigneur, c'eſt bien moi.

A cela près que mon éloignement de V. A. R. me rend preſque continuellement triſte, & ne me laiſſe goûter & ſavourer parfaitement aucun plaiſir, j'ai aſſez ſujet d'être ici content de mon ſort, y jouiſſant de tous les agrémens que ce climat peut offrir. Cependant les ſociétés manquent beaucoup ici, non tant faute d'hommes, que faute de ſociabilité. Il n'eſt pas aiſé de déterminer s'il faut chercher la cauſe de cette inſociabilité uniquement dans le caractère, & dans les mœurs encore rudes & groſſières de la nation; ou ſi la nature du gouvernement y contribue en quelque choſe. Je ſuis tenté de croire que ce dernier y entre pour beaucoup.

Après tout, il faut toujours que j'en revienne à la réflexion de V. A. R., c'eſt qu'il n'y a point de parfait bonheur dans ce monde; auſſi

n'eſt-ce pas même ſans quelque mêlange de triſteſſe que je goûte à la fin de chaque lettre le plaiſir de vous témoigner, Monſeigneur, à une ſi grande diſtance, la tendre vénération & le reſpectueux attachement avec leſquels je ne ceſſerai jamais d'être, &c.

LETTRE LXIV.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 1 mars 1758.

MONSEIGNEUR,

IL faut avoir autant de confiance que j'en ai dans les bontés dont V. A. R. m'honore, pour oſer me préſenter par écrit à ſes yeux, après avoir gardé, en apparence, un ſi long ſilence, & après ce qui vient de m'arriver. Un frère que j'ai en Saxe, vient de me renvoyer une lettre que, par mépriſe, je lui avois adreſſée, en voulant l'adreſſer à V. A. R. Cela ne pouvoit, au reſte, m'arriver qu'avec lui, en qui j'ai toute ma confiance; car ſi j'ai pu oublier un moment ce que la prudence ne m'auroit jamais dû laiſſer oublier, cette faute ne pouvoit venir que de la ſécurité dans laquelle me jetoit la pleine confiance que j'ai en mon frère, avec qui je ne riſquois abſolument rien de me tromper, & auprès de qui cette mé-

priſe eſt tout-à-fait ſans conſéquence. Pour me mettre en état de la redreſſer au plutôt, il m'a renvoyé incontinent cette lettre; & moi qui aime mieux encourir auprès de V. A. R. le reproche d'étourderie que celui de négligence, ou d'oubli, ou de manque de zèle, je me hâte, Monſeigneur, de vous avouer ma faute, perſuadé que votre généreuſe & indulgente amitié me la pardonnera, & que votre confiance en ma fidélité ne permettra pas que le moindre ſoupçon contre elle, trouve quelqu'entrée dans votre eſprit.

La lettre dont je viens de faire mention, ne contenoit au ſurplus rien d'important & qui exigeât le ſecret, n'ayant voulu que mander par cette lettre à V. A. R. la réception de ſa dernière, & lui réitérer les aſſurances de mon zèle & de mon empreſſement à la ſervir. Je me ſuis déjà acquitté de la commiſſion dont elle a bien voulu me charger, & compte d'être auſſi heureux que la première fois à remplir ſes déſirs.

J'eſpère, Monſeigneur, avoir au premier jour une occaſion ſûre de vous faire parvenir quelques nouveaux livres que mon libraire vient de m'envoyer, & que vous lirez avec utilité & avec plaiſir. V. A. R. me permettra de m'entretenir un peu au long avec elle par cette occaſion, étant gros du déſir & du beſoin d'épancher dans le ſein de mon auguſte

ami tous les ſentimens dont mon ame eſt pénétrée pour lui, dont elle ſe nourrit, & qui ſont l'eſſence de ſa vie. O, Monſeigneur ! quand pourrai-je avoir ce bonheur à vos pieds ? Voilà un an & plus d'abſence ! & les abſences ne ſont guere favorables aux abſens. Toutefois, qui ſait ? ô amour-propre ! tu falſifies à notre inſu tous nos ſentimens, toutes nos opinions, par le mêlange ſecret & preſqu'imperceptible de notre préſomption ! tu faſcines ſans ceſſe nos yeux d'un preſtige adulateur ! & nous empêchant d'être ſincères envers nous-mêmes, tu nous mets ainſi hors d'état de nous bien connoître !.... Qui ſait donc, voulois-je dire, ſi ce n'eſt pas à cette abſence même dont je me plains, que je ſuis redevable de la conſtance de vos bonnes graces ? Qui ſait, ſi ma préſence & l'occaſion d'être mieux connu, ne détruiroit pas bientôt dans l'eſprit de V. A. R. l'idée favorable qu'elle a bien voulu y recevoir de moi ? Je veux me pénétrer de cette penſée ; peut-être m'aidera-t-elle à ſupporter mon éloignement.

Quoi qu'il en ſoit des droits que peut me donner mon chétif mérite à la conſtance de vos précieuſes faveurs, & quand même tout me diroit que je dois y renoncer de ce côté, je ſens qu'il me reſtera cependant toujours encore un droit ſacré à votre amitié, que rien au monde ne pourra jamais m'enlever, & qui

ſeul peut en mériter le retour ; j'entends celui que me donne mon religieux attachement, mon tendre, reſpectueux & entier dévouement à votre illuſtre perſonne ; & c'eſt ce droit, Monſeigneur, que j'oſe faire valoir en vous ſuppliant de me conſerver votre précieuſe bienveillance, vous jurant que perſonne au monde ne peut s'en rendre plus digne que moi par ſes ſentimens de tendreſſe, de vénération & de dévouement, &c.

LETTRE LXV.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 21 mars 1738.

MOn cher Diaphane, connoiſſez-moi mieux, & rendez-moi juſtice. Je ne vous ai ſoupçonné ni d'oubli, ni de négligence, quoique je n'euſſe pas reçu de vos nouvelles depuis bien longtemps. J'ai craint à la vérité la perte de quelqu'une de vos lettres ; mais mes ſoupçons n'ont jamais été pouſſés juſqu'à vous accuſer vous-même. J'ai trop de témoignages de votre amitié ; & de plus, j'ai une conviction ſi certaine au ſujet de votre fidélité, que je ſuis incapable d'en douter en quoi que ce puiſſe être.

Vous ne ſauriez croire avec quel acharnement on me vient demander des livres. Il y

a de certaines perſonnes qui le pouſſent juſqu'à l'indiſcrétion. Je me ſuis une fois obligé par civilité à leur en communiquer, & depuis il n'y a plus moyen de s'en dédire. Ma foi, dès que ceux dont vous avez bien voulu vous défaire en ma faveur arriveront, je les ſacrifierai d'abord à leur voracité, & ma bibliothèque ne les verra pas ſeulement.

Les choſes ſont, depuis que je vous ai vu, à peu près dans le même état où elles ont été lorſque l'on m'a ſuſcité de temps à autre bien du chagrin. On ſeroit bien fou ſi l'on prétendoit n'en point avoir, vu que le monde eſt une école d'adverſité, & que les déſagrémens ſont comme un ſel qui pique, & qui empêche le bonheur de ſe corrompre à force de nous paroître inſipide.

Nous recommencerons la ſemaine qui vient les exercices. Le 27 de mai nous ſerons à Berlin; en juillet, on ira à Wéſel; après quoi votre ami s'enfuira à ſon *Tuſculum* pour y philoſopher à ſon aiſe. Voilà toute ma vie, on peut la décrire en trois mots. Cela eſt commode; & l'hiſtorien que j'aurai un jour, pourra s'épargner beaucoup de peine & de papier. Quant à ſes lecteurs, ils n'auront qu'à retenir trois époques, *exercices*, *voyages* & *Rémuſberg*. M'y voilà de retour, dont bien me prend. On ne vous y oublie point; vous n'avez rien à craindre ſur ce ſujet; mon cœur eſt toujours

inviolablement dans les ſentimens que vous lui connoiſſez. Quant à mon eſprit, je le cultive autant qu'il m'eſt poſſible. Je voudrois, s'il ſe peut, en faire une terre bien fertile, & enſemencée de toutes ſortes de bonnes choſes, afin qu'elles puiſſent germer à temps, & porter les fruits qu'on en peut attendre.

Me confiant entiérement à votre amitié & à votre prudence, je vous prie de penſer quelquefois à moi comme à un véritable ami qui languit de vous revoir, & qui brûle de vous donner des marques de ſon eſtime. Je ſuis à jamais, mon cher Diophane, votre, &c.

LETTRE LXVI.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 21 mars 1738.

MONSEIGNEUR,

JE me ſers de l'occaſion d'un courier que je fais paſſer par Berlin, pour vous faire remettre en toute ſûreté le grimoire ci-joint que V. A. R. voudra bien déchiffrer & m'en envoyer au plutôt la ſolution. Par cette même occaſion, je vous envoie les nouvelles cartes géogtaphiques de la Crimée, théâtre de la guerre. Ne ſachant encore que vous envoyer pour faire plaiſir à V. A. R., j'y joins un nouveau menuet de Madoni, qui a été fort goûté ici dans les der-

niers bals, afin que vous puiſſiez un peu juger, Monſeigneur, du goût que l'on a ici en fait de muſique. Tout bizarre qu'il eſt, il n'a pas laiſſé de me plaire, parce qu'il a quelque choſe de champêtre qui m'a, par un charme tout ſingulier, comme tranſporté dans mes rêveries à Rémusberg. Ne lui en faites pourtant pas, Monſeigneur, un trop grand mérite ; car au fond, la cauſe en eſt plus en moi qu'en lui; auſſi n'y a-t-il preſqu'aucun objet agréable qui, en ſe préſentant à mes yeux, ne rappelle dans mon eſprit l'idée de ce ſéjour fortuné, l'unique objet de mes déſirs, & qui me ſemble, dans la jouiſſance idéale que j'éprouve ſouvent du tranquille bonheur dont il eſt l'aſyle, être le centre de tous les plaiſirs & de tous les ſentimens agréables dont mon cœur eſt ſuſceptible. Vous reconnoîtrez, Monſeigneur, à cette peinture, l'effet de la liaiſon des idées & des ſenſations dont parle notre maître en philoſophie.

J'ai encore inféré dans le paquet une petite pièce en vers, aſſez jolie. Ne ſachant en faire moi-même pour vous payer, Monſeigneur, de ceux dont il vous plaît de m'honorer, je me vois réduit à avoir recours à ceux d'autrui. Mais je ne vous tromperai pas au moins en les faiſant paſſer pour les miens, comme autrefois le poëte latin trompa l'Auguſte de ſon temps. Je devrois ſans doute, à cette occaſion,

faire l'éloge de la belle Ode que m'a envoyé V. A. R., & que je ne me laſſe point de relire ; mais pour complaire à votre modeſtie, je me contenterai de dire qu'elle m'a touché juſqu'au fond du cœur, autant parce qu'elle eſt belle & touchante ; que parce qu'elle eſt votre ouvrage. Vos folies, Monſeigneur, comme il vous plaît de les nommer, feroient honneur même au plus ſage des hommes. Et ſi vous ſavez faire un ſi digne & ſi noble uſage de votre loiſir, quelles merveilles ne doit pas attendre l'univers de l'accompliſſement de vos devoirs ! quelle félicité ne ſera pas le partage du peuple fortuné qui vous adore déjà, & qui va devenir l'un des plus floriſſans, ſous l'ombre de l'auguſte trône auquel le Ciel vous appelle, & pour lequel il ſemble vous avoir formé, en vous douant de toutes les vertus qui font un grand monarque, un roi ſelon le cœur de Dieu, un père adoré de ſes peuples !

Mais, de grace, pardon ! je m'oublie malgré moi. Daignez excuſer cette effuſion involontaire d'un cœur qui n'a plus de ſentimens que pour vous, & de vie que par vous.

Poſtſcriptum qui étoit en chiffres.

Vous recevrez au mois de mai une remiſe. Ce ſera apparemment la même ſomme que l'année paſſée, car je n'ai rien pu preſcrire. Vous

pouvez juger que le duc a envie de vous être utile ; car c'eſt un effort qu'il fait, ayant de terribles dettes à payer pour ſes prédéceſſeurs. Il eſt vrai qu'il a une grande reſſource (*a*). C'eſt-là ſans doute qu'il faut ſonger à puiſer à l'avenir. Elle y eſt toute diſpoſée. Elle vous aime & vous eſtime véritablement, & ſe fera un plaiſir de vous rendre ſervice ; perſuadée qu'entre gens de même ſorte, & qui penſent grandement, on peut s'entr'aider ſans conſéquence. Il ne s'agit que de la manière. Elle ne voudroit pas vous offrir ſes reſſources, afin que vous ne puiſſiez pas penſer qu'elle exigeât de vous d'autres ſentimens que ceux qu'elle croit mériter d'ailleurs. Je n'ai pu que louer cette délicateſſe, & j'ai en même temps fait le portrait de votre caractère, qui l'a convaincue que vous penſiez auſſi grandement qu'elle. Elle a ſouhaité que vous lui écriviſſiez un mot en allemand ; j'ai proteſté que cela ne ſe pouvoit abſolument point, quoiqu'elle ait donné ſa parole de me remettre votre lettre auſſi-tôt qu'elle l'auroit lue. Là-deſſus j'ai dit que je vous propoſerois de me charger de l'affaire, tout comme ſi c'étoit en mon nom. Si vous n'avez donc pas de ſcrupule ſur ce ſujet, envoyez-moi un mémoire ſigné, ou une lettre

(*a*) On comprend d'avance qu'il s'agit ici de l'impératrice elle-même, dont Biron, duc de Courlande, étoit le favori. La réponſe du Prince Royal à ce poſtſcriptum ne laiſſe aucun doute là-deſſus.

par laquelle vous me laiſſez maître d'arranger la choſe ; mais en me recommandant bien ſérieuſement de m'y prendre avec toute la prudence poſſible, & de manière à ne laiſſer priſe à aucune mauvaiſe interprétation, vous réſervant expreſſément de vous en prendre à moi, en cas que vous ſoyez le moins du monde compromis dans cette affaire, ou qu'il s'y trouve la moindre irrégularité, parce que vous vous êtes fait une loi de ne jamais haſarder en votre vie la moindre démarche qui pût avoir ſeulement l'apparence de n'être pas abſolument conforme à votre gloire & à votre devoir, ou ſeulement à la bienſéance. Vous terminerez enfin la lettre par quelques mots gracieux envers le duc, & par quelques aſſurances de votre confiance envers moi.

Auſſi-tôt que j'aurai votre réponſe là-deſſus, je prendrai les meſures néceſſaires pour la ſûreté des remiſes.

RÉPONSE du Prince Royal au poſtſcriptum précédent, ſans ſignature & ſans date. (L'original étoit en chiffres.)

VOtre lettre m'a ſi fort embarraſſé, que j'ai pris du temps pour y répondre, quoique ce temps vous aura peut-être paru long. Je n'ai pu me réſoudre à ſuivre les propoſitions que vous me faites. L'idée de gueuſer de l'argent eſt diamétralement oppoſée à ma façon de penſer.

Si j'avois pu reſter ſur le même pied avec le duc, j'aurois accepté le parti : mais la différence eſt très-grande ; je peux avoir des obligations à un duc ; mais jugez des ſuites envers une impératrice. Je ſuis court d'argent. Les recrues renchériſſent, & il faut en faire. Donnez-moi un bon conſeil ; & je vous rendrai ma dernière réſolution lorſque je ſerai de retour de Wéſel le premier d'août. Je me confie à votre amitié & fidélité. Adieu.

LETTRE LXVII.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 27 ſeptembre 1738.

MOn cher Diaphane, il y a plus de ſix mois que je n'ai reçu de vos nouvelles ; je vous prie de m'éclaircir ce myſtère : il y a pourtant environ deux mois que je vous ai griffonné en ſtyle géométrique une aſſez longue lettre, ſur laquelle en ſommaire je vous demandois vos ſentimens ſur ce que vous penſez de cette nouvelle académie de Pétersbourg (*a*) ; je vous priois auſſi de m'éclaircir quelques doutes ſur cette imprimerie impériale. J'attends votre réponſe ſur tous ces points.

(*a*) Ceci eſt une ruſe pour mettre en défaut le lecteur que le Prince Royal paroiſſoit craindre, ſur le véritable ſujet de la lettre en queſtion, qui eſt la réponſe précédente.

Je ſuis de retour du pays de Clèves ; & paiſible caſanier de Rémusberg, appliqué à l'étude, & liſant preſque du matin juſqu'au ſoir. Quant aux nouvelles du monde, vous les apprendrez mieux par la bouche des gazetiers que par la mienne. Elles contiennent l'hiſtoire de la folie des grands, la guerre des uns, les démêlés des autres, & les puériles amuſemens de tous enſemble. Ces nouvelles ſont auſſi peu dignes des regards d'un homme ſenſé, que les combats des rats & des ſouris (*a*) pourroient l'être. Une ſeule remarque que je vous prie ſeulement de faire, c'eſt qu'il me ſemble que la Vierge Marie doit être moins avide d'affiquets de toilette à préſent qu'elle ne l'étoit autrefois ; car du temps du prince Eugène, elle paya quelques joyaux & quelques étoffes magnifiques par le gain des fameuſes batailles où ce prince tailla les Turcs en pièces : à cette heure, l'empereur a beau lui offrir tous les tréſors qu'il n'a point, & lui promettre, ſecondé des bons offices du cardinal, toutes les plus riches étoffes de Lyon ; cette bonne mère de Dieu reſte inflexible, & laiſſe triompher paiſiblement le croiſſant de la Porte.

Il ne me reſte qu'à vous réitérer les ſentimens de l'eſtime parfaite avec laquelle je ſuis, mon cher Diaphane, votre, &c.

(*a*) Alluſion à la Batrachomyomachie d'Homère, ou au Combat des Rats & des Grenouilles.

LETTRE LXVIII.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 27 octobre 1738.

MONSEIGNEUR,

VOus me connoiſſez trop bien, j'eſpère, pour jamais me croire capable d'oublier vos volontés, ou de négliger vos intérêts; auſſi me flatté-je, après tout ce que je viens de vous détailler (*a*), être pleinement juſtifié à vos yeux à l'égard du reproche que je paroiſſois avoir mérité par un ſi long ſilence. — — — —

Ce qui ſuit étoit en chiffres.

Le manque d'argent ici paſſe l'imagination; ce qui m'a contraint à être fort réſervé & diſcret, pour épargner à certaines perſonnes la honte d'un aveu qu'on n'aime pas à faire. Mais auſſi-tôt que la paix ſera faite, les caiſſes regorgeront, & nous l'aurons vraiſemblablement cet hiver. Tout au moins ſe tiendra-t-on au logis & ſur la défenſive; & cela reviendra pour nous à peu près au même. J'eſpère alors pouvoir amener les choſes au point que vous déſirez, ou tout au moins les préparer de manière

(*a*) Cette lettre n'eſt qu'un fragment de celle que Mr. de Suhm écrivit au Prince Royal, & dans laquelle il ſe juſtifioit par de longs détails, au ſujet de ſon long ſilence.

que vous puiſſiez faire avec bienſéance quelques démarches convenables. Je ſerois au déſeſpoir de vous en conſeiller d'autres ; je vous prie de m'en croire incapable. Cependant, dès qu'une occaſion favorable ſe préſentera, je ferai une nouvelle tentative d'un autre côté.

Comme mon ſecrétaire d'ambaſſade à Berlin va être employé dans le pays, je vous prie d'ordonner à Rauwedel de ſe mettre en correſpondance avec moi, & de me mander ſon adreſſe & ſes titres, de peur de quiproquo.

En attendant, j'ai ſondé le terrein pour voir ſi je pourrois être votre enrôleur ici. Cette idée m'eſt venue, & j'en ai pris la réſolution par zèle pour V. A. R., quelque répugnance que je trouve à faire un tel métier. On eſt tout-à-fait diſpoſé ici à vous obliger en toutes choſes ; & j'eſpère que cela ira. Mais avant toutes choſes, il faut que j'aie votre aveu pour cela. Il faudra bien ſans doute que vous ayez, pour cet effet, l'agrément du roi votre père, & la permiſſion de vous adreſſer à moi. Dès que vous l'aurez obtenue, écrivez-moi une lettre pour me charger de l'affaire ; joignez-y-en une en allemand au duc, pour lui recommander une commiſſion que j'avois reçue de votre part, & dont vous attendiez le bon ſuccès de ſon amitié, ſans dire de quoi il s'agit, afin qu'en tout cas je puiſſe faire ſervir cette lettre à deux fins. En attendant, je préparerai les choſes de mon mieux.

BILLET du Prince Royal qui étoit en chiffres.

RAuwedel n'eſt plus chez moi; adreſſez vos lettres aux frères Jordan (*a*). Je me repoſe entiérement ſur votre prudence; mon amitié eſt exempte de ſoupçons. Le manque d'argent eſt pire chez moi que chez vous; ainſi faites ce que vous pourrez pour me faire tenir une remiſe vers le mois de mai.

J'attends votre réponſe, en conſéquence de quoi j'agirai. *Vale, & me ama.* Fréderic, à Berlin, ce 26 décembre 1738.

RÉPONSE de Mr. de Suhm qui étoit en chiffres.

Pétersbourg, ce 10 janvier 1739.

AU départ de la poſte, je reçois votre billet du 26 du mois paſſé. J'attendois le départ de Calſow, pour répondre à la lettre (*b*) qu'il m'avoit apportée.

J'euſſe déjà fait votre affaire, ſi le manque d'argent n'étoit ici tel que perſonne n'eſt plus

(*a*) Marchands & banquiers à Berlin.

(*b*) Il manque ici cette lettre du Prince Royal, qu'il avoit écrite à Mr. de Suhm par l'occaſion du capitaine Pruſſien, nommé Calſow, dont il ſera encore parlé plus ſouvent dans les lettres ſuivantes. Ce capitaine avoit été envoyé en Ruſſie, autant qu'on en peut juger, afin de tenter d'y faire des recrues, vraiſemblablement ſur la propoſition que Mr. de Suhm en fit au Prince Royal.

payé de ſes gages. Cependant je tenterai d'engager à faire un effort, pour que je puiſſe vous faire une remiſe vers le mois de mai. Après la paix, j'eſpère pouvoir vous aſſurer vingt mille écus tous les ans.

En attendant, je compte vous faire une galanterie de quelques belles recrues que Calſow vous menera.

RÉPONSE du Prince Royal qui étoit en chiffres.

J'Ai penſé mourir, mais je ſuis mieux; une crampe d'eſtomac m'a empêché de vous répondre plutôt. Les nouvelles que vous me donnez ſont auſſi bonnes qu'agréables, & viennent très-à-propos dans la ſituation où je me trouve. Un homme échappé d'entre les mains des corſaires, n'eſt pas en plus mauvais état que je le ſuis; ce qui double & triple la reconnoiſſance que j'ai des peines que vous vous donnez. L'avenir que vous me faites enviſager, eſt des plus rians. Je mets mes eſpérances ſur le mois de mai, vous priant de m'avertir quand il faudra faire des lettres. Mes finances ſont des vœux pour la paix, & mon cœur pour votre prompt retour. F. *& cetera.* 1739, ce premier février.

LETTRE LXIX.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 24 février 1739.

MONSEIGNEUR,

J'Avois déja appris votre dangereuſe indiſpoſition lorſque je reçus votre précieuſe lettre du premier de ce mois. Il n'eſt pas en mon pouvoir de vous exprimer, Monſeigneur, dans quelles mortelles alarmes cette cruelle nouvelle m'avoit jeté; & pour pouvoir peindre les tranſports de joie qu'a excités dans mon ame la chère nouvelle de votre rétabliſſement, il faudroit ſans doute que j'empruntaſſe le langage des anges, ne trouvant aucune expreſſion qui puiſſe atteindre à la vivacité & à la tendreſſe des ſentimens dont mon cœur a été ému, & pénétré en la liſant. Que l'aveu donc de cette impuiſſance, parlant un million de fois plus énergiquement à votre cœur que le langage le plus expreſſif, & y réveillant une émotion également vive & profonde dont il eſt ſi ſuſceptible, ſubſtitue ainſi adroitement à la foibleſſe de mes paroles, la vivacité & l'énergie de votre ſenſibilité, & vous faſſe trouver l'image de mes ſentimens dans l'épreuve même des vôtres.

Le reſte qui ſuit étoit en chiffres.

Le roi votre père veut acheter du duc de Courlande le bailliage de Biegen, & en offre plus de cent mille écus. Si ce marché ſe conclut, j'ai parole pour dix mille : mais l'affaire s'accroche à une trentaine de grands hommes dont on a peine à ſe défaire. Je fais tout mon poſſible pour y déterminer. Il n'y a point d'argent ici. On a ramaſſé tout l'or venu de la Chine par la dernière caravane, pour envoyer un demi-million à l'empereur ; & on négociera l'autre en Allemagne : de ſorte qu'on fait la ſourde oreille ſur certain chapitre, quelque bonne envie qu'on ait d'ailleurs de rendre ſervice.

LETTRE LXX.

Du Prince Royal.

MOn cher Diaphane, votre lettre m'a fait un plaiſir infini, voyant que vous vous intéreſſez encore à la ſanté de vos amis. Vous ſeriez bien ingrat de les oublier ; car ils penſent toujours ſur votre ſujet comme ils doivent penſer.

Ma foi, notre projet de bibliothèque va le chemin des écréviſſes. J'ai craint d'abord que ce que vous me mandez, arriveroit. Les bons livres ſont rares, & ceux qui les ont ne s'en

défont qu'à contre cœur. La vente projetée (*a*) eſt problématique, & par conſéquent notre aſſurance des plus décevantes. Le ſeul bon livre que vous m'avez fait avoir de Ruſſie, eſt à vau-l'eau. J'ai emprunté des livres croyant les pouvoir payer; & à préſent que j'ai examiné mes affaires, j'ai été obligé de les reſtituer aux propriétaires. Avec cela j'ai lu tous mes vieux livres, & me trouve ſans aucune lecture quelconque. Cela eſt fort déſagréable, principalement lorſqu'on a envie de s'inſtruire. Je compte encore ſur votre ſavoir faire; & je me flatte que celui qui m'a débrouillé le cahos de Leibnitz, éclairci par Wolff, pourra bien encore me fournir les matériaux pour d'autres inſtructions. Voyez donc, je vous prie, ſi vous ne pouvez pas me faire avoir quelques volumes de cette bibliothèque ſi rare; je les renverrai quand je les aurai lus, quoiqu'il me faille du temps. Enfin, mon cher, je m'en rapporte à vous, vous priant d'avoir ſoin de ma barque, & de la conduire heureuſement au port.

J'attends avec une impatience infinie le plaiſir de vous embraſſer.

(*a*) Il s'agit ici de la vente du bailliage de Biegen dont il eſt fait mention dans la lettre précédente de Mr. de Suhm. C'eſt à deſſein, ſans doute, & par les raiſons dont nous avons parlé plus haut dans une remarque, que ce paſſage ſe trouve ainſi adroitement placé ſans liaiſon, ni avec ce qui précède, ni avec ce qui ſuit.

Ce qui ſuit étoit en chiffres.

Le roi eſt mal. Que cela vous ſerve d'argument qu'on m'avance une bonne ſomme l'été prochain : car aſſurément ſi l'on veut m'obliger, il faudra ſe preſſer.

LETTRE LXXI (*a*).

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 28 mars 1739.

CAlſow a obtenu quelques Boſniaques, & le duc lui a encore promis des Turcs & même des Courlandois, ſi on peut en trouver ; car pour des Ruſſes mêmes, il n'y faut pas ſonger, l'impératrice ne voulant abſolument point en entendre parler.

Calſow à ſon retour preſſera le roi d'accepter Biegen, dont on demande cent trente mille écus. Si le marché a lieu, le duc laiſſe les trente mille écus à votre diſpoſition. Témoignez donc quelque choſe au duc à ce ſujet, afin qu'il ſache que je vous l'ai mandé. Vous feriez bien de m'envoyer en même temps un billet allemand à part, par lequel vous reconnoiſſez que le duc vous a prêté dix mille écus banque ; & puis de me marquer dans un poſtſcriptum

(*a*) Cette lettre étoit en chiffres.

ſigné, que je pourrois détacher, que vous aviez attendu une occaſion favorable pour faire tenir au duc une obligation des dix mille écus banque qu'il avoit bien voulu vous prêter comme comte de Biron. Vous pourriez en même temps me charger de le remercier de ce bon office, & de chercher à entretenir cette correſpondance d'amitié entre vous & le duc; accompagnant le tout de quelques aſſurances de vos bonnes graces envers moi, afin de m'accréditer de plus en plus, & finiſſant par témoigner que vous êtes bien-aiſe d'apprendre que le duc me veut du bien.

LETTRE LXXII.

Du Prince Royal.

Rénnusberg, ce 12 mars 1739.

MOn cher Diaphane, j'eſpère que mes autres lettres vous ſeront toutes bien parvenues, & que celle-ci aura le même ſort. La lettre que vous recevrez ci-jointe, eſt de Truchsès (*a*). Vous verrez les raiſons qui l'engagent à vous écrire; & ſi la choſe eſt faiſable, je ſuis ſûr que vous l'aiderez.

(*a*) C'étoit un jeune comte, de la famille illuſtre de Truchsès, qui voyageoit alors, & dont le Prince Royal avoit fait la connoiſſance à Berlin.

Ne m'écrivez pas toujours en vers (*a*), écrivez-moi quelquefois auſſi en proſe. Le langage divin eſt bon dans l'occaſion ; mais j'aime auſſi beaucoup votre proſe, quand même vous ne me parleriez que lanternes.

Je compte de recevoir de vos lettres à Berlin dans le temps des revues. Si le roi va cette année en Pruſſe, comme on le débite, écrivez-moi le plus ſouvent qu'il vous ſera poſſible. Vous adreſſerez en ce cas vos lettres à quelque banquier à Kœnigsberg. Ce voyage pourra ſe faire, à vue de pays, vers le mois de juillet.

J'attends une réponſe en vers à l'épître que je vous ai adreſſée de Berlin ; & j'attends en même temps la ſolution du problême des poſſeſſions équinoxiales (*b*).

Je ſuis avec bien de l'eſtime, mon cher Diaphane, votre, &c.

(*a*) Ceci ſignifie, ſans doute, en chiffres. On prévient ici le lecteur, que pour entendre dans la ſuite différens paſſages de ces lettres, il ne doit pas perdre de vue les raiſons que le Prince Royal & Mr. de Suhm avoient de cacher ſous le voile de quelqu'expreſſion tout-à-fait étrangère, le vrai ſens de ce qu'ils vouloient ſe dire.

(*b*) Le Prince Royal vouloit déſigner ſous ce nom le bailliage de Biegen dont il a déjà été fait mention.

LETTRE LXXIII.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 2 avril 1739.

MONSEIGNEUR,

J'Avois déjà griffonné la lettre poétique ci-jointe (*b*), & j'avois différé de la faire partir, eſpérant encore de trouver quelque penſée neuve à y ajouter pour l'embellir, lorſque je reçus la lettre dont V. A. R. m'a honoré le 12 du mois paſſé, avec l'incluſe du comte de Truchsès, à qui je répondrai à ſon retour, puiſqu'il eſt tombé fort malade à Hambourg, & que d'ailleurs il doit être tranquille ſur ſa commiſſion, puiſque vous avez bien voulu, Monſeigneur, m'en charger vous-même, & qu'il n'ignore pas que les ordres de V. A. R. me ſont ſacrés.

J'ai parlé le jour même au duc de Courlande, qui s'eſt fait un plaiſir de ſaiſir cette occaſion d'obliger V. A. R., & m'a permis de choiſir parmi les Boſniaques priſonniers qu'on a préſentés au capitaine Calſow, & qu'il n'a pas trouvé propres pour le régiment de Potsdam, mais qui pourroient bien figurer dans d'autres régimens; car pour des Ruſſes, il eſt inutile d'y penſer, l'impératrice s'étant bien

(*b*) Cette lettre ne s'eſt pas trouvée dans la collection des manuſcrits de cette correſpondance.

propoſée de n'en plus donner. Auſſi comme il ne ſe trouve pas parmi les priſonniers autant de coloſſes qu'on a cru, le capitaine Calſow n'en ramenera que très-peu, ce dont il ne paroît pas fort édifié. Je lui parlerai au ſujet des gens qu'il a vus & qui ſont à Narva ; & s'il s'y trouve de beaux hommes, je tâcherai d'obtenir la permiſſion de vous en envoyer trois ou quatre, dont V. A. R. pourra diſpoſer. Car s'il faut onze pouces pour entrer dans le régiment de V. A. R., je l'avertis que je ſerai bien embarraſſé de lui en fournir, le capitaine Calſow proteſtant qu'il les recevroit pour le roi, faute de plus grands.

On fait ici des préparatifs extraordinaires pour les fêtes prochaines dont V. A. R. ſera informée d'ailleurs. Tout ſera d'une grande magnificence. Et comme les divertiſſemens des grands abîment ſouvent les petits, nous allons donner tête baiſſée dans de grandes dépenſes. J'aurois tort aſſurément de me plaindre d'un ſéjour où je jouis de tous les agrémens que j'y puis déſirer ; mais, Dieu ! que je ſuis las de tenir tous les matins conſeil avec mon valet-de-chambre pour ſavoir quel habit je mettrai ! J'écris à un prince philoſophe, qui, en cette qualité, approuvera ma réflexion. D'ailleurs, vous m'ordonnez, Monſeigneur, de vous écrire, ne fut-ce même que des lanternes ; ſi je ne me trompe, en voilà. Mais je tâcherai de

ne pas abuſer de votre gracieuſe permiſſion, & de payer au contraire par tout ce qu'il me ſera poſſible de vous mander de plus intéreſſant, le plaiſir inexprimable que me cauſent vos gracieuſes & chères lettres, lorſqu'elles viennent m'apporter la nouvelle que V. A. R. jouit d'une parfaite ſanté, & qu'elle me conſerve encore invariablement ſes bonnes graces & ſon ſouvenir.

Agréez, Monſeigneur, les ſincères aſſurances de mon parfait dévouement & profond reſpect, &c.

LETTRE LXXIV.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 7 mai 1739.

MOn cher Diaphane, vous recevrez à l'arrivée du marquis de la Chétardie (*a*), ou plutôt encore, s'il eſt poſſible, la pièce en vers allemands (*b*) que vous me demandez; je la ferai relier comme vous le ſouhaitez; ainſi vous aurez lieu d'être content.

Truchsès eſt charmé du duc de Courlande,

(*a*) Envoyé de la cour de France en Ruſſie.

(*b*) Il faut vraiſemblablement entendre par ceci, le poſtſcriptum allemand de la lettre qui ſuit, ou l'obligation des dix mille écus que Mr. de Suhm avoit demandée au Prince Royal, & dont il lui mande la réception dans la lettre qui ſuit.

& pénétré de reconnoiſſance envers vous. Aſſurément vous lui rendez un grand ſervice par-là ; & je puis vous aſſurer qu'il le ſent.

Vous me parlez de trente peaux de martres noires (*a*) qu'on veut vendre en Courlande, & je vous réponds là-deſſus qu'elles m'accommoderont beaucoup. Cela me viendra fort à propos, à cauſe que mes peliſſes ſont uſées ; ainſi, je vous prie, mon cher ami, de faire ce qui dépendra de vous pour me faire tenir ces peliſſes en automne, ou vers l'hiver, à cauſe que je ſuis fort frileux. Vous pouvez garder deux de ces trente peaux pour vous, ou des palatines pour vos filles, ou tout ce qu'il vous plaira.

Mandez-moi, je vous prie, à quels termes vous en êtes, & ſi vous croyez que je peux compter d'avoir cette pelleterie ou non.

Je vous prie de me croire avec toute l'amitié poſſible, votre, &c.

(*a*) Ces trente peaux déſignent, comme on le verra aſſez clairement par la ſuite, les trente mille écus que le Prince Royal devoit recevoir du duc de Courlande en cas de la vente du bailliage de Biegen. On comprend donc comment il faut entendre le reſte de l'article ci-deſſus.

LETTRE LXXV.

Du Prince Royal.

Par mains ſûres.

MOn cher Suhm, voici une fois du françois, car nous nous ſommes écrit juſqu'ici en langue plus barbare que la grecque. Je vous envoie les obligations qu'il vous faut. La ſomme dont vous me parlez dans votre lettre, me viendra fort à propos. En cas que vous ſoyez ſûr de réuſſir, vous pouvez garder trois mille écus pour vous, que je ſuis charmé de pouvoir vous offrir. Nos bourſes ſont à-peu-près auſſi mal garnies les unes que les autres.

Je m'en vais vous eſtropier en allemand tout ce que vous me marquez en bon françois. J'eſpère que je rencontrerai bien votre penſée. Ne négligez pas, je vous prie, mes petits intérêts, car ils ont encore beaucoup beſoin de votre amitié, & de vos ſoins. Répondez-moi par le canal de Michelet (*a*).

Adieu ! je ſuis tout de cœur & d'ame, votre, &c.

Si volti.

P. S. *Ich habe auf eine gute gelegenheit gewartet um an ihn zu ſchreiben, und zugleich den wechſel für den herzog von Kurland zu*

(*a*) Marchand & banquier de Berlin.

ſchicken : ich bitte ihn den herzog meiner freundſchaft und erkenntlichkeit zu verſichern, für das plaiſir ſo er mir erwieſen, mich zur zeit da er nur graf war, zu obligiren. Cultivire er doch dieſe freundſchaft, und verſichere er ihn meinerſeits daſs ich nichts daran werde fehlen laſſen ; ich freue mich daſs man ſaget, daſs ihn gedachter herzog liebet ; deſto mehr hoffe ich, weil er auch mein guter freund iſt, er werde machen, daſs ſeine freundſchaft gegen mich nicht auslöſche.

TRADUCTION PAR L'ÉDITEUR.

J'ai attendu une occaſion favorable pour vous écrire, & pour envoyer en même temps l'obligation au duc de Courlande. Je vous prie de témoigner au duc mon amitié & ma reconnoiſſance, pour le plaiſir qu'il m'a fait en m'obligeant dans le temps où il n'étoit encore que comte. Cultivez ſon amitié, & aſſurez-le que je ferai de mon côté tout ce qui dépendra de moi pour l'entretenir. Je me réjouis d'apprendre que le duc a de l'affection pour vous ; & comme vous êtes auſſi mon bon ami, j'eſpère que vous ferez en ſorte qu'il me conſervera toujours ſon amitié.

LETTRE LXXVI.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 15 mai 1739.

MONSEIGNEUR,

LE capitaine Calſow part cette nuit ; mais je ſuis hors d'état de profiter de cette occaſion auſſi amplement que je le déſirerois, pour témoigner à V. A. R. les reſpectueux ſentimens

d'affection & de dévouement qui ne me quitteront qu'avec la vie. Auſſi ſuis-je perſuadé que votre amitié voudra bien cette fois prendre la volonté pour le fait.

J'ai cru quitter cette vie ces jours paſſés, ayant eu une colique des plus terribles, dont il me reſte une ſi grande foibleſſe, que je puis à peine tenir la plume. Tout en ſouffrant, je faiſois la réflexion qu'il ſembloit que ce fût par ſympathie que ce mal m'eût pris, V. A. R. en étant auſſi attaquée elle-même. Si du moins le Ciel, penſois-je, vous en eût exempté à mes dépens, la joie de vous avoir délivré d'une ſi cruelle douleur par le ſacrifice de mon propre bien-être, auroit prévalu ſur toutes mes ſouffrances, & je les aurois ſupportées non-ſeulement avec patience, mais même avec plaiſir. Mais, hélas! vous n'en éprouvez aucun ſoulagement dans vos maux, & le plus cuiſant des miens eſt maintenant dans le ſentiment des vôtres. Ah! je ſouffrois déja aſſez de ceux-ci, pour mériter d'être exempté de tout autre! Cependant comme l'effet d'un plus grand mal efface naturellement dans notre ame celui d'un moindre, j'ai auſſi trouvé en grande partie dans le ſentiment de vos maux, l'oubli des miens propres, qui m'auroient aſſurément été infiniment plus ſenſibles ſi je les euſſe éprouvés ſeuls. Mais je me ſuis en quelque ſorte durci contr'eux par la penſée, que ſi un ſi digne & ſi vertueux prince

n'étoit pas exempt lui-même des vives douleurs que j'éprouvois, un pauvre mortel comme moi pouvoit bien les souffrir avec patience. Dieu veuille vous préserver toujours d'un si terrible mal !

J'ai fait ce que j'ai pu, Monseigneur, pour vous envoyer quelques beaux hommes. Le capitaine Calsow amène tout ce qu'il a pu obtenir. Je vous tiens encore prêts quatre hommes que le capitaine a vus ; mais comme il m'a témoigné qu'ils lui seroient à charge, j'attends un bas-officier de la part de V. A. R. par un vaisseau de Stettin ou de Lubeck, pour les lui faire parvenir. En attendant, je travaillerai à obtenir un jeune Turc de vingt ans très-bien fait, & qui a plus de onze pouces, appartenant au prince Pierre de Courlande (*a*), & qu'en ce cas je joindrai aux autres. Mais j'écrirai encore là-dessus à V. A. R. par la voie de la poste.

La grande difficulté est ici qu'on ne veut plus donner de Russes. Le capitaine Calsow en avoit assez imprudemment enrôlé un de bon gré, qu'on a repris en chemin ; ce qui a pensé donner lieu à une scène, le premier mouvement de l'impératrice ayant été de faire arrêter le capitaine : mais le duc l'a sagement calmée. Dans son embarras, le capitaine vouloit me faire croire que c'étoit pour V. A. R. qu'il l'avoit enrôlé ;

(*a*) C'est le duc de Courlande, aujourd'hui régnant.

mais je le tançai fort là-deſſus, & lui fis ſentir qu'il feroit mieux de ne pas compromettre ainſi V. A. R. Il a ſagement ſuivi mon avis.

Le temps preſſe; il ne me reſte que celui de répéter à V. A. R. l'aſſurance des ſentimens inaltérables qu'elle me connoît pour ſon auguſte perſonne, & le témoignage des vœux ardens que je fais pour le parfait rétabliſſement de ſa précieuſe ſanté, &c.

LETTRE LXXVII.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 1 juin 1739.

MONSEIGNEUR,

J'Ai reçu, comme toujours, avec la plus vive joie, la gracieuſe lettre du 7 du mois paſſé, dont il a plu à V. A. R. de m'honorer; & je lui aurois répondu auſſi-tôt, preſſé par un mouvement de reconnoiſſance, ſi je n'avois été tous les jours continuellement tourmenté de la violente colique dont j'étois déjà attaqué avant le départ de Calſow, & qui a ainſi duré trois ſemaines, ne m'ayant point encore quitté tout-à-fait. Vous êtes trop compatiſſant, Monſeigneur, pour ne pas pardonner le délai de cette réponſe à une ſi triſte cauſe. Plus cette cruelle maladie m'a fait ſouffrir, plus j'ai redoublé

doublé mes vœux fervens pour que le Ciel vous en préſerve à jamais, ſachant que vous y êtes ſujet auſſi. Je ſupporte cependant très-patiemment mon mal, reconnoiſſant que je me le ſuis attiré par ma faute, & eſpérant pouvoir m'en garantir à l'avenir. Il eſt ſûr que ſi les hommes étoient toujours ſincères envers eux-mêmes, ils trouveroient que la plupart de leurs maux ne leur viennent pas ſans de bonnes raiſons, & qu'ils auroient bien tort de s'en plaindre, puiſqu'ils en ſont eux-mêmes la cauſe.

J'ai déjà mandé à V. A. R. à quoi s'accroche encore le marché des pelleteries. Je ne doute pas cependant que l'affaire n'ait lieu, tant parce que les deux parties en ont fort envie, que parce que la politique (*a*) même y engagera l'illuſtre acheteur. Certain chevalier (*b*), de retour d'une pourſuite de géans, pourra donner avis de ce qui ſe paſſe, & V. A. R. pourra s'en inſtruire de main tierce. Du reſte, je me ſens pénétré de la plus vive reconnoiſſance pour la générosité avec laquelle V. A. R. m'offre les deux peaux de martres noires. Le moyen, Monſeigneur, de vous refuſer quelque choſe! J'en ai effectivement bon beſoin pour un manchon, car j'aurai bien froid cet été.

(*a*) Il eſt aſſez clair qu'il ne peut s'agir ici que de la vente de Biegen, & des circonſtances qui y ont rapport.

(*b*) Mr. de Suhm entend ici le capitaine Calſow.

J'attends avec impatience le bas-officier que j'ai demandé à V. A. R. pour conduire les quatre Turcs que je lui garde ici. Elle aura-là de quoi gratifier le comte de Truchsès (*a*); car je ne prétends pas qu'il m'ait la moindre obligation d'avoir obéi aux ordres de V. A. R., quoique d'ailleurs je ſerois charmé qu'il ſe préſentât quelqu'occaſion de l'obliger.

J'ai touché en paſſant, dans ma dernière lettre, l'heureuſe iſſue des amours d'un moderne Jaſon, n'oſant alors en dire davantage. Voilà un cadet de bonne maiſon qui finit la plus brillante aventure du monde. Mais auſſi faut-il dire qu'il le mérite bien par ſa conſtance, par ſa ſage conduite, & par ſes autres qualités perſonnelles. Comme je crois qu'il vous eſt peu connu, je vous dirai, Monſeigneur, qu'il a toujours eu l'approbation de tous ceux qui le connoiſſent. Il eſt très-bien fait de ſa perſonne, joignant à de l'eſprit beaucoup de jugement, un fonds ſolide de probité & d'honneur; & j'oſerois bien aſſurer qu'on ne lui connoît aucun vice. Élevé en prince, il s'eſt appliqué avec ſuccès à tous les exercices convenables. Un ſage conducteur l'a jeté dans des lectures très-utiles. Tous les ouvrages de Wolff lui ont paſſé plus d'une fois par les mains, & n'ont ſans doute pas peu contribué à former ſon eſprit &

(*a*) Il demandoit auſſi des recrues.

à affermir ſon caractère. Il eſt généreux, compatiſſant aux malheurs d'autrui, d'une grande politeſſe envers tout le monde, & infiniment obligeant envers ceux qu'il honore de ſon amitié. Joignez à cela ſa valeur & ſes qualités héroïques, dont il a donné des preuves dans les deux campagnes qu'il a faites, où il s'eſt acquis l'admiration des généraux, & le reſpect auſſi-bien que l'affection de la nation; & vous aurez le portrait d'un beau-frère (*a*).

Je ne m'engagerai pas à y joindre celui de la princeſſe (*b*); cela me meneroit trop loin: & cette lettre qui eſt déjà une épître, deviendroit un volume. Je dirai ſeulement qu'elle eſt très-belle, grande & parfaitement bien faite. Elle a le port & la majeſté d'une impératrice.

Elle eſt fière, mais fort polie; joint à beaucoup d'eſprit naturel une lecture qui n'a pu que l'orner davantage. Enfin, elle eſt pleine de mérite, généreuſe au poſſible, compatiſſante, & ſur-tout très-charitable. De ſorte qu'on peut dire que le prince, qui en eſt fort amoureux, auroit bien de la peine à décider lequel des

(*a*) Le prince dont il eſt ici parlé, eſt le duc Antoine-Ulric de Brunſwick, frère de la princeſſe Éliſabeth-Chriſtine de Brunſwick-Bévern, épouſe du Prince Royal, & depuis reine.

(*b*) Éliſabeth-Catherine-Chriſtine, princeſſe de Mecklenbourg, petite-fille du czar Iwan, frère de Pierre I, qui reçut le nom d'Anne en paſſant à la religion grecque avant ſon mariage avec le duc Antoine-Ulric dont on vient de parler.

deux fait plus grande fortune, de ſa gloire ou de ſon amour.

Que toutes ces grandes nouvelles, Monſeigneur, ne vous empêchent cependant pas de vous ſouvenir de votre fidèle ſerviteur, qui ne ceſſera d'être juſqu'au dernier moment de ſa vie, avec les plus tendres & les plus reſpectueux ſentimens, &c.

LETTRE LXXVIII.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 7 juillet 1739.

MOn cher Suhm, je vous envoie, comme vous le déſirez, un bas-officier, que vous pourrez charger des recrues que vous trouvez bon de m'envoyer. Je vous en ai mille obligations, & vous en donnerai des marques dans toutes les occaſions.

J'eſpère que vous aurez reçu une de mes lettres par un vaiſſeau de Lubeck. Cette lettre contenoit Moïſe & les Prophètes; je m'en rapporte à ſon contenu.

Je ſuis bien fâché que vous m'imitiez dans mes crampes d'eſtomac: c'eſt un mal affreux, & dont le danger eſt ſubit. Pour l'amour de Dieu, ne vous ſervez point de gouttes où il y a des drogues trop fortes, qui pourroient

vous mettre une inflammation dans le corps ! Il faut prendre dans le fort du mal, des lavemens d'herbes cuites avec de l'huile ; il faut prendre des poudres abſorbantes, des gouttes qui ne ſont point faites avec de l'eau-de-vie, & boire à midi quelques verres d'un vin d'Hongrie qui ait encore un peu de liqueur. Je vous envoie auſſi des pillules dont vous pouvez prendre ſept par jour. Elles purgent peu ; mais leur principal uſage eſt de rendre le ton aux viſceres du bas-ventre qui ſervent à la digeſtion, & de fortifier l'eſtomac. Prenez, s'il vous plaît, de l'exercice, & ne mangez ſur-tout ni légumes ni viandes fumées quelconques.

Si vous me trouvez habile en fait de médecine, c'eſt par une malheureuſe expérience que je le ſuis devenu ; ainſi puiſque votre tempérament imite mes foibleſſes, que votre prudence imite mon régime.

Adieu, mon cher ami ! En vous recommandant mes petits intérêts, ſouffrez que je vous embraſſe, & que je vous réitère les aſſurances de ma parfaite eſtime.

P. S. Je vous renvoie le couvert de votre lettre ; il y a une tache de cire d'Eſpagne que je marque d'une X, qui me paroît un trait d'induſtrie (*a*).

(*a*) La lettre avoit été ouverte avant que de parvenir à ſon adreſſe. Voyez la lettre CXXXVIII.

Mandez-moi ſi c'eſt une mal-adreſſe de votre domeſtique, ou ſi mes ſoupçons ſont bien fondés.

LETTRE LXXIX.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 9 juillet 1739.

MOn cher Suhm, je viens de recevoir votre ſeconde lettre, deux jours après la première de Calſow, & le départ du bas-officier. Je vous écris celle-ci, pour vous remercier de toutes les peines que vous vous donnez pour mes petites affaires.

On dit pour ſûr que le marché ſe fera; en ce cas je vous prie de ne point oublier les pelleteries que vous m'avez promiſes. Il m'en faut vingt-ſept pour une peliſſe; & comme on les vend la trentaine, vous pourrez garder les trois autres pour un manchon; car on dit que la fourrure eſt très-bonne en hiver contre la colique.

Vous expédierez les hommes que votre amitié me procure, quand bon vous ſemblera. J'ai fourni mon bas-officier d'eſpèces autant que je l'ai cru néceſſaire. Vous pouvez écrire hardiment par lui, tout ce que bon vous ſemblera. Je ne l'attends qu'à la fin du mois d'août, terme de notre retour de Pruſſe.

Adieu, cher ami! cultivez laborieuſement le terrein de là-bas pour nos intérêts communs; & ſoyez perſuadé que je ſuis avec toute l'amitié imaginable, votre, &c.

LETTRE LXXX.

Du Prince Royal.

Konigsberg, ce 8 août 1739.

MOn cher Diaphane, me trouvant de cent lieues plus près de votre voiſinage qu'à l'ordinaire, je n'ai pu réſiſter à la tentation de vous écrire, & de m'informer de l'état de votre ſanté. Mr. Stranganow (*a*) qui paſſa par ici il y a deux jours, m'aſſure qu'elle ſe rétablit; mais il ne me faut pas moins que votre propre témoignage, pour tranquilliſer tout-à-fait mon amitié alarmée.

Vous ſaurez apparemment que l'affaire de B. (*b*) eſt rompue; ce qui m'embarraſſe beaucoup; mais je vous apprendrai une autre nouvelle qui, j'eſpère, vous fera plaiſir; c'eſt que le roi m'a fait le plus gracieuſement du monde, préſent de ſon haras pruſſien. J'y vais

(*a*) Jeune ſeigneur Ruſſe, qui voyageoit ſous ce nom. C'étoit le prince Scherbatoff, qui a fait un long ſéjour en Angleterre.

(*b*) La vente du bailliage de Bie[illegible].

incessamment pour continuer delà ma marche vers Berlin.

Je vous prie de me dire ce que deviendra l'affaire manquée, & si mon bas-officier vous a bien rendu ma lettre.

Adieu, cher Suhm ! vingt-mille riens m'empêchent de vous dire tout ce que mon cœur pense. Soyez persuadé cependant qu'il n'est jamais en défaut lorsqu'il pense à vous ; c'est ce que je puis vous assurer, foi de notre amitié inviolable.

LETTRE LXXXI.

De Mr de Suhm.

Pétersbourg, ce 21 août 1739.

MONSEIGNEUR,

N'Ayant jusqu'à présent aucune nouvelle du bas-officier que j'avois prié V. A. R. de m'envoyer pour conduire les quatre Turcs, j'ai pris le parti de les remettre au capitaine d'un vaisseau de Stettin, qui a bien voulu s'en charger, & il les remettra au gouverneur de cette ville, avec prière de les faire parvenir le plutôt possible à V. A. R. Il mettra à la voile au premier jour.

L'affaire de B. est rompue, parce qu'on revient toujours à la même chanson, & qu'on demande des recrues Russes, qu'on ne rece-

vra pas ; mais je m'imagine que dans quelque temps d'ici, on ſe raviſera de l'autre côté.

J'ai fait uſage du poſtſcriptum qui a fait ſon effet. J'attends l'occaſion, le temps, & la ſaiſon pour en recueillir les fruits, &c.

LETTRE LXXXII.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 29 août 1739.

MONSEIGNEUR,

LA rupture de certaine affaire m'a fait bien de la peine ; j'en ai déjà mandé la nouvelle à V. A. R. par une autre voie ; mais j'ai lieu de croire qu'elle ſe renouera par ceux mêmes qui ont donné lieu à la rupture en demandant l'impoſſible.

Combien l'attention de V. A. R. à demander de mes nouvelles à ceux qui peuvent lui en donner, ne m'a-t-elle pas touché & pénétré de reconnoiſſance ! Quelle conſolation n'eſt-ce pas pour moi, d'apprendre qu'une trop cruelle abſence ne me fait point oublier du plus aimable prince du monde, qui non content d'être chéri, adoré, a encore pris à tâche de faire que tout le monde trouve le bonheur ſuprême à être aimé & eſtimé de lui !

M. de la Chétardie n'arrive pas ; & à la légéreté des prétextes de ſon retardement, je croirois volontiers que ſa cour n'eſt pas preſſée de faire briller ici un ambaſſadeur.

V. A. R. ſait trop bien la part que je prends à tout ce qui lui arrive, pour que j'aie beſoin de lui exprimer tout le plaiſir que m'a cauſé la nouvelle du beau préſent qu'elle a reçu du roi. Voyant par ſa lettre que ce préſent a dû lui être, par plus d'une raiſon, infiniment agréable, je m'en ſuis réjoui au fond du cœur ; car tous mes ſentimens, Monſeigneur, ſont tellement dépendans des vôtres, qu'ils ſemblent en attendre l'influence, afin de ſe déterminer ; en ſorte que c'eſt abſolument d'après eux que ma joie & ma douleur ſe règlent. C'eſt ce dont vous êtes ſans doute perſuadé vous-même, Monſeigneur, puiſque vous ſemblez avoir voulu me faire entendre tacitement, par les expreſſions de votre lettre, que vous regardiez le plaiſir que devoit me faire la nouvelle que vous me mandiez, comme une conſéquence naturelle du vôtre, en me laiſſant juger de votre joie par la mienne. O daignez être perſuadé, Monſeigneur, que par une telle opinion de mes ſentimens, vous ne faites abſolument que leur rendre juſtice !

Le duc de Courlande, à qui j'ai fait part de cette nouvelle, m'a témoigné, à cette occaſion, qu'il ſeroit charmé de contribuer au plaiſir

que V. A. R. peut ſe promettre d'un ſi beau haras ; & m'a chargé en même temps de lui écrire, que ſi elle l'agréoit, il lui enverroit un étalon perſan d'une grande beauté. Je ne doute pas, Monſeigneur, que cette offre ne vous ſoit fort agréable ; d'autant plus que ces chevaux ſont très-rares, & qu'on a même peine à en trouver à acheter. J'attends vos ordres à ce ſujet, autant à l'égard de la réponſe au duc, qu'à l'égard des meſures à prendre au ſujet du tranſport. Je ſuis, &c.

LETTRE LXXXIII.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 13 ſeptembre 1739.

MOn cher Diaphane, j'ai reçu votre lettre à mon retour de Konigsberg, & je me flatte que celle que je vous ai écrite par le bas-officier vous ſera rendue à préſent. Ce bas-officier eſt tombé malade à Lubeck d'une violente fièvre-chaude ; ce qui a retardé ſon départ de quatre ſemaines.

J'aime trop votre bon cœur (*a*), & l'attache-

(*a*) Dans une lettre précédente, & dont il ne s'eſt trouvé qu'un fragment de quelques lignes, Mr. de Suhm s'excuſoit auprès du Prince Royal de la briéveté & du déſordre de ſa lettre, ſur ce qu'un devoir d'amitié l'appelloit précipitamment auprès de ſon ami, Mr. de Kaiſerling, miniſtre de Wolfenbuttel à la cour de Pétersbourg, qui étoit inconſolable de la mort de ſon épouſe qu'il venoit de perdre ſubitement.

ment que vous avez pour vos amis, pour condamner la raiſon qui vous a obligé d'abréger ſi fort votre lettre. J'eſpère en recevoir dans peu, & de plus longues & de plus intéreſſantes.

J'attends avec impatience quels ſeront les fruits des ſoins que votre amitié ſe donne pour moi. Je ſuis embarraſſé, comme vous pouvez vous l'imaginer, & j'attends là-deſſus ce que vous m'écrirez comme des déciſions de l'oracle de Delphes.

Adieu, mon cher Diaphane ! quand pourrai je vous donner des marques de mon amitié ? quand pourrai-je vous revoir, vous embraſſer, & vous aſſurer de vive voix que je ſuis inviolablement votre, &c.

LETTRE LXXXIV.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 26 ſeptembre 1738.

MOn cher Diaphane, vos lettres me font tout le plaiſir imaginable, puiſqu'elles m'aſſurent de la continuation de votre bonne ſanté & de votre amitié.

Je ſuis bien obligé au duc de Courlande du plaiſir qu'il me fait de m'envoyer un beau cheval de Perſe. Voudriez-vous bien le faire tranſporter juſques vers nos frontières, & m'envoyer le compte des fraix.

Je crains fort la banqueroute complète de l'affaire que vous ſavez. Il faudra tourner nos yeux vers cet aſtre éclatant que vous m'indiquiez. Vous aurez la bonté de m'écrire encore une fois préalablement, & de me dire ſi vous croyez ſûrement qu'on pourroit retirer de chez vous ces volumes ſi rares de la bibliothèque du prince Eugène, & de quelle manière il faudroit s'y prendre. Quoi qu'on puiſſe vous dire, mes livres ne ſont point nombreux ; je n'en ai point aſſez pour l'uſage qu'il en faut faire, & ce m'eſt une néceſſité d'avoir ces livres que je vous ai demandés il y a déja ſi long-temps, ſans quoi le projet de mes études s'en va en fumée.

Je voudrois de plus que vous puſſiez convenir avec votre académie, qu'elle m'envoyât tous les ans deux exemplaires ſemblables à ceux que vous m'envoyâtes la première année de votre ſéjour en Ruſſie ; car j'en ai trouvé la lecture très-inſtructive & les vérités qu'elles contiennent d'une application admirable à la pratique.

Vous qui connoiſſez ces ſciences, & qui êtes bon philoſophe vous-même, je ſuis perſuadé que vous ſentez une conviction intime de l'uſage que je retirerai de ces études. J'attends votre réponſe avec grande impatience, pour ſavoir ce que vous aurez à me dire là-deſſus, & l'horoſcope auquel je dois m'attendre.

Nous avons eu ici milord Baltimore (*a*) & le jeune Algarotti, tous deux des hommes qui, par leur ſavoir, doivent ſe concilier l'eſtime & la conſidération de tous ceux qui les voient. Nous avons beaucoup parlé de vous, de philoſophie, des ſciences, des arts, enfin de tout ce qui doit être compris dans le goût des honnêtes gens.

Adieu, cher ami! vous êtes bien perſuadé de mon amitié, & que ma tendreſſe pour vous ne finira qu'avec ma vie.

LETTRE LXXXV.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 10 octobre 1739.

MONSEIGNEUR,

LA nouvelle ſubitement arrivée de la paix conclue entre la Ruſſie & la Porte, m'a obligé d'expédier le bas-officier Pauli ſans perdre un moment, & avant que la nouvelle s'en publiât; & comme il n'étoit pas poſſible qu'il partît à point nommé un vaiſſeau, je l'ai fait partir par terre. Il amène à V. A. R. trois Boſniaques

---

(*a*) Le même à qui Fréderic II a adreſſé une belle Épître ſur la Liberté; elle ne ſe trouve que dans l'édition gr. in-8vo d'Amſt. 1789, des *Œuvres poſthumes du Roi*, Tome VIII.

qu'il a trouvés fort beaux. Ce ſont les ſeuls qu'il m'a été poſſible de recrûter à la hâte. Je ſuis, &c.

LETTRE LXXXVI.

Du Prince Royal.

Rupin, ce 14 octobre 1739.

J'Ai vu arriver aujourd'hui, le plus galamment du monde, la gent Turque dont vous me faites l'étrenne. Je vous en marque mes parfaits remerciemens; & je me vois obligé d'entrer en diſcuſſion des raiſons pour leſquelles vous n'avez pas reçu d'abord le bas-officier qui doit être arrivé à préſent à Pétersbourg. Cet homme a pris la fièvre-chaude avec un crachement de ſang à Lubeck; ce qui l'a empêché de partir plutôt, & ce qui apparemment aura retardé de quelques mois ſon voyage. Vous ſerez ſans doute informé de la paix qui ſe fait; cela ne faciliteroit-il pas l'affaire de l'impreſſion qui vous eſt connue? Je vous prie de me mander un peu votre ſentiment là-deſſus.

Je ne ſaurois aſſez vous remercier des attentions que vous avez pour moi. Je vous aſſure que mon cœur vous en tient compte, & que je ne demande pas mieux qu'une occaſion pour faire éclater ma reconnoiſſance.

Les nouvelles du jour ſont, que le roi lit

pendant trois heures du jour la philoſophie de Wolff, dont Dieu ſoit loué ! Ainſi nous voilà arrivés au triomphe de la raiſon ; & j'eſpère que les bigots avec leur obſcure cabale ne pourront plus opprimer le bon-ſens & la raiſon. Auriez-vous cru, il y a deux années, que ce phénomène arriveroit de nos jours ? Ainſi l'on voit qu'il ne faut jurer de rien, & que les choſes qui nous paroiſſent ſouvent les plus éloignées, ſont celles qui arrivent le plutôt. Mais que dira ce philoſophe ? car avec toutes ſes règles de probabilité, je ſuis ſûr qu'il ne ſe ſeroit jamais douté de ce qui vient d'arriver. Je vous dirai encore plus ; on offre à Wolff une penſion de mille écus, une de cinq cents à ſon fils, & l'on promet une penſion à la femme en cas de veuvage. Voilà autant de choſes nouvelles & étonnantes, qui toutefois ſont véritables.

Après ces nouvelles, il eſt permis de parler de choſes anciennes & déjà connues ; vous comprenez bien que c'eſt pour vous réitérer les aſſurances de l'eſtime parfaite avec laquelle je ſuis tout à vous.

LETTRE

LETTRE LXXXVII.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 6 novembre 1739.

MONSEIGNEUR,

LA précipitation avec laquelle j'ai été obligé d'expédier derniérement le bas-officier avec les trois Turcs Bosniaques, à cause de la nouvelle de la paix, m'ayant empêché de profiter de cette bonne occasion d'écrire à V. A. R.; elle permettra que je m'en dédommage aujourd'hui.

Plus d'une raison, Monseigneur, me détermine à vous prier de vous servir de signes arabesques sur certaines matières assez curieuses & intéressantes d'elles-mêmes pour mériter un tel soin. Je ne puis rien encore mander de positif sur certain sujet à V. A. R.; mais elle se souviendra de ce que je lui ai fait espérer pour le temps de la paix que je lui ai prédit. Il faudra voir maintenant si je serai bon prophète jusqu'au bout.

Je recommence fort à espérer que l'affaire de Biegen aura lieu; toutefois je n'ose pas faire le prophète sur ce sujet.

Pour en revenir aux Turcs, je suis bien-aise que les quatre premiers soient arrivés à bon

port. J'eſpère que les trois qui les ont ſuivis, plairont encore davantage à V. A. R.

Le cheval perſan que le duc de Courlande envoie à V. A. R., ſe mettra en chemin dès que le temps le permettra. On le conduira juſqu'à Memel, où on le remettra au commandant, à qui elle voudra bien faire ſavoir où il doit le faire mener.

Si d'un côté j'ai été attendri & pénétré de reconnoiſſance par la généreuſe & touchante attention de V. A. R. à m'envoyer des remèdes, j'ai été bien affligé & alarmé de l'autre, par la deſcription des terribles & dangereuſes crampes d'eſtomac dont elle eſt de temps en temps attaquée. Quelque confiance que j'aie en vos conſeils, Monſeigneur, je doute cependant que les remèdes que vous me propoſez conviennent abſolument à mon mal, qui eſt, autant que j'en puis juger, d'une toute autre nature, & de bien moindre conſéquence que le vôtre. Au nom de Dieu, Monſeigneur, mettez tout le ſoin poſſible à conſerver votre précieuſe ſanté! ſongez à tous ceux qu'elle intéreſſe! Je ne puis m'empêcher, Monſeigneur, de vous faire part en cette occaſion de l'avis d'un grand médecin ſur le régime qui convient particuliérement aux perſonnes qui ſont ſujettes à ces terribles crampes. Je regarde, dit-il, l'uſage, même le plus modéré, du vin de Champagne, comme une des cauſes les plus

propres à favoriſer les crampes d'eſtomac. Louis XIV, qui a dû y être fort ſujet dans ſa jeuneſſe, s'en abſtint toujours avec le plus grand ſoin, & ne fit uſage que du vin de Bourgogne avec de l'eau. Si votre médecin étoit ſur ce point du même ſentiment, V. A. R. auroit les plus fortes raiſons de préférer à un vin, qui peut être nuiſible à ſa conſtitution, un autre vin qui pourroit lui être ſalutaire. J'oſe me flatter, Monſeigneur, que vous daignerez regarder la liberté que je prends de vous rendre attentif à un conſeil qui regarde votre précieuſe ſanté, comme une de plus évidentes preuves que je puiſſe vous donner du religieux intérêt que je prends à votre précieuſe perſonne.

Le couvert de la lettre que V. A. R. m'a renvoyé, avoit bien un petit air manié; cependant il ſe peut très-bien que ce fût moi-même qui l'euſſe mal cachetée. J'y ai trouvé de la main de V. A. R. quelques eſſais en vers, qui paroiſſoient deſtinés à compoſer un éloge de la gloire & de la vertu. Je vous y ai bien reconnu, Monſeigneur; car dans tous vos travaux littéraires, il eſt auſſi facile de vous reconnoître au choix des ſujets également dignes de vous & de votre plume, que vous vous propoſez, qu'à la manière dont vous ſavez les traiter.

Les nouvelles que vous me donnez du philoſophe Wolff, & de la fortune que vient de

faire ſa philoſophie, ne m'ont pas moins ſurpris que réjoui. En vérité, Monſeigneur, vous pouvez vous féliciter de ce qui arrive comme d'un miracle, & vous en réjouir comme de votre ouvrage. Que cet exemple vous faſſe reconnoître ce que votre modeſtie ſemble vouloir vous cacher; vous faſſe reconnoître, dis-je, de quelle influence ne va pas être dans le monde la ſupériorité de votre heureux génie! Je ne tiendrois ſûrement pas ce langage, Monſeigneur, à tout autre prince qu'à vous; ou ſi je ne penſois pas, avec un ancien, qu'une ſage confiance en ſoi-même, dirigée par une juſte connoiſſance de ſes forces, eſt la mère des grandes actions.

Agréez, Monſeigneur, &c.

LETTRE LXXXVIII.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 28 novembre 1759.

MONSEIGNEUR,

COmme le temps s'eſt mis au beau, & que les chemins ſont bons, le duc fit venir hier au manège le cheval perſan qu'il envoie à V. A. R. Il eſt gris, fort haut pour un perſan, & d'une grande beauté. Le duc l'ayant trouvé en bon état, me dit qu'il le feroit partir le lendemain, & qu'il donneroit ordre qu'il fût

conduit juſqu'à Memel, où on le remettroit au commandant, ſouhaitant qu'il arrivât en auſſi bon état qu'il l'étoit lorſque je l'ai vu. Comme il ſera plus d'un mois en chemin, V. A. R. aura le temps néceſſaire pour donner ſes ordres à Mr. de l'Hopital (*a*), tant par rapport au cheval, que par rapport à la perſonne qui l'aura amené, ſi elle ne l'a pas fait déjà par précaution.

Nous avons appris que Mr. de la Chétardie eſt parti le 12 de Berlin, de ſorte qu'il peut être actuellement en Courlande. Je me réjouis infiniment de le voir, pour apprendre des nouvelles de la ſanté de V. A. R., par un témoignage vivant, & pour pouvoir m'entretenir d'elle avec lui; n'y ayant aucun plaiſir au monde qui puiſſe égaler pour moi celui que je trouve à m'occuper de l'aimable & digne Prince, dont l'amitié & la bienveillance envers moi ſont le ſuprême bonheur de ma vie, &c.

LETTRE LXXXIX.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 2 décembre 1739.

MOn cher Diaphane, je vous ſuis obligé, on ne ſauroit davantage, pour les belles recrues que vous me procurez de nouveau. Je

(*a*) Marquis, lieutenant-général, commandant de Memel, & neveu du comte de Beauveau.

voudrois pouvoir vous en témoigner ma reconnoiſſance. Mais je vous dois tant, & ceci n'eſt qu'un des moindres objets ſur leſquels roule ma reconnoiſſance.

Voici donc enfin cette paix tant attendue & tant déſirée. Je ſouhaite, mon cher Diaphane, que vous ſoyez en tout plus grand prophète (*a*) que Mahomet, qu'Eſaïe, que Daniel, & tous ces vieux Juifs dont les rêves ont fait tant de bruit dans le monde, & ont donné la queſtion à tant d'interprètes & de commentateurs.

L'affaire de Biegen eſt rompue à coup ſûr ; j'en ſais trop de circonſtances pour qu'il reſte la moindre apparence de la renouer ; ainſi il ne faut plus y compter.

Remerciez, s'il vous plaît, infiniment le duc de Courlande de ma part, de l'attention qu'il a de m'envoyer un étalon. Je voudrois bien lui envoyer quelque choſe d'ici ; il s'agit ſeulement de ſavoir ce qu'il n'a pas, & ce qui pourroit lui faire plaiſir.

Ma ſanté à laquelle vous vous intéreſſez, va mieux que par le paſſé. Je reprends à préſent très-bien mes forces & ma vigueur ; & j'eſpère d'être totalement quitte des fâcheuſes

(*a*) Ceci a ſans doute rapport à l'eſpérance que Mr. de Suhm avoit donnée au Prince Royal dans une lettre précédente, de pouvoir, en cas que la paix ſe fît, compter pour chaque année ſur un emprunt de vingt mille écus qu'il vouloit lui négocier en Ruſſie.

incommodités que j'ai eſſuyées. Je ſuis bien-aiſe d'apprendre que vos maux ne ſont pas ſi dangereux que les miens ; ce me ſera une conſolation en ſouffrant, ſi je ſais que je ſuis le ſeul qui ait le danger à craindre, & que je puis être en repos au ſujet de mes amis.

Je vous envoie cette lettre par une voie ſûre & certaine. Je ne m'embarraſſe pas de vos réponſes ; car je ſuis ſûr que vous veillez à leur ſalut. Ce cachet (*a*) ouvert étoit de la lettre que Calſow m'apporta ; & je l'ai ſoupçonné d'avoir eu cette curioſité, ſoit par lui-même, ſoit par des ordres ſupérieurs. J'ai la mauvaiſe coutume de barbouiller bien du papier lorſque je compoſe ; ce qui ne vaut rien. Je voudrois que ce fût le moindre de mes défauts. Je vous enverrai le printemps prochain un ouvrage (*b*) qui eſt actuellement ſous preſſe, & auquel j'ai travaillé tout cet automne très-aſſidument. Comme il regarde la politique, il eſt doublement de votre reſſort.

Voici un exemple d'algèbre que l'aimable & profond Algarotti m'a envoyé. Je ne ſaurois le déchiffrer : mais je crois que vous en viendrez bien à bout là-bas, ſi vous l'entreprenez, & que

(*a*) Lettre LXXVIII.

(*b*) Le Prince Royal parle ſans doute ici de ſon ouvrage, intitulé : *L'Anti-Machiavel*, ou *Examen du Prince de Machiavel, avec des notes hiſtoriques & politiques*, qui parut en 1740.

vous vouliez bien vous en donner la peine ; de quoi je ne doute point, puiſque c'eſt me rendre ſervice, ayant grand beſoin de la ſolution de ce problême, pour le calcul des fractions & des infiniment-petits.

Ce qui eſt entre deux parenthèſes, étoit en chiffres.

(J'écrirai à l'impératrice, dès que vous m'aurez envoyé le modèle de la lettre avec les titres. Il me faudroit 24 mille écus par an. Si vous pouvez réuſſir, vous en prendrez deux mille ſur ce nombre tous les ans ; que marché ſoit conclu, s'il ſe peut, vers le mois d'avril.)

J'abandonne ceci à votre prudence, & je ne doute point que vous ne ſondiez les De l'Iſle (*a*), & les plus experts en ces matières, pour voir ſi vous pouvez m'écrire quelque choſe de précis ſur ce calcul. Je crois cependant qu'il vous paroîtra moins difficile à préſent qu'en tout autre temps. Vous, qui vous guidez par les lumières de Wolff, vous pénétrerez facilement ce petit abîme d'algèbre ; & je me flatte que vous vous en tirerez d'une manière triomphante : car qu'y auroit-il de difficile pour vous, & qui pût vous arrêter ?

Adieu, mon cher Diaphane, toujours également aimable, fidèle & attaché, reſtez le même toute votre vie, & ne doutez jamais de

(*a*) Grand géomètre de l'académie de Pétersbourg.

tous les sentimens de reconnoissance, d'amitié & d'estime avec lesquels je suis à vous sans réserve.

LETTRE XC.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 13 décembre 1739.

MOn cher Diaphane, j'ai eu le plaisir de recevoir deux de vos lettres en peu de temps, l'une par le bas-officier qui vient d'arriver, & l'autre par la voie ordinaire. Je ne saurois assez vous marquer toutes les obligations que je vous ai, & que je vous conserverai toujours; il ne s'agit que de les reconnoître.

Je me rappelle en gros le sujet de la lettre que je vous ai écrite, où il y avoit ce problême d'algèbre que je ne doute point que vous n'ayez expliqué. Comme la paix est faite avec la Porte, je pense bien que l'on commencera à imprimer les Mémoires de votre académie; & si on les donne par souscription, mandez-le-moi, que j'y souscrive, car je voudrois les avoir toutes les années.

J'écrirai dès ce moment à l'Hopital, pour le cheval & tout ce qui regarde son transport, de façon qu'on aura lieu d'être satisfait; & dès que le cheval sera arrivé, j'en remercierai le duc moi-même.

Recevez, mon cher Diaphane, le portrait que je vous envoie pour vous ſouvenir de moi ; & ſoyez perſuadé qu'on ne ſauroit être avec plus d'eſtime que je ſuis, votre, &c.

LETTRE XCI.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 16 janvier 1740.

MONSEIGNEUR,

J'Ai bien reçu une lettre dont V. A. R. m'a honoré vers le commencement de décembre, avec un petit problême d'algèbre ; mais quelque bonne opinion qu'elle me témoigne avoir de mon habileté dans cette ſcience, cet encouragement n'a pourtant pas encore ſuffi à m'en faire trouver la ſolution. J'ai cependant jeté en toute confiance quelques idées ſur le papier, qui m'ont paru avoir quelque vraiſemblance ; mais il faudra les vérifier, & c'eſt ce qui m'occupe maintenant, & me demandera encore un peu de temps. V. A. R. ne ſauroit être plus impatiente d'en voir le ſuccès que moi.

En attendant, j'ai reçu une grande conſolation en apprenant, Monſeigneur, que votre ſanté ſe fortifie. Faſſe le Ciel qu'ayant ſi bien commencé cette nouvelle année, vous en commenciez & finiſſiez une infinité d'autres ſous les

plus heureux auſpices, & que toutes comblent ſans ceſſe tous vos vœux !

J'ai témoigné au duc de Courlande, combien V. A. R. a été ſenſible à ſon attention, & il a été charmé de voir qu'il a réuſſi en ce qu'il déſiroit de vous faire plaiſir.

Je ſuis bien impatient, Monſeigneur, de recevoir l'ouvrage que V. A. R. me promet pour le printemps prochain. Il eſt bien naturel que la haute opinion que j'ai une fois conçue de l'auguſte auteur, me prévienne infiniment en faveur de l'ouvrage : cependant je ferai mon poſſible pour le lire ſans prévention, afin que l'éloge que j'aurai à en faire en ſoit d'autant moins ſuſpect.

Mr. le marquis de la Chétardie, qui m'a autant charmé par les bonnes nouvelles qu'il m'a apportées de V. A. R., que par ſa propre perſonne, m'a montré un article d'une lettre du plus aimable prince qu'il connut jamais, m'a-t-il dit. Cet article parloit d'un certain ami relégué à Pétersbourg, & cela dans les termes les plus propres à pénétrer tout homme ſenſible, & qui connoît tout le prix d'une telle amitié, des plus vifs ſentimens d'amour & de reconnoiſſance. Je ne chercherai point à vous exprimer, Monſeigneur, ce qui ne peut être rendu par aucune expreſſion, les tendres & reſpectueux ſentimens de mon ame. Je ne dirai rien de mon émotion, de mes tranſports, des larmes de joie &

d'attendriſſement qui ont coulé de mes yeux ; je me ſens trop foible pour peindre tout cela. Heureuſement pour moi, que l'aimable & ſpirituel porteur de cette gracieuſe lettre s'eſt chargé d'en faire un fidèle rapport à V. A. R.

Agréez, Monſeigneur, &c.

LETTRE XCII.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 4 février 1740.

MOn cher Diaphane, je profite du départ du prince de Heſſe-Hombourg, pour vous faire ſouvenir de moi, & pour vous avertir que dans peu viendra l'époque où je dois vous ſommer de votre parole. J'eſpère que vous êtes toujours dans les ſentimens que je vous ai connus, & que vous n'avez point oublié de quoi nous étions d'accord le ſoir de notre ſéparation.

En attendant le plaiſir de vous revoir, je vous envoie une bague avec mon portrait, que je vous prie de ne point quitter.

Voici une lettre pour le duc de Courlande, à qui je vous prie de faire mes complimens. Dites à la Chétardie, que je l'aſſure *par trois fois trois* de mon amitié.

Je vous écrirai encore plus poſitivement lorſqu'il en ſera temps. Je me flatte que vous

êtes toujours le même ; vous priant de me croire avec une parfaite eſtime, votre, &c.

LETTRE XCIII.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 22 mars 1740.

MONSEIGNEUR,

LE prince de Heſſe-Hombourg m'a remis la gracieuſe lettre dont V. A. R. a bien voulu m'honorer. J'en avois auſſi reçu une précédente (*a*), en conſéquence de laquelle j'avois différé certaines démarches, dans l'attente prochaine du grand événement qui doit les rendre ſuperflues.

Je ne ſais, Monſeigneur, ce que je dois le plus des deux, ou m'affliger, ou me réjouir de la queſtion que vous me faites dans votre dernière & gracieuſe lettre, au ſujet de mes ſentimens envers V. A. R.; car ſi d'un côté j'y reconnois avec des tranſports de joie la

(*a*) Par cette lettre de Mr. de Suhm, il eſt aiſé de juger qu'il en manque ici une du Prince Royal, dans laquelle il lui mandoit ſans doute le mauvais état de la ſanté du roi ſon père, qui allant alors toujours en empirant, ne lui promettoit plus que quelques jours de vie; & dans laquelle il lui inſinuoit, comme la réponſe de Mr. de Suhm le fait clairement entendre, d'interrompre ou de différer certaines démarches relativement à l'emprunt dont il eſt fait mention plus haut, & auquel Mr. de Suhm devoit diſpoſer l'impératrice.

conſtance de ceux dont le plus digne prince du monde daigne m'honorer, ne dois-je pas m'affliger au fond de l'ame de ce que ce même prince ſemble douter de la conſtance des miens ? Mais, ainſi que je ne dois ſans doute regarder cette tournure de vos expreſſions que comme une manière toute pleine de délicateſſe & de ſentiment, dont il vous plaît de me témoigner la conſtance de vos faveurs; je vous prie auſſi, Monſeigneur, de regarder l'incapacité où je me ſens d'exprimer à V. A. R. tout ce que j'aurois à lui répondre ſur ce ſujet, comme l'aſſurance la plus ſincère & la plus énergique des ſentimens inaltérables de reſpect & de dévouement que mon cœur lui a voués, & que je déſire pouvoir lui témoigner par mes ſervices juſqu'au dernier moment de ma vie; attendant avec la plus vive impatience l'époque où je me verrai rappellé auprès d'elle, pour n'en être plus ſéparé que par la mort.

J'ai remis, Monſeigneur, votre lettre au duc de Courlande, & il me remettra ſa réponſe. Cette attention de V. A. R. lui a fait un plaiſir infini. Mr. de la Chétardie marquera lui-même à V. A. R., combien il a été ſenſible à l'honneur de ſon ſouvenir.

Comment vous exprimer, Monſeigneur, toute la joie & toute la reconnoiſſance dont m'a pénétré le charmant portrait de V. A. R. ? Non, je ne me ſouviens pas que jamais rien

au monde m'ait fait un plaiſir auſſi ſenſible & auſſi vrai, que ce gracieux témoignage de vos faveurs. En le recevant, j'ai ſenti qu'il ne me reſtoit à déſirer que des aîles pour aller me jeter aux pieds de V. A. R., pour lui témoigner par mes reſpects & mes vénérations, la vive reconnoiſſance dont me pénètrent ſes bienfaits, & la perſuader par les plus ſaintes proteſtations, que je mourrai avec le plus tendre & le plus parfait attachement, &c.

LETTRE XCIV.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 13 avril 1740.

MOn cher Diaphane, votre lettre m'a cauſé beaucoup de joie y voyant la conſtance de vos ſentimens dont à la vérité j'avois cru pouvoir me flatter, mais dont la confirmation n'a pas laiſſé de m'être très-agréable. Attendez encore, mon cher, une dernière lettre de ma part, pour agir en conſéquence de vos engagemens; mais en attendant, préparez tout pour ne point laiſſer languir l'amitié que j'ai pour vous. Nous ſommes ici ſûrs du *crinoménon* (*a*); il ne

(*a*) Terme de métaphyſique, dont le ſens, faiſant alluſion à la maladie du roi, ſemble être celui-ci: Nous ſommes ſûrs du jugement & de la déciſion des médecins.

s'agit à préſent que du *critérion* (*a*). Peu de temps nous mettra au fait ; & vous pouvez toujours prendre vos meſures, quitte à différer leur exécution de quelques ſemaines.

Vous pouvez bien juger que je ſuis aſſez tracaſſé dans la ſituation où je me trouve. On me laiſſe peu de repos, mais l'intérieur eſt tranquille ; & je puis vous aſſurer que je n'ai jamais été plus philoſophe qu'en cette occaſion-ci. Je regarde avec des yeux d'indifférence tout ce qui m'attend, ſans déſirer la fortune ni la craindre, plein de compaſſion pour ceux qui ſouffrent, d'eſtime pour les honnêtes gens, & de tendreſſe pour mes amis. Vous que je compte au nombre de ces derniers, vous voudrez bien vous perſuader de plus en plus que vous trouverez en moi tout ce qu'Oreſte trouva jamais dans Pylade ; & que perſonne ne ſauroit avoir plus d'eſtime & d'amitié pour vous, que votre fidèle, &c.

(*a*) Autre terme de métaphyſique, dont le ſens eſt : Qu'il ne s'agit à préſent que de l'évidence, de la confirmation des déciſions de la faculté.

LETTRE XCV.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 21 mai 1749.

MONSEIGNEUR,

LA gracieuſe lettre dont il a plu à V. A. R., de m'honorer le 13 du mois paſſé, ſeroit venu mettre le comble à mon reſpectueux attachement & à mon admiration pour elle, ſi l'un & l'autre euſſent encore été ſuſceptibles de quelqu'accroiſſement. O grand homme! ô digne & vertueux prince! ſi vous n'étiez point au-deſſus de toutes les louanges humaines, je ne quitterois point ce papier avant que d'avoir fait votre éloge, car mon cœur brûle de vous louer. Quoi! l'éclat d'un trône, loin d'éblouir vos yeux, ne fait qu'exalter votre vertu & affermir votre philoſophie! Quoi! l'attente prochaine d'une couronne, loin d'enfler ou de refroidir votre cœur, ne ſert qu'à le rendre plus calme, plus ferme, plus compatiſſant, plus tendre! Quoi! le plus grand des rois veut devenir Pylade pour Oreſte! O qui jamais pourra dire tout ce que de tels ſentimens ont de ſublime & de touchant!

Puiſque vous l'ordonnez, Monſeigneur, je vais travailler, par un prompt arrangement de mes affaires, à me préparer le bonheur ſi digne d'envie de n'appartenir déſormais qu'à vous ſeul, &c.

LETTRE XCVI.

Du Roi.

Charlottenbourg, ce 14 juin 1740.

MOn cher Diaphane, votre lettre n'a point été rendue à ſon adreſſe, car j'avois changé de ſort avant qu'elle arrivât. Cependant l'extérieur n'altère point l'intérieur, & le titre ne change rien à ma façon de penſer. Je puis donc à préſent vous dire d'une manière poſitive, qu'il ne dépend plus que de vous d'être à moi, & que j'attends votre réſolution pour ſavoir comment & ſur quel pied vous voudrez l'être.

Ce me ſera une grande conſolation dans le deuil où je ſuis de la mort de mon père, de pouvoir me retrouver avec un ami que j'aime & que j'eſtime.

Faites ce que vous pourrez pour engager Mr. Euler (*a*), grand algébriſte; & ſi vous pouvez, amenez-le avec vous : je lui donnerai mille ou douze cents écus d'appointemens (*b*).

(*a*) Léonard Euler. Voyez l'éloge de cet homme célèbre, compoſé par Mr. Fuſs, ſon diſciple, & inſéré dans les Mémoires de l'Académie de Berlin. Mr. Euler ſe rendit effectivement à Berlin, mais retourna enſuite à Pétersbourg, où il mourut en 1785, aveugle & preſqu'octogénaire. Sa famille jouit encore de la plus grande conſidération en Ruſſie.

(*b*) Il en reçut dans la ſuite dix-ſept cents.

Faites mes excuſes à la Chétardie de ce que je n'ai point répondu à ſa lettre; mais je la reçus le jour même que le malheur m'arriva.

Je vous embraſſe, cher Diaphane, de tout mon cœur, dans l'eſpérance de vous revoir bientôt.

LETTRE XCVII.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 15 juin 1740.

SIRE,

CEtte cour vient d'apprendre en même temps l'heureux avénement de V. M. au trône, & la joie inexprimable qu'en ont témoigné ſes peuples. On s'attendoit à l'un & à l'autre événemens avec la même certitude qui ſert de fondement à l'eſpérance que l'on a de voir briller ſous V. M. un règne qui fera l'ornement de l'hiſtoire de notre ſiècle. Ayant plus que perſonne ſujet d'être convaincu de la ſolidité du fondement de cette douce eſpérance, V. M. permettra que je me contente de joindre mes vœux ardens à ceux de ſes fidèles ſujets, pour lui ſouhaiter les années de Neſtor, afin que pluſieurs générations puiſſent jouir du bonheur qui va faire le partage de ſes peuples ſous ſon glorieux règne, & béniſſent le

Ciel de la félicité qu'il veut leur faire goûter par elle.

La joie autant que le reſpect m'empêchent d'exprimer à V. M. les ſentimens que cette grande révolution m'a fait éprouver ; mais rien au monde ne ſauroit m'empêcher de lui témoigner la confiance que j'ai, qu'elle daignera, avec la même bonté que le Prince Royal de Pruſſe, agréer l'aſſurance de la parfaite vénération & du dévouement ſans bornes avec leſquels j'ai fait vœu d'être toute ma vie, Sire, de Votre Majeſté, &c.

LETTRE XCVIII.

Du Roi.

Charlottenbourg, ce 29 juin 1740.

MOn cher Diaphane, j'eſpérois que parmi les complimens que vous me faites ſur le changement qui vient d'arriver à mes titres, il ſe trouveroit un petit mot qui regarderoit votre perſonne ; mais j'ai eu la mortification de ne rien trouver ſur votre ſujet & ſur le mien, de ce que j'appelle intéreſſant. Je vous prie donc, mon cher Suhm, de m'écrire, ſi vous êtes homme à renoncer au miniſtère pour mener la vie réfléchie d'un ſage, & ſi vous pouvez trouver quelque choſe dans ma compagnie qui vous dédommage de la politique.

J'attends impatiemment votre réſolution là-deſſus ; vous aſſurant que je ſuis avec bien de l'eſtime & de l'amitié, votre, &c.

P. S. Dites en mon nom à votre Duc, à qui il veut que l'argent ſoit compté.

Je vais en Pruſſe ; votre chemin ſeroit à moitié fait, ſi vous pouviez m'y joindre : mais je demande peut-être plus que vous ne voudrez ou ne pourrez m'accorder.

LETTRE XCIX.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 2 juillet 1740.

SIRE,

JE n'avois pas attendu la confirmation des ſentimens de V. M., qu'il lui a plu de me donner par ſa toute gracieuſe lettre du 14 du mois paſſé, pour me conformer aux inſinuations du Prince Royal de Pruſſe, en prenant les meſures propres à accélérer le bonheur de me voir à ſes pieds.

O! je connois trop bien, Sire, le fond de votre grande ame, pour qu'il eût pu entrer dans mon eſprit une ombre du ſoupçon, que le changement d'état en apporteroit à votre façon de penſer.

J'attends avec la plus vive impatience le ſuccès des démarches que j'ai faites, craignant

beaucoup que le grand éloignement & les formalités ne me faſſent encore long-temps languir. En ce cas, il ne faudra pas moins que la gracieuſe aſſurance que V. M. vient de me donner, qu'elle va me regarder déſormais comme lui appartenant, pour ſoutenir ma patience & mes forces. Pour ce qui eſt du *comment* & du pied ſur lequel je ſerai, je n'ai abſolument rien à dire là-deſſus. Il me ſuffira d'être à vous, Sire, le reſte ne me regarde point; trop heureux, & trop content de ſavoir qu'un grand Roi daigne me confirmer les ſentimens auſſi gracieux qu'ineſtimables dont il m'honoroit comme Prince Royal; & de voir qu'il daigne agréer mes reſpectueux & tendres hommages, & ajouter foi à la ſincérité du déſir que j'oſe lui témoigner de me retrouver à ſes pieds, & d'y finir mes jours en m'efforçant de lui prouver le zélé & reſpectueux attachement avec lequel je veux être juſqu'au dernier inſtant de ma vie, &c.

LETTRE C.

Du Roi.

Traquenau en Pruſſe, ce 15 juillet 1740.

MOn cher Diaphane, je puis donc à préſent vous regarder comme étant véritablement à moi, charmé de vous poſſéder & de jouir de votre

aimable compagnie. Je ſerai votre homme d'affaire à Berlin; & au cas que je n'ajuſte pas vos petits arrangemens ſelon vos ſouhaits, il ne dépendra que de vous de dire ce qu'il vous faut.

Amenez Euler, ſi vous le pouvez: on lui donnera mille écus de penſion ou douze cents. Quant à la petite affaire de trois ans (*a*), je vous prie de me dire comment & de quelle manière je pourrai m'en acquitter.

Adieu, mon aimable Diaphane! je ſavoure déjà d'avance le plaiſir de vous embraſſer, & de vous aſſurer que je ſuis tout à vous.

LETTRE CI.

De Mr. de Suhm.

Pétersbourg, ce 13 août 1740.

SIRE,

QUe de graces infinies n'ai-je pas à rendre à V. M., de ce qu'il lui a plu de me donner de ſi pleines aſſurances de mon bonheur par ſa dernière & gracieuſe lettre! Ne pouvant rien ajouter aux tendres & reſpectueux ſenti-

(*a*) Cette petite affaire de trois ans, dont il s'agit ici, n'eſt autre choſe, ſuivant l'explication qui s'en eſt trouvée dans une lettre de Mr. de Suhm, que l'emprunt des différentes ſommes que le Roi, comme Prince Royal, avoit tirées de Ruſſie, par le canal de Mr. de Suhm, pendant les trois ans que celui-ci avoit ſéjourné à Pétersbourg.

mens dont je me ſens pénétré pour elle, elle eſt venue mettre le comble à ma joie & à l'impatience que j'éprouve de me voir aux pieds d'un maître qui, dès le commencement de ſon règne, ne fait aucune démarche qui ne lui gagne l'amour de ſes peuples, & ne lui attire l'admiration de toute l'Europe.

En réponſe à la lettre par laquelle j'avois demandé mon rappel & ma démiſſion, & que le duc de Courlande avoit bien voulu appuyer de ſes repréſentations, fondées ſur le mauvais état de ma ſanté, que le climat de Ruſſie a fort altérée, j'ai enfin eu la joie & la ſatisfaction inexprimables de recevoir ſamedi paſſé une très-gracieuſe réponſe de la cour de Dresde, contenant mon rappel dans les termes les plus propres à me faire connoître l'entière ſatisfaction que l'on a de mes ſervices paſſés. C'eſt avec des tranſports de joie que je viens, Sire, vous apprendre cette nouvelle, y ajoutant celle que je prendrai au premier jour ici mon audience de congé, afin de pouvoir ſans délai partir pour Varſovie, où je dois me rendre pour y recevoir ma démiſſion en forme. Après quoi je n'aurai rien de plus preſſé que de voler aux pieds de V. M. pour la prier de prendre poſſeſſion de moi, & de me donner déſormais ſans ceſſe des occaſions de lui prouver la ſincérité du tendre & inviolable attachement & du profond reſpect de ſon fidèle & dévoué Diaphane.

LETTRE CII.

Du Roi.

Wéſel, ce 31 août 1740.

JE ſuis bien charmé de pouvoir me dire enfin que vous êtes à moi. J'ai déſiré ce moment avec grande impatience ; & je me flatte que vous n'aurez pas lieu de regretter le pas que vous venez de faire.

Je compte d'être à Berlin vers la fin de ſeptembre Je ſuis bien impatient de vous voir, mais trop ſurchargé d'affaires pour pouvoir les négliger.

Maupertuis, que j'ai trouvé ici, me ſuit pour reſter à Berlin. J'eſpère que l'aſſemblage de tant d'habiles gens d'eſprit ne contribuera pas peu à rendre le ſéjour de Berlin agréable. Il me le paroîtra beaucoup quand j'aurai le plaiſir de vous embraſſer & de vous aſſurer de mon eſtime & de mon amitié. Adieu!

LETTRE CIII.

De Mr. de Suhm.

Varſovie, ce 20 octobre 1740.

SIRE,

JE viens d'arriver ici à petites journées, parce qu'une rechûte terrible de mon mal ordinaire, qui m'a pris peu de jours avant mon départ

de Pétersbourg, & qui a penſé m'ôter toute eſpérance de jamais revoir V. M., m'avoit laiſſé une telle foibleſſe, que ce n'eſt pas ſans riſque que j'ai entrepris un ſi long voyage. Mais rien n'étant capable de modérer mon impatience, j'ai eu recours à la douce & flatteuſe eſpérance de me voir bientôt aux pieds de V. M. pour m'aider à ſupporter patiemment toutes les ſouffrances & toutes les fatigues que j'ai eu à eſſuyer pendant ce long trajet.

Ma foibleſſe ne me permettant point encore de me préſenter à la cour, j'ai pris le parti d'écrire au roi, qui m'en a gracieuſement diſpenſé. J'ai donc fait hier mon rapport par écrit, & n'attends plus que ma démiſſion, que l'on va m'expédier, pour aller me jeter aux pieds de V. M., auſſi-tôt que mes forces me le permettront. Mon médecin, qui me fait prendre des bouillons, me donne l'eſpérance de les recouvrer bientôt. Cependant loin de remarquer juſqu'à préſent quelque changement en mieux, il me ſemble au contraire que mon état empire chaque jour. Il faudra une heureuſe criſe pour me relever de cette fâcheuſe maladie. La ſeule conſolation qui me reſte dans mes ſouffrances, eſt de me ſentir ſi près de V. M., & de me voir bientôt, ſi le Ciel trouve bon de prolonger ma vie, maître de l'aller mettre à ſes pieds, & de la conjurer d'en agréer l'offrande, comme le ſeul hommage capable de

lui faire connoître dignement la tendre vénération & le parfait dévouement de ſon fidèle Diaphane.

LETTRE CIV.

De Mr. de Suhm.

Varſovie, ce 28 octobre 1790.

SIRE,

AVant-hier je reçus ma démiſſion dans les termes les plus gracieux & les plus honorables pour moi, comme il plaira à V. M. de le voir par la copie ci-jointe.

Me voilà donc enfin parvenu au faîte de la félicité, au plus haut degré de bonheur auquel mes vœux terreſtres euſſent jamais pu aſpirer! Auſſi eſt-il bien au-deſſus de tout ce que le plus vif & le plus reſpectueux ſentiment peut exprimer, de rendre tout ce que j'éprouve en me diſant aujourd'hui que je puis me proſterner en toute confiance au pied du trône de V. M., & lui offrir mon ſang & ma vie, comme à mon maître, à mon gracieux protecteur, à mon ami, à mon roi. Et à cet égard, ma ſatisfaction & ma joie ſont à leur comble. Mais mon affliction l'eſt auſſi de voir ma ſanté dans un ſi mauvais état, que les médecins ont décidé que je ne pourrois abſolument me mettre en voyage avant que d'avoir repris des forces.

Et je remarque que pour cela il ne ſuffit pas de s'être mis aux bouillons.

Dans cette fâcheuſe ſituation, où je n'aurois jamais pu me trouver plus mal-à-propos, je crois qu'un homme avec beaucoup de fermeté perdroit facilement courage. Mais je me ſoutiendrai juſqu'au bout, par les ſentimens de conſtance & de réſignation ſur leſquels j'ai toujours cherché à fonder le bonheur & la tranquillité de ma vie. Et il ſeroit bien honteux pour moi d'être parvenu juſqu'à l'âge où je ſuis, ſi je ne pouvois me rendre le témoignage de n'y avoir pas travaillé en vain.

Je me flatte cependant que V. M. daignera par un mot de ſa main me donner quelque conſolation dans la ſolitude où je vais être abandonné ici, parce que d'abord après la diète, la cour partira pour la Saxe, afin d'établir le vicariat (*a*), & de régler les autres choſes qu'il convient de mettre en ordre après la mort de l'empereur. Le vif intérêt que je prends,

(*a*) Par une ancienne conſtitution du corps germanique, pendant l'interrègne qui a lieu après la mort d'un empereur juſqu'au choix de ſon ſucceſſeur, les fonctions du chef de l'Empire ſont adminiſtrées par deux électeurs; & c'eſt cette adminiſtration qu'on appelle vicariat de l'Empire. Celui dont il s'agit ici, eſt celui qui eut lieu après la mort de Charles VI, décédé le 20 octobre 1740, la même année où moururent l'impératrice Anne, le roi de Pruſſe Guillaume I, & le pape Clément XII. Par la conſtitution de l'empereur Charles VI, ſi connue ſous le nom de Bulle d'or, les électeurs de Bavière & de Saxe ont été nommés pour toujours vicaires de l'Empire en cas d'interrègne.

Sire, à la ſplendeur & à la félicité du règne que vous promettez à vos chers ſujets, ne me permet pas de parler de cet événement ſans féliciter d'avance V. M. des grandes conjonctures (*a*) qui vont lui donner occaſion d'accroître ſa gloire, en travaillant aux intérêts & au bonheur de ſes états.

Agréez, Sire, &c.

LETTRE CV.

De Mr. de Suhm.

Varſovie, ce 3 novembre 1740.

SIRE,

C'Eſt en vain que l'on me berce encore d'eſpérance; c'eſt en vain que l'amour de la vie & les puiſſans attraits qu'y ajoutent encore la riante perſpective qui m'étoit ouverte, cherchent à nourrir l'illuſion de mon cœur par l'ardeur de ſes déſirs; c'eſt en vain, en un mot, que je voudrois me le cacher à moi-même; chaque heure, chaque inſtant me le fait ſentir

---

(*a*) La mort de Charles VI, dernier prince de la maiſon de Hapsbourg, avoit jeté les affaires, concernant la ſucceſſion des états de l'Autriche, dans un état aſſez critique pour laiſſer préſumer une grande révolution dans toute l'Allemagne. Le roi de Pruſſe ſe voyoit lui-même à cette occaſion dans le cas de faire revivre quelques prétentions ſur une partie de la Siléſie. Ce ſont-là ſans doute les conjonctures dont Mr. de Suhm fait ici mention; & la ſuite des événemens a pleinement vérifié ſes conjectures.

plus profondément, & m'avertit que la fin de ma vie approche. Et quelque déſir que j'euſſe d'épargner à V. M. la douleur de cette nouvelle, s'il étoit poſſible qu'elle ne lui parvînt jamais, & ne troublât ainſi aucun inſtant le repos de ſon grand & ſenſible cœur, un devoir trop important & trop ſacré y eſt attaché pour que je puſſe cependant la lui cacher.

Oui, Sire, il n'eſt que trop certain! Après bien des ſoins inutiles pour prolonger mes jours, je me vois enfin ſur le bord de la tombe. Hélas! je fais naufrage au port. Le Ciel ne permet pas que vous ayez le temps d'exécuter vos bons deſſeins envers moi. Sans doute que le bonheur dont j'allois jouir étoit trop parfait pour pouvoir devenir ici-bas mon partage, & c'eſt, oui je l'eſpère fermement, mourant en bon chrétien & avec la tranquillité que m'inſpire le témoignage de ma conſcience, c'eſt pour m'en rendre participant dans une autre vie, que le Maître ſuprême de nos deſtinées va me retirer de celle-ci.

Encore peu de jours, peu d'heures peut-être, & je ne ſerai plus! Voilà pourquoi, Sire, je me fais un devoir, & m'empreſſe à vous écrire encore une fois, afin de vous recommander ma pauvre famille, avant que la mort vienne glacer mon ſang & fermer mes paupières. Je ſuis convaincu, Sire, & je meurs tranquille dans la ferme aſſurance que vous ne l'abandon-

nerez point, & que vous en aurez un ſoin qui répondra à l'amitié & à la gracieuſe bienveillance dont vous avez daigné m'honorer dès le moment où j'eus le bonheur d'être connu de vous. Ceux que je prends la liberté de vous recommander ſont quatre enfans, trois garçons & une fille dont Dieu m'a béni, & une ſœur que j'aime & qui le mérite bien, autant par ſon propre mérite, que par les ſoins vraiment maternels qu'elle a pris de mes enfans depuis mon veuvage. Je déſirerois, Sire, que cette même diſpoſition ſubſiſtât encore à Berlin, après ma mort, par le ſoutien & ſous la protection de V. M., & que ma ſœur qui remplit auprès de mes enfans la place de mère, fût traitée par V. M. comme l'eût été ma veuve, & qu'elle daignât la mettre en état de ſoutenir l'éducation de ma famille.

Il me ſuffit ſans doute, Sire, de vous avoir témoigné ces derniers ſouhaits d'un cœur paternel, pour pouvoir eſpérer avec confiance qu'ils ſeront exaucés. Auſſi ſuis-je après ce dernier & pénible acte de mes foibles & tremblantes mains, tout auſſi tranquille ſur le ſort de ma famille que je le ſuis par rapport au mien propre, dans ce moment, où je viens de remettre mon ame entre les mains de l'Être infiniment bon par qui elle exiſte, & qui ne l'a ſans doute appellée à l'exiſtence que pour la félicité.

Maintenant il ne me reſte plus qu'à détacher mon cœur de la terre, pour le tourner vers la ſource éternelle de toute vie & de toute félicité. Ah! c'eſt dans ce moment que je ſens toute la force du doux lien qui m'attache au plus aimable, au plus vertueux des mortels, que la bonté du Ciel m'a fait rencontrer ſur la terre pendant le pélerinage de mes jours. Ah! c'eſt dans ce moment que je ſens tout ce qu'il m'en coûte à rompre ce lien! Toutefois ma fermeté triomphera; car une grande & conſolante eſpérance me ſoutient; l'eſpérance inébranlable que tout ce qui fut créé pour aimer, rentrera un jour dans la ſource inépuiſable & éternelle de tout amour!

L'heure approche! je ſens déjà que mes forces m'abandonnent; il faut ſe quitter. Adieu! encore une larme, elle mouille vos pieds! O daignez la regarder, grand Roi! comme un gage du tendre & inaltérable attachement avec lequel votre fidèle Diaphane vous fut dévoué juſqu'à ſon dernier ſoupir.

ADDITION

ADDITION DE L'ÉDITEUR

ET SUPPLÉMENT

Pour ſervir de concluſion à l'Hiſtoire des liaiſons de Fréderic II avec Mr. de Suhm.

PEu de jours après l'envoi de la dernière lettre, mourut le brave & digne homme que l'on vient d'apprendre à connoître par une correſpondance de près de cinq ans, avec un prince qui, déjà de ce temps, annonçoit ce qu'il deviendroit un jour :

Le modèle des plus grands Rois.

Quand Mr. de Suhm ne ſeroit pas déjà aſſez intéreſſant par ſes étroites liaiſons avec l'un des plus grands Princes qui fut jamais, par les éloges qu'il en reçoit preſque dans chacune de ſes lettres, & par l'intime amitié dont ce Prince l'honora pendant plus de dix années, même ſur le trône, & juſqu'à ſa mort, il devroit ſans doute le devenir, par l'aimable empreinte qu'il nous a laiſſée de ſon caractère dans ſes lettres, & par la ſingularité de ſon ſort, qui, après l'avoir bercé long-temps des plus douces & des plus flatteuſes eſpérances, l'amena enfin juſqu'au bord de la plus riante carrière, dont il ſemble ne lui avoir montré l'attrayante perſpec-

tive que pour l'arracher impitoyablement à l'idole de félicité qu'elle lui faiſoit enviſager. Auſſi n'eſt-ce pas ſans fondement que l'on peut s'attendre à voir le ſenſible lecteur trouver un charme attendriſſant dans ſes lettres, où il a peint avec de ſi vives & de ſi touchantes couleurs les peines de ſa ſituation, & ſes ſentimens de dévouement & d'amitié qu'on lui pardonnera aiſément d'avoir portés juſqu'à la paſſion, juſqu'à l'amour, envers un Prince ſi digne de vénération. Peut-être n'eſt-ce pas même trop dire en faveur de Mr. de Suhm, que de prétendre qu'on puiſſe, à la lecture de cette correſpondance, s'intéreſſer preſqu'auſſi vivement à lui qu'on a coutume de s'intéreſſer à une aimable & malheureuſe perſonne dans un drame ou dans un roman.

Quoique notre deſſein ne ſoit point d'entrer ici dans aucun détail au ſujet de Mr. de Suhm, dont on a déjà parlé aſſez au long dans l'Avant-Propos de cette correſpondance pour préparer l'opinion qu'on doit avoir de lui, & qui ſe trouve ſi pleinement confirmée dans le cours de ces lettres; nous n'avons pu cependant nous empêcher de faire en paſſant cette remarque, qui ſembloit propre à relever l'intérêt principal & dominant de cette correſpondance, c'eſt-à-dire, celui qui ſe trouve attaché aux lettres du Prince Royal. Car plus les lettres de ce Prince étonnant ſont tendres & cordiales,

plus il doit être ſatisfaiſant pour le lecteur, de trouver aimable & intéreſſant l'homme ſenſible auquel elles s'adreſſoient; plus il doit lui être agréable de remarquer que cet homme étoit vraiment digne des ſentimens affectueux dont elles ſont remplies.

Il ne reſte maintenant plus qu'à ſatisfaire la curioſité du lecteur, qui s'impatiente ſans doute déja de ſavoir quel fut l'effet de la lettre que Mr. de Suhm écrivit au Roi peu avant de mourir, & dans laquelle il lui recommandoit ſa pauvre famille, avec une confiance que la tendreſſe de ſes propres ſentimens, & le ſouvenir de tant de témoignages d'amitié dont le Roi l'avoit honoré, pouvoient ſeuls lui inſpirer.

Auſſi-tôt après la mort de Mr. de Suhm, le Roi écrivit à la ſœur du défunt, mademoiſelle Hedwige de Suhm, une lettre auſſi obligeante & conſolante pour elle, que touchante par les expreſſions de la vive douleur & des tendres regrets qu'il ſentoit de la perte de ſon cher Diaphane. Il eſt ſans doute fort à regretter que cette lettre ne ſe ſoit point conſervée, puiſqu'on pourroit la regarder comme le ſceau de toutes les autres, & comme un gage aſſuré de la ſincérité des ſentimens que le Roi avoit témoignés à Mr. de Suhm pendant ſa vie. Mais on ſait que cette lettre contenoit les aſſurances les plus gracieuſes de la bienveillance du Roi envers la ſœur & les enfans de Mr. de Suhm, la promeſſe

de s'intéreſſer à eux pendant toute ſa vie, & le détail des meſures qu'il avoit priſes pour l'accompliſſement des derniers vœux de feu ſon ami. Il appelloit mademoiſelle de Suhm à Berlin, pour y continuer & achever ſous ſes yeux l'éducation de ſes pupilles ; lui aſſignant une penſion de dix-huit cents écus, dont ſix cents lui étoient aſſurés en propre pendant le reſte de ſa vie ; les autres douze cents devant être employés à l'éducation des quatre enfans, trois cents pour chacun, avec la promeſſe qu'ils en jouiroient juſqu'à ce qu'un honnête établiſſement les mît en état de s'en paſſer. C'eſt ſur ces gracieuſes aſſurances que mademoiſelle de Suhm ſe rendit à Berlin avec la famille de ſon défunt frère. Pendant tout le temps que dura l'éducation des enfans, le Roi s'y intéreſſa perſonnellement lui-même. Dès que les trois fils furent parvenus à l'âge d'entrer au ſervice, il les plaça comme porte-enſeignes dans ſes troupes ; leur faiſant la penſion de trois cents écus, juſqu'à ce qu'ils fuſſent parvenus au grade de capitaine. Il ne s'intéreſſa pas moins à l'établiſſement de la fille, qui épouſa dans la ſuite un colonel de Keith ; après avoir joui, juſqu'à ſon mariage, de la penſion qui lui avoit été aſſurée. Quant à mademoiſelle Hedwige de Suhm, elle a vécu près de trente-trois ans à Berlin, y ayant joui juſqu'à la fin de ſa vie de la penſion de ſix cents écus qui lui avoit été promiſe,

& encore de bien d'autres précieux témoignages de la bienveillance & des bonnes graces du Roi.

Le détail des bontés ſans nombre que le Roi continua à cette famille, l'on peut dire juſqu'à la fin de ſa vie, meneroit trop loin ſi l'on vouloit y entrer, & n'intéreſſeroit pas aſſez le lecteur qui doit le regarder comme ſuperflu après tout ce qu'il vient d'apprendre. Nous nous bornerons donc au trait ſuivant qui nous conduit naturellement à l'explication qu'exige le petit ſupplément de lettres ci-joint.

L'aîné des fils de feu Mr. de Suhm, ami du Roi, Ernſt-Ulric-Pierre de Suhm, avoit déjà ſervi avec honneur, pendant quelques années, dans les troupes de S. M., & étoit parvenu juſqu'au grade de lieutenant, lorſque le feu de la guerre de ſept ans s'alluma. Le jeune officier, avide de gloire, fit en cette qualité les premières campagnes de cette guerre, n'attendant que l'occaſion de ſe diſtinguer. Elle ſe préſente enfin; le ſignal de la bataille de Prague ſe donne le 6 mai 1757 : le jeune de Suhm y aſſiſte, & brûle de montrer ſa bravoure; mais à peine en a-t-il donné les premières preuves, qu'un boulet de canon lui emportant une jambe, le déſarme, & rend pour toujours inutile le noble feu de ſa valeur. Se voyant par cet accident mis hors d'état de pourſuivre ſa carrière, il demanda ſon congé comme invalide. Le Roi informé de ſon malheur, lui fit auſſi-tôt offrir deux places également

avantageuſes, celle de directeur de l'académie de Lignitz, & celle de maître des poſtes à Deſſau, en même temps qu'il l'honoroit du titre de conſeiller de guerre. Mr. de Suhm, à qui les troubles de la guerre, & l'état encore critique des affaires dans la Siléſie qui en étoit le théâtre, faiſoient déſirer un ſéjour plus ſûr & plus tranquille, accepta la place de maître des poſtes à Deſſau, qu'il a deſſervi lui-même près de vingt-cinq ans, pendant leſquels il s'eſt fait aimer & reſpecter de tout le monde, autant par ſa probité que par ſa bienfaiſance, & ſes mœurs exemplaires. Parvenu, malgré les infirmités & les fréquentes indiſpoſitions auxquelles l'aſſujettiſſoit la perte d'une jambe & d'une cuiſſe, juſqu'à l'âge de ſoixante-deux ans, il tomba enfin dans une maladie de langueur, qui, lui annonçant ſa fin prochaine, le détermina à écrire au Roi peu de jours avant ſa mort, afin de lui recommander ſes trois fils qui étoient déjà placés dans ſes troupes. C'eſt cette lettre de Mr. de Suhm, & celle de ſa veuve qui la ſuivit de près, qui ont occaſionné les deux lettres du Roi que l'on trouve ici jointes comme un dernier monument de la fidélité avec laquelle ce grand Monarque remplit les engagemens qu'il avoit pris envers la famille de ſon ami, & comme le dernier témoignage de la bienveillance qu'il conſerva à ſes enfans juſqu'à la fin de ſa vie.

LETTRE

De Mr. Ernſt-Ulric-Pierre de Suhm.

Deſſau, ce 12 mai 1785.

SIRE,

SEntant approcher la fin de ma vie, je viens me jeter aux pieds de V. M. pour lui demander une dernière grace. Daignez écouter favorablement la prière que j'oſe d'une voix foible élever juſqu'à vous. Les trois fils, dont le Ciel m'a béni, ſont entrés ſucceſſivement depuis deux ans dans le ſervice de V. M. Ils ſont encore porte-enſeignes, l'aîné dans le régiment d'Erlach, le ſecond dans le régiment de Below, & le troiſième encore ſurnuméraire dans le régiment du défunt prince Léopold de Brunſwick. Avant que de détacher mon cœur des liens paternels, je viens m'acquitter des derniers devoirs que la nature m'impoſa envers eux ; je viens implorer vos bontés pour eux. Ah ! laiſſez votre grande ame s'attendrir à la prière d'un père mourant & encore inquiet ſur leur ſort ! Laiſſez-moi emporter au tombeau la douce conſolation d'avoir contribué à leur bonheur juſqu'à mon dernier ſoupir ! Daignez, grand Monarque, vous ſouvenir d'eux dans l'occaſion. Favoriſez-les autant que la juſtice, con-

ciliée avec votre bonté royale, pourra le permettre. Daignez les recommander à leurs supérieurs, afin que ceux-ci les exhortent à marcher dans le chemin de l'honneur & de la vertu. Enfin, si le souvenir d'un nom, qui jadis vous fut cher, peut être une excuse pour tant de hardiesse, souffrez, grand Roi, que je les remette entre vos mains paternelles pour les consoler de celles qu'ils vont perdre.

Daignez, Sire, exaucer mon humble prière, & m'en donner une consolante assurance, avant, s'il se peut, que le Tout-Puissant trouve bon de me retirer de ce monde. Ce dernier bienfait du plus grand Roi, remplira mon ame à la mort de la plus douce paix, & je porterai aux pieds du Très-Haut les vœux de mon éternelle reconnoissance.

Sire, je descends dans la tombe avec les sentimens de vénération, de reconnoissance, & de respect, du plus soumis & du plus fidèle sujet, &c.

RÉPONSE

DU ROI.

Postdam, ce 16 mai 1785.

CE n'eſt qu'avec bien de la peine que j'apprends, par votre lettre du 12, que vous touchez à votre dernier moment. Le nom de Suhm m'eſt effectivement cher!.. J'ai connu quelques-uns de cette famille qui ſe diſtinguoient par leur mérite, & qui s'étoient concilié mon eſtime. Votre père, & vous-même y appartenez, & vos fils y auront également part s'ils marchent ſur leurs traces, & imitent leurs exemples. Je ſuis bien-aiſe de vous donner ce témoignage conſolant avant de deſcendre du théâtre de ce monde où vous avez joué le rôle d'un parfait honnête homme, qui eſt bien le plus glorieux pour les mortels. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous rétabliſſe encore une fois, & vous ait en ſa ſainte & digne garde.

LETTRE

De la Veuve U. E. P. de Suhm (a).

SIRE,

UNe veuve en deuil ſe jette à vos pieds, & les baigne de pleurs. Ne dédaignez pas de jeter ſur elle un regard de bonté. Le Tout-Puiſſant a trouvé bon de retirer de ce monde ce matin 18 mai, U. E. P. de Suhm, mon mari, qui, par une faveur du Ciel & de V. M., deſſervoit depuis vingt-cinq ans l'office de maître des poſtes à Deſſau. Quelques jours avant ſa mort, il a adreſſé une lettre à V. M. pour lui recommander très-humblement nos trois enfans, & la ſupplier de les prendre ſous ſa puiſſante protection. Si les larmes d'une veuve éplorée peuvent ajouter quelque poids aux derniers vœux d'un père mourant, permettez, Sire, que j'en arroſe vos genoux, & que je joigne mon ardente prière à la ſienne.

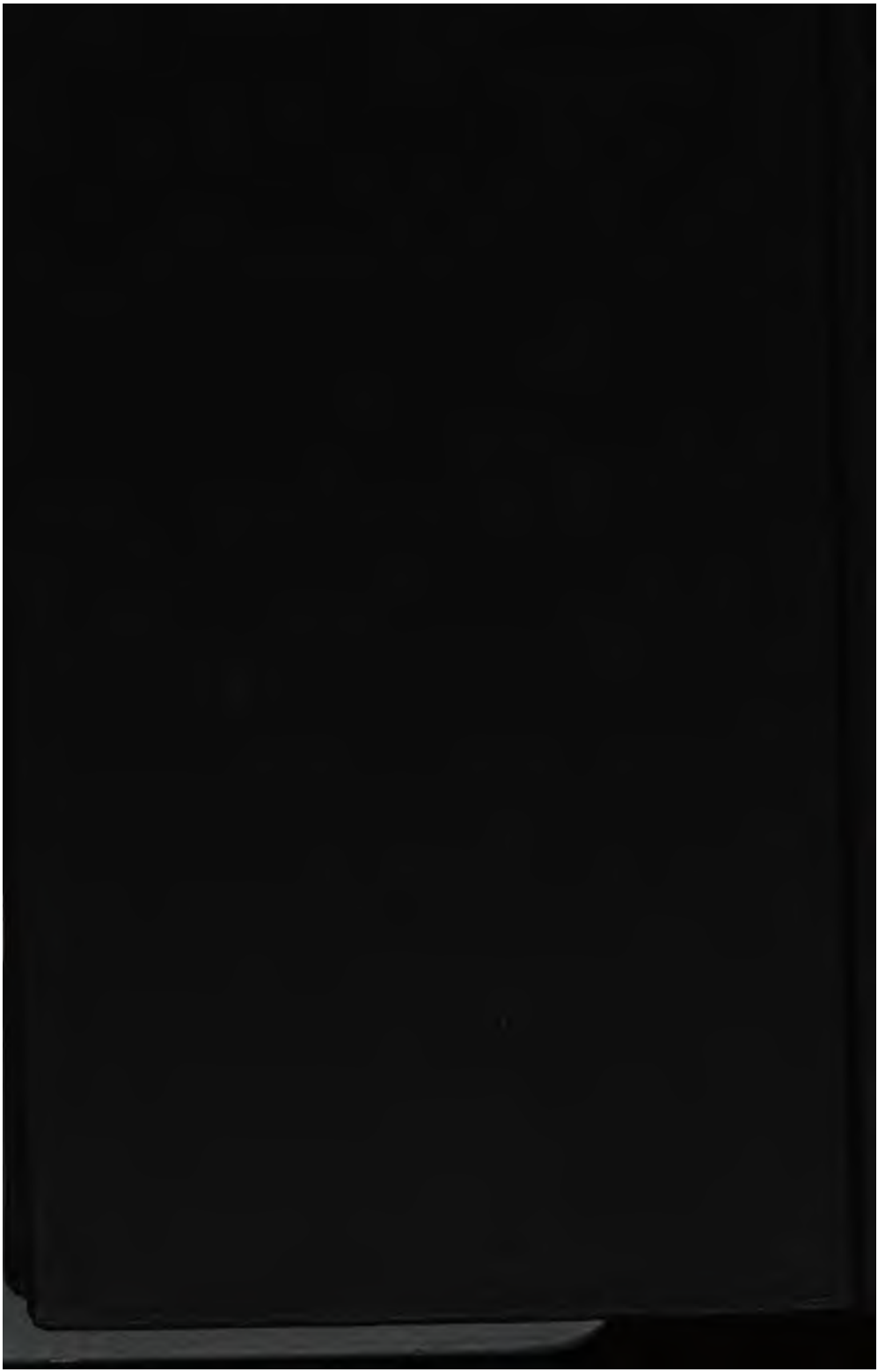
Vivant dans la douce eſpérance que V. M. daignera exaucer notre prière commune, je mourrai, Sire, avec les ſentimens du plus profond reſpect, de la plus vive reconnoiſſance, votre très-ſoumiſe & très-reſpectueuſe ſervante, &c.

(a) Cette lettre fut écrite à la réception de la précédente.

RÉPONSE
DU ROI
A la Veuve de Suhm.

Berlin, ce 21 mai 1785.

LA nouvelle de la mort de votre mari, maître des poſtes à Deſſau, m'a fait beaucoup de peine!.. La dernière lettre que je lui ai adreſſée, il n'y a guère long-temps, ſur ſon lit de mort, vous en aura déjà prévenue. Je l'eſtimois par ſon mérite, ainſi que pour les ſervices qu'il m'a rendus, tant dans le militaire que dans le civil, & je prends pour cela même une part bien ſincère à ſa perte! Vos fils, s'ils marchent ſur les traces de leur père, auront, en temps & lieu, part à ma bienveillance & protection. Et pour vous, je vous ſouhaite toutes les conſolations néceſſaires dans votre juſte douleur; priant, ſur ce, Dieu, qu'il vous ait en ſa ſainte & digne garde.

TABLE DES MATIÈRES.

Correſpondance de Fréderic II avec Madame la Marquiſe du Châtelet. Page 5
Correſpondance de Fréderic II avec Mr. de Fontenelle. 75
Correſpondance de Fréderic II avec Mr. Rollin. 83
Lettre de Fréderic II à Mr. Algarotti. 106
Correſpondance familière & amicale de Fréderic II avec Mr. de Suhm, Conſeiller intime de l'Électeur de Saxe, & ſon Envoyé extraordinaire aux Cours de Berlin & de Pétersbourg. 109
Avant-Propos. 111
Portrait du Prince Royal de Pruſſe, par Mr. de Suhm. 116
Correſpondance de Fréderic II avec Mr. de Suhm. 123
Addition de l'Éditeur & Supplément pour ſervir de concluſion à l'Hiſtoire des liaiſons de Fréderic II avec Mr. de Suhm. 369
Lettre de Mr. Ernſt-Ulric-Pierre de Suhm. 375
Réponſe du Roi. 377
Lettre de la Veuve U. E. P. de Suhm. 378
Réponſe du Roi. 379